

LA
DUCHESSE-ANNE

HISTOIRE D'UNE FRÉGATE

PAR

OLIVIER LE GALL

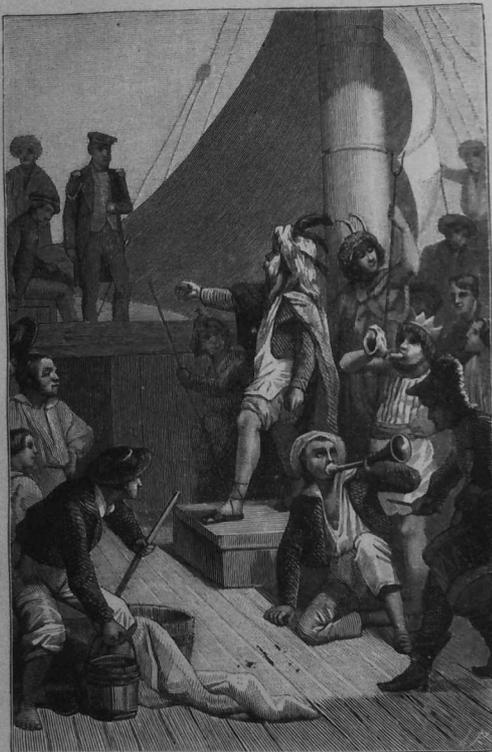
HUITIÈME ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXIII



Baptême de la ligne. (P. 32.)
(La Duchesse-Anne.)

LA
DUCHESSE-ANNE

HISTOIRE D'UNE FRÉGATE

PAR
OLIVIER LE GALL

HUITIÈME ÉDITION



TOURS
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS
—
M DCCC LXXXIII

steel

LA

DUCHESSÉ-ANNE

—

2. SÉRIE GRAND IN-8.

LA

DUCHESSE-ANNE

CHAPITRE I

Ma naissance et mon éducation. — La *Duchesse-Anne*. — Mise à l'eau. — Mâtage. — Conjectures. — Appareillage. — Instructions. — Les tropiques. — Feu Saint-Elme. — Grain blanc. — Un homme à la mer. — Baptême de la ligne.

Mon père était un ancien capitaine de vaisseau, retraits depuis plusieurs années lorsque je reçus le jour ; il habitait, en dehors des murs de Brest, une petite maison à volets verts, entourée d'un modeste jardin, et placée de manière qu'il pouvait, de sa chambre, apercevoir la vaste rade, le goulet de l'Océan qui termine la perspective.

Un marin que l'âge ou les blessures ont mis hors d'état de naviguer aime, en se rappelant les évé-

nements de sa vie aventureuse, à contempler la mer, tantôt calme comme un beau lac, tantôt brisant ses vagues énormes sur les écueils du rivage. Alors tout lui rappelle son odyssee, ses périls, et des joies qui sont incomprises par tout autre qu'un homme de mer. Chaque navire qui entre ou qui sort devient pour lui un objet d'étude ou de comparaison ; il en examine le gabarit, la voilure, la marche, et quelquefois il s'écrie avec un sentiment d'orgueil : « Ma frégate manœuvrait mieux que cela ! »

Depuis que mon père avait cessé de naviguer, l'ennui s'emparait souvent de son âme, quoiqu'il cherchât par tous les moyens à éloigner cette funeste disposition de l'esprit ; ses connaissances toutes pratiques renfermaient sa conversation dans un cercle assez étroit ; il jouait rarement aux cartes, mais quelquefois aux échecs avec son vieil ami le commandant le Doux, qui avait reçu des matelots le sobriquet de *mal nommé*. Quelquefois, il est vrai, prenant la bêche ou le râteau, jardinier novice, il s'escrimait contre ses plates-bandes ; mais il ne tardait pas à s'appuyer sur le pied de l'instrument pour promener ses regards sur la mer bleue à l'horizon.

Ce fut donc un grand bonheur pour lui lorsque, parvenu à l'âge de huit à neuf ans, je fus en état

de comprendre ses leçons, qui toutes tendaient à me donner une éducation maritime.

Si ma bonne mère eût vécu, il est très probable qu'elle eût combattu cette tendance ; car j'étais fils unique, et elle avait été si souvent alarmée pour mon père, pendant ses longs voyages, qu'elle n'eût pas voulu recommencer une existence toute de larmes et d'anxiétés. Mon père eût cédé ; et, au lieu de courir les mers, j'aurais été peut-être médecin de village ou épicier à Brest.

Notre petit salon offrait un véritable musée maritime : une frégate, longue de quelques pieds, figurait au centre sur une table de noyer, œuvre de patience de quelque maître retiré ; elle offrait avec la plus grande fidélité les détails du gréement et de l'armement. De petits canons de mer et des caronades en cuivre poli ornaient notre cheminée, et sur le socle de la pendule figurait une statue de Jean Bart, tenant d'une main son porte-voix de combat. Toutes les gravures étaient dans le même esprit. C'était le combat du brave du Couëdic, commandant la *Surveillante*, contre le capitaine Farmer, lorsqu'il recueille l'ennemi vaincu comme un frère malheureux ; c'était la *Belle-Poule* donnant, le 17 juin 1778, le signal des hostilités et combattant les Anglais avec la plus admirable intrépidité ; ici, c'était le *Vengeur*, s'abîmant sous les flots plu-

tôt que de se rendre ; là l'héroïque Bisson, se faisant sauter avec le *Panayotti*, et entraînant par sa mort celle des pirates grecs qui l'avaient attaqué. La vue continuelle de ces objets, les leçons et les commentaires de mon père étaient propres à exalter mon imagination et à me faire attendre avec impatience le jour où je sentirais le pont d'un navire sous mes pieds. A l'âge de dix ans, mon instruction théorique était déjà avancée : il ne me manquait que la pratique.

Mes petits camarades, après nos jeux bruyants, me priaient souvent de leur donner l'explication des parties qui constituaient notre frégate modèle, « Vous voyez, leur disais-je, un navire terminé prêt à mettre à la voile. Mais sous ses flancs arrondis et polis il existe une carcasse, c'est-à-dire un assemblage de pièces de bois courbées, reliées entre elles par un fort chevillage, et ayant la quille pour point d'appui. Vous avez dû remarquer des navires placés sur des cales de construction, qui s'étendent en pente douce jusqu'à la mer. Ne dirait-on pas les côtes dénudées d'un énorme animal ? Mais ces côtes sont recouvertes de bordages, d'épaisses planches de chêne qui en suivent exactement tous les contours. Elles y sont étroitement jointes par des gournables (chevilles de bois) et de forts clous en cuivre ; plus tard les ouvriers calfats, armés d'un

ciseau et de longs marteaux, font entrer de force de l'étoupe dans les plus petites coutures ou fentes qui peuvent exister entre les planches : on applique ensuite au navire, jusqu'à hauteur de flottaison, un doublage en feuilles de cuivre ; et cette masse, ainsi composée d'une multitude de parties, est tellement constituée qu'elle ne forme plus qu'un ensemble capable de résister aux chocs les plus violents, et facilement réparable lorsque quelque partie est avariée.

« Je ne vous parle pas des vaisseaux à deux et trois ponts, puisque c'est une frégate que nous avons sous les yeux. Celle-ci est de premier rang, c'est-à-dire qu'elle porte soixante bouches à feu. Elle a une batterie sous son pont et une batterie barbette, c'est-à-dire découverte, sur le pont. Lorsque, placés près du gouvernail, vous regardez en face de vous, *tribord* est à droite et *bâbord* à gauche. Le premier mât que vous apercevez est le mât d'*artimon* ; puis vient le *grand mât*, placé au centre du navire ; plus loin, le mât de *misaine*, et enfin, à l'autre extrémité, le mât de *beaupré*, qui s'avance horizontalement.

« Chacun des trois premiers mâts est couronné d'une *hune*, formant un plateau demi-circulaire, au-dessus duquel s'élève le *mât de hune*. Celui-ci est terminé par des barres transversales nom-

mées *barres de perroquet*, au-dessus desquelles s'élève le *mât de perroquet*, et, plus haut encore, celui de *cacatois*. Ces derniers mâts peuvent se *dépasser*, c'est-à-dire être descendus momentanément le long des bas mâts. Le beaupré aussi est prolongé par un mât plus petit nommé *boute-dehors*.

« Les vergues destinées à porter les voiles sont attachées horizontalement contre les mâts. Les balancines, manœuvre courante, servent à les orienter. »

J'entrais ensuite dans des détails qui seraient ici trop longs et hors de place, mais qui avaient de l'intérêt pour mes petits camarades, dont plusieurs se destinaient à la marine.

Afin de me faire mieux comprendre tout ce qui constitue la construction d'un navire, mon père me conduisait fréquemment dans le port, où il y avait entre autres sur les chantiers une magnifique frégate nommée *la Duchesse-Anne*, nom de bon augure pour un navire construit en Bretagne. J'avais vu poser la quille de ce beau bâtiment, et je vis établir le *ber*, appareil de madriers et de cordages sur lequel il devait glisser jusqu'à la mer.

Ce fut par une belle matinée du mois de mars, pendant une des grandes marées, qu'eut lieu l'opération difficile et majestueuse de la mise à l'eau. Quelques légers nuages, poussés par la brise mati-

nale, couraient sur un ciel pur; le soleil venait de se lever, et déjà, impatient de jouir du spectacle qui se préparait, j'accusais le temps de lenteur dans sa marche, tandis que mon père souriait de cette activité, qui lui plaisait.

Bientôt le rappel se fit entendre dans le quartier de la marine; un mouvement inusité eut lieu dans toutes les rues; la foule élégante et parée, les officiers de tous les corps, revêtus de leurs brillants uniformes, des marins, des ouvriers endimanchés se dirigeaient vers le port.

A voir cet empressement général, il était facile de comprendre qu'un acte important allait s'accomplir. Il s'agissait, en effet, de doter la France d'une de ces citadelles flottantes, de ces puissantes machines destinées à promener sur toutes les mers son glorieux pavillon, à faire prévaloir sa politique, à vulgariser sa civilisation. La réputation d'un jeune ingénieur se rattachait aussi à cette frégate, dont il avait surveillé la construction après en avoir dressé le plan, et ce n'était pas un des moindres sujets de la préoccupation du public.

Mon père et moi nous suivîmes la foule, qui était à chaque instant sillonnée par les troupes d'artillerie et d'infanterie de marine, se rendant aux postes qui leur étaient assignés.

En arrivant dans le port, la première chose qui

frappa nos yeux fut la masse de la frégate, qui, débarrassée de ses étais ou échafaudages, paraissait comme un géant au milieu des estrades élégantes préparées pour les dames et les autorités; de larges drapeaux flottaient à sa poupe et à sa proue ornées de guirlandes; les armes de la troupe étincelaient au soleil; la musique se faisait entendre, et de nombreuses embarcations pavisées parcouraient le port, dont elles fendaient avec rapidité les eaux calmes et endormies. Bientôt le clergé arriva, fit le tour de la frégate et la bénit au nom du Ciel avant sa prise de possession de la mer. La marée allait cesser de monter, les flots mouillaient presque la quille de la frégate; alors, comme par une convention tacite, les innombrables assistants demeurèrent immobiles et silencieux. Une voix seule se faisait entendre, forte, vibrante, impérieuse, c'était celle de l'ingénieur; et à chaque commandement on entendait tomber sous les coups de masse ou de hache les faibles étais conservés pour maintenir l'équilibre du bâtiment; enfin la dernière clef tombe, un léger mouvement oscillatoire fait courir dans la foule une sorte de frémissement qu'elle ne peut comprimer; le colosse s'ébranle; il n'y a pas à s'y méprendre, il s'avance avec une lente majesté; le mouvement s'accélère, les bois et les cordages qui entravent sa marche sont emportés, au

bruit d'un craquement général, au milieu d'un tourbillon de fumée, jusqu'à la mer, où la frégate se plonge au milieu des applaudissements et des cris de joie. Soulevant les flots et traçant un long sillage écumeux, elle est arrêtée loin de là par la résistance que lui opposent de forts cordages; elle éprouve longtemps encore, par l'agitation des vagues, un majestueux balancement.

Peu de jours après, nous assistâmes à l'opération du mâtage, c'est-à-dire au placement des bas mâts. La mâture de Brest, une des plus remarquables que l'on connaisse, est située au pied du Château, vieille forteresse féodale avec donjon, tours et remparts crénelés. Cette machine à mâter est établie sur un massif en maçonnerie qui s'élève au-dessus de la mer; elle est composée de trois énormes mâts ou bigues assemblés à leur extrémité et se terminant à angle aigu, comme le sommet d'une pyramide, par une hune ou petit plateau élevé de plus de cent quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, vers laquelle elle est inclinée. De fortes traverses maintiennent tout l'appareil, qui est retenu en arrière par des haubans que raidissent d'énormes *caps de moutons*, sorte de poulie en forme de sphère aplatie, avec trois trous et une rainure sur le sens circulaire.

En tête de cette chèvre colossale on a frappé,

c'est-à-dire attaché d'énormes palans ou *caliornes*, formées de deux grosses poulies et moufles à rouets.

La frégate étant conduite au-dessous de l'appareil, chaque mât fut successivement saisi, et des hommes de corvée firent agir avec ensemble des cabestans établis sur le plateau de la mâture. Lorsque le mât était élevé perpendiculairement au-dessus de la frégate, on engageait son extrémité basse dans l'*étambrai*, trou qui sert à l'introduire dans le pont. Il y était lentement glissé, puis son extrémité basse assujettie au centre d'un appareil de charpente établi dans la cale, et que l'on nomme *carlingue*.

Les bas mâts une fois installés et leurs hunes placées, ils servent eux-mêmes de point d'appui pour élever les huniers et successivement les perroquets et perroquets volants.

En examinant tous les travaux qui furent exécutés devant moi et dont mon père m'expliquait le mécanisme, je compris pour la première fois tout ce qu'il faut d'adresse, de sang-froid et d'habileté pour accomplir des opérations aussi délicates, où la moindre erreur, la plus légère inattention peut occasionner de très graves accidents. Je commençai à voir la marine sous son côté sérieux et avec toutes ses difficultés : je songeai alors à tous les

perfectionnements apportés par le génie des hommes à l'établissement et à l'art de guider ces maisons flottantes sur toutes les mers, au milieu des calmes et des tempêtes. Qu'il y a loin, depuis qu'un hardi sauvage se hasarda sur quelque tronç flottant pour traverser un fleuve d'un bord à l'autre, jusqu'à la construction de ces vaisseaux mixtes de notre époque, munis d'une puissante voilure et d'une machine à vapeur qui fait agir une hélice, portant une formidable artillerie et montés par douze cents hommes intrépides ! Il a fallu bien des essais, bien des tâtonnements pour arriver à ces machines de guerre perfectionnées où tout est consacré à l'utile. Les galères des Grecs et des Romains étaient des jouets d'enfants auprès de nos vaisseaux ; s'il y en avait dont les proportions fussent colossales, c'étaient en général des bâtiments de plaisance, somptueuses inutilités qui ne servaient qu'à promener le long des côtes quelque grand oppresseur des nations. Sous Louis IX même, et lorsque les croisades donnèrent à la marine une forte impulsion, les navires de guerre étaient lourds, peu maniables, et différaient fort peu de ceux du commerce.

Le premier vaisseau de guerre digne de ce nom fut la *Cordelière*, construit au bas de la rivière de Morlaix, par ordre de la duchesse Anne de Bre-

tagne, et qui fut incendié le jour de la Saint-Laurent 1513, entraînant dans sa perte la *Régente*, vaisseau amiral des Anglais. Ce combat eut lieu entre les flottes anglaise et bretonne, en vue du cap Saint-Mathieu. Ce fut là que périt dans les flots le brave amiral Hervé Primauguet, qui montait la *Cordelière*.

Plus d'un siècle après, seulement en 1637, un autre grand vaisseau de guerre sortit des chantiers français; ce fut la *Couronne*, construite à la Roche-Bernard, sur la Vilaine, par Morin, constructeur de Dieppe.

Sous Louis XIV, la marine prit un grand essor, et l'on vit paraître plusieurs marins célèbres : Jean Bart, Duguay-Trouin, Tourville, Forbin et d'autres encore, dont l'histoire a consacré les noms devenus populaires. Mais les vaisseaux qu'ils commandaient, surchargés par de lourds châteaux de poupe, encombrés par un mauvais système d'installation, difficiles à manier, mal aérés, laissaient beaucoup à désirer; cependant, comme les ennemis n'étaient pas mieux organisés que nous, l'habileté de ces grands hommes de mer et le courage de nos marins produisaient des merveilles. Colbert, il est vrai, en créant les *classes*, avait trouvé le secret de notre puissance maritime, et Louis XIV, sachant toute l'influence des distinctions honori-

fiques en France, institua une médaille spéciale pour les marins qui avaient fait une action d'éclat. En 1707, sur le rapport de Duguay-Trouin, une des premières fut accordée au contre-maitre Honorat Toscan, qui, sous le feu de l'ennemi, alla enlever le pavillon du *Cumberland*.

Ces détails nous montrent par quel difficile enfantement a dû passer la marine avant d'arriver au degré de perfection où elle se trouve aujourd'hui. Il est utile et bon de prendre un art à sa naissance, de suivre et de constater ses progrès; car on y trouve la preuve frappante et visible pour tous de la perfectibilité dont Dieu a doté l'âme humaine lorsqu'il l'illumina d'un de ses rayons.

Aujourd'hui nos vaisseaux, et je ne parle ni des vapeurs ni des mixtes, sont installés avec tant d'art que le plus petit recoin est utilisé. L'installation et la discipline sont arrivées à un si haut point de perfection, qu'il n'y a jamais la moindre hésitation du commandement à l'exécution, et que ces lourdes masses semblent se mouvoir d'elles-mêmes, comme si elles étaient animées. Nous avons vu de nos jours et en peu de temps de nombreux perfectionnements apportés à la navigation. Aux barriques en bois, où l'eau se corrompait facilement, ont succédé des caisses en tôle, qui la conservent et se placent facilement dans la cale; les ancres, au lieu

d'être maintenues par des câbles en chanvre, qui pouvaient s'user et se rompre par un long frottement contre les rochers, sont aujourd'hui manœuvrées à l'aide de chaînes-câbles éprouvées; le stopper Barbotin donne à cette manœuvre toute sécurité; les crémaillères à ridages de M. Pinchaut permettent de supprimer les *caps moutons* et de raidir les haubans au degré voulu; les conserves alimentaires offrent à l'état-major de précieuses ressources, et les provisions de bouche des équipages ne sont plus seulement les éternelles salaisons, le biscuit, les *gourganes* et les *fayats*¹; du pain et de la viande fraîche viennent souvent varier cet ordinaire; le vin, d'ailleurs, connu sous le nom de *vin de campagne*, est en général d'excellente qualité.

Mais de tous les perfectionnements, le plus remarquable et le plus utile est incontestablement l'excessive propreté exigée à bord : la *pierre à sable*², le *faubert*³ et le polissoir y sont toujours en fonction; les soins hygiéniques et un aérage fréquent y empêchent les épidémies; et il n'est pas rare de voir un bâtiment revenir d'un voyage de

¹ Fèves, haricots.

² Lourde pierre qui sert à frotter et blanchir le pont lorsqu'il a été lavé et couvert de sable fin.

³ Bout de cordage détordu avec un anneau au hout; il sert à laver et éponger.

plusieurs années sans avoir perdu un seul homme. L'artillerie aussi a reçu un notable perfectionnement par l'unité de calibre donnée à toutes les pièces (de 30), qui ne diffèrent que par leur longueur.

L'armement de la *Duchesse-Anne* fut poussé avec activité, et bientôt elle entra en rade. Son commandant avait été nommé avec un état-major et un équipage d'élite, annonçant que sa mission devait être longue et importante. Le commandant et le second étaient deux anciens amis de mon père, marins comme les cordes, et joignant à l'expérience une bravoure cent fois éprouvée. Leur nomination était un petit événement à Brest. Elle annonçait que la frégate devait recevoir une mission délicate encore inconnue. On faisait à ce sujet de nombreuses conjectures, aussi bien dans les cabarets du port que dans les salons du préfet maritime. La qualité des hommes, les vivres, l'eau, les rechanges et divers approvisionnements étaient autant de textes sur lesquels discouraient les curieux, qui cherchaient à deviner les intentions du ministère. Le fait est que le commandant ne devait recevoir ses instructions qu'au moment de mettre à la voile, et ne les ouvrir que sous une latitude déterminée.

Un soir, mon père, en rentrant à la maison, me

parut de meilleure humeur que de coutume, et après m'avoir embrassé : « Hervé, me dit-il, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : mon ami Lejeune est définitivement nommé commandant de la *Duchesse-Anne*. Il m'en parlait ce soir chez Deschâteaux, qui est son second. Ces messieurs se félicitaient de faire ensemble une longue campagne sur un navire neuf, solide, et dont les formes annoncent un marcheur distingué. Nous avons arrêté que tu ferais tes premières armes sous ces deux braves officiers ; tu seras attaché au lieutenant comme secrétaire et dessinateur. N'est-ce pas là une véritable bonne fortune ? Deschâteaux m'a bien promis de s'occuper de ton instruction sur tous les points, et le digne ami n'a jamais rien promis en vain. Allons, embrasse-moi, essuie tes yeux, et nous souperons gaiement, lorsque le Doux sera arrivé, car ce vieux traînard aura bientôt besoin d'un remorqueur pour franchir les glacis de la ville. »

La nouvelle que mon père m'annonçait était tellement inopinée et à brûle-pourpoint, que j'en demeurai alors tout abasourdi. Mais c'était là son habitude, et il eût annoncé à quelqu'un qu'il devait mourir le lendemain, sans plus de périphrase ni de précautions que s'il l'eût invité à dîner.

Tandis que mon père avait parlé, une vive émo-

tion s'était jointe à la surprise que j'éprouvais d'une confiance aussi brusque, aussi inattendue. Des larmes involontaires mouillèrent mes yeux ; mais je les essuyai promptement, de crainte d'être traité de pleurard, ce que j'eusse regardé comme très humiliant. Je pris donc résolument mon parti, et je remerciai mon excellent père avec une effusion qui le charma. « Dans trois jours, me dit-il alors, je te conduirai moi-même à bord, et, en attendant, nous ferons tes préparatifs de voyage. Ton gréement (c'est ainsi qu'il nommait ma garde-robe) a besoin d'être remis à neuf. Nous allons y aviser ; et, lorsque tu reviendras, dans deux à trois ans, je serai fier de toi ; car tu seras un homme solidement trempé et dur à la fatigue : telle est la considération qui me détermine à une aussi longue séparation. »

Trois jours après, comme il l'avait dit, nous nous embarquâmes à la cale de la *Rose*¹, pour nous rendre à bord de la frégate, qui n'attendait plus qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Lorsque je me séparai de mon père, je sentis que toute ma fermeté allait m'abandonner, malgré les efforts extraordinaires que je faisais pour la conserver ; mais son regard, devenu sévère, contenait un re-

¹ Cale située au-dessous du château de Brest.

proche : je le compris, et l'embrassai sans pleurer. Mais à peine se fut-il éloigné de quelques encablures dans l'embarcation qui l'emportait, que, la nature triomphant d'un stoïcisme factice, je donnai un libre cours à mes larmes. On s'en occupa fort peu autour de moi ; seulement M. Deschâteaux me dit, en passant, quelques paroles bienveillantes, puis me conduisit dans la petite cabine qui m'était destinée. Le lendemain matin, dès la pointe du jour, le *branle-bas* se fit entendre. Chacun décrocha, puis plia rapidement son *hamac*¹, et le plaça dans les *bastingages*². Ensuite on frota, on fourbit, on travailla avec une activité sans pareille jusqu'au moment du repas, qui fut servi par plats de sept hommes, et l'on délivra à chacun un *boujaron* d'eau-de-vie, c'est-à-dire un seizième de litre.

Comme le vent se montrait toujours contraire, il eût été impossible d'appareiller sans le secours d'un vapeur ; il arriva dans l'après-midi. Bientôt une épaisse fumée sortit de sa cheminée de fer, la

¹ Lit suspendu, long de deux mètres, large de quatre-vingt-centimètres, contenant un matelas et une couverture de laine. On le suspend par les deux bouts, qui sont terminés par une araignée en ligne (ficelle), un œillet et une bague en fer.

² Galerie régissant autour du navire à hauteur d'homme et sur des chandeliers en fer ; elle sert à ramasser les hamacs et les sacs, et à garantir de la mousqueterie.

machine fit entendre un formidable grondement, et les roues commencèrent à tourner. Les sifflets aigus des maîtres transmettaient les ordres du commandant sur tous les points de la frégate ; les hommes de l'équipage étaient en mouvement, les uns dans l'entrepont, les autres dans la mâture, et un grand nombre virant aux cabestans, autour desquels venaient s'enrouler les chaînes qui retireraient les *ancres*¹ du fond de la mer. Lorsqu'elles furent hissées et assujetties le long du bord, l'action de la vapeur commença à se faire sentir par un mouvement très lent d'abord, mais qui s'accéléra bientôt d'une manière sensible ; nous passâmes ainsi le goulet au milieu duquel se trouve la dangereuse roche *Mengan*, laissant à notre gauche la pointe *Espagnole*, célèbre par le siège de 1594, et à notre droite le fort *Bertheaume*, sur son rocher communiquant à la terre par une passerelle de cinquante mètres de longueur. Nous avions perdu de vue les batteries qui hérissent le port de Brest sous la sombre masse du château ; la rade, ce vaste lac de onze lieues de circonférence, nous semblait une baie tranquille, tandis qu'à l'horizon de larges ondulations annonçaient la pleine mer dans toute sa splendeur. Mais ici on

¹ L'ancre se compose de plusieurs parties : la verge, l'organeau, les bras, les pattes, le bec, le jus.

devait marcher avec de grandes précautions ; car on apercevait de tous côtés des écueils ou des brisants, que les courants contournaient avec furie en leur lançant la blanche écume des vagues. Avant la nuit, nous nous trouvâmes au large, bien au delà des rochers de la chaussée de Sein et des récifs d'Ouessant, dont nous apercevions le phare comme une étoile dans le ciel.

Alors les voiles carrées furent développées sur leurs vergues, les focs et les clinfocs hissés formèrent un angle aigu avec le beaupré ; les *bonnettes* même, voiles auxiliaires en forme de trapèze, se gonflèrent sous l'action d'une jolie brise qui nous poussait avec une vitesse de sept à huit nœuds à l'heure.

Tout le temps que j'avais pu apercevoir la terre, j'étais demeuré presque immobile sur le pont ; l'activité qui régnait autour de moi, le spectacle toujours saisissant d'un grand navire de guerre qui s'avance toutes voiles déployées sur un océan sans bornes, rien de cela n'avait pu m'arracher à la rêverie qui me reportait dans la petite maison blanche de mon père, ou à l'ombre de quelques tilleuls, ornement du quinconce du jardin. Plus nous nous éloignions cependant, plus le vent fraîchissait ; la mer grossissait à vue d'œil. Nous allions grand large, c'est-à-dire que nos voiles étaient orientées

entre le vent arrière et le plus près du vent. Il y avait tout au plus une heure que nous marchions ainsi, lorsque j'éprouvai une sorte de vertige qui me fit paraître les objets dans la plus étrange confusion ; ils semblaient tourner autour de moi. A ces symptômes se joignirent une pesanteur de tête et des nausées déchirantes ; c'était un tribut que je payais à la mer, comme presque toutes les personnes qui font leurs premiers voyages. J'avais le mal de mer dans toute sa force, maladie accablante et cruelle, qui le plus souvent n'attire que les risées et les sarcasmes grossiers des matelots. Ils ne me firent pas défaut sans doute ; je fus entouré par quelques pilotins espiègles qui s'amusèrent à mes dépens ; mais ils en furent pour leurs frais de mauvaises plaisanteries : mon accablement était si grand, que j'étais devenu insensible au bien comme au mal.

Cette situation dura plusieurs jours ; mais enfin ayant fini peu à peu par m'aguerrir, je ne laissai plus les mousses manger mon dîner et boire mon vin. M. Deschâteaux, me voyant remis en santé et rempli de bonne volonté, me confia à la direction toute spéciale du chef de timonerie, qui, connaissant beaucoup mon père, voulut bien se charger de cette mission officieuse.

Maître Landéda me fit apprendre progressive-

ment tout ce que doivent savoir les jeunes pilotins attachés à la timonerie : piquer l'heure, aider aux signaux, faire les opérations du loch et les sondages. En peu de jours je sus parfaitement me servir du *renard*, instrument qui marque la route dans laquelle le timonier a gouverné, et je fus initié à tous les secrets de la boussole, cet admirable instrument qui permet à l'homme de se guider sur les immenses espaces de l'Océan, où il n'a que les astres du ciel pour point de reconnaissance. J'étais devenu quelque peu vain de mes connaissances improvisées; ce sentiment mauvais ne dura pas longtemps, il tomba sur la seule énumération que me fit un jour maître Landéda de ce que devait savoir un simple pilote.

« Il faut, me dit-il, qu'il soit doué du plus grand sang-froid; qu'il connaisse toutes les parties qui constituent chaque espèce de navire, coque, mâture et voilure; qu'il en apprécie le tirant; qu'il sache prendre hauteur, observer les variations, mesurer le sillage, estimer la dérive, corriger l'estime de la route, observer les distances du soleil à la lune et aux étoiles pour avoir la longitude, connaître les marées, faire les relèvements, sonder, connaître les côtes, les rochers, les balises, les écueils cachés, les corps-morts, la force et la direction des courants, etc. etc. Et lorsqu'il aura

toutes ces connaissances, il sera encore bien loin de tout savoir. Ainsi, mon garçon, tu peux prendre patience et bien travailler, car tu n'es pas au bout de tes peines. »

Cette simple énumération rabattit très promptement le petit mouvement de vanité que j'avais éprouvé en songeant à ma prétendue science nautique. Si l'on exige tant, me disais-je, d'un pilote, combien faut-il de connaissances théoriques et pratiques pour faire un bon officier de marine! Dès ce moment je pris la ferme résolution d'étudier avec zèle toutes les parties de l'art, et d'y joindre les études accessoires propres à prouver à mon bon père que j'avais utilement employé mon temps.

Lorsque nous fûmes parvenus au point où, d'après ses instructions, le commandant devait ouvrir les plis cachetés qui lui avaient été remis au départ, nous apprîmes que nous allions d'abord visiter nos comptoirs de la côte d'Afrique, et en même temps courir sus aux négriers, s'il s'en trouvait encore dans ces parages malgré l'activité des croisières.

Au départ, nous avons été entravés par des vents contraires; quelques bourrasques ensuite nous avaient fait essuyer de légères avaries, promptement réparées sur une frégate de soixante pièces de canon, montée par plus de cinq cents hommes

agiles et vigoureux. Bientôt nous trouvâmes des calmes et un soleil brûlant qui nous annonçaient les approches des tropiques.

Un soir, j'étais occupé avec maître Landéda à *faire le point*, c'est-à-dire à vérifier la longitude et la latitude pour déterminer sur une carte marine le lieu où nous nous trouvions, lorsque le *capitaine d'armes*¹ nous fit remarquer de petites flammes blanches et mobiles qui semblaient voltiger en tête du grand mât. « C'est, nous dit-il, le *feu Saint-Elme*, et j'ai souvent eu l'occasion de le remarquer dans ces parages ; ce phénomène électrique présage presque toujours un orage violent. » Au moment où il nous parlait ainsi, nous vîmes s'élever du sein de la mer plusieurs centaines de poissons volants ou exocets, qui parcoururent un long espace en agitant leurs membranes développées comme des ailes de souris-chauves. « Allons ! dit le père Landéda, en voilà encore qui n'ont pas de chance : ces malheureux petits poissons, malgré les ailes qui les aident, ont bien de la peine à échapper à leurs ennemis. Sont-ils dans l'eau, des poissons voraces les poursuivent à outrance ; pensent-ils échapper en prenant leur vol, des frégates,

¹ Le *capitaine d'armes* est un sous-officier d'artillerie de marine chargé de la garde des armes portatives ; c'est lui qui fait exécuter les punitions infligées, et qui veille à ce que rien ne se fasse contre l'ordre et la discipline. C'est enfin le commissaire de police du bord.

oiseaux non moins cruels, descendent comme la foudre du haut des airs, et les déchirent avant qu'ils aient pu se réfugier dans les flots. » Et en parlant ainsi il me montrait de la main un grand oiseau qui, un instant auparavant, paraissait comme un point dans l'espace, et qui s'était précipité sur les exocets, dont il avait saisi un ou deux. Ce grand oiseau avait, comme les hirondelles, des ailes immenses en comparaison de son corps, ce qui expliquait la puissance avec laquelle il s'était éloigné de plusieurs centaines de lieues de la grande terre.

La nuit vint ; le soleil s'était couché dans un horizon de pourpre, les étoiles brillaient au ciel ; sans cette scintillation que l'on remarque dans nos climats, et qui est due particulièrement à l'agitation de l'atmosphère, rien n'annonçait la moindre perturbation ; cependant le lendemain, dans la matinée, presque immédiatement après le repas, je vis l'officier de quart s'approcher vivement du commandant, qui se promenait sur la dunette. Ils échangèrent quelques paroles ; aussitôt l'officier fit le commandement : *Range à carguer les perroquets et la brigantine !* Après ce commandement d'avertissement, il cria : *Carguez ! Amène les huniers !* Tous

¹ *Carguer* les voiles, c'est les plier contre les vergues ; on amène les focs, les voiles d'étai. Après avoir cargué les voiles on les *ferle*,

ces commandements s'exécutèrent avec une rapidité et une précision qui tenaient du prodige, et je ne fus pas le dernier à m'y porter, tant il est vrai que rien n'est plus sympathique que l'exemple. Le temps était calme et lourd, le ciel étincelant; la mer, du plus beau bleu d'azur, reflétait notre longue mâture, qui semblait s'y briser en ondulations; mais la boussole se montrait singulièrement agitée, ce que l'on nomme *affolée*, ne sachant trop où se fixer, et l'on apercevait dans le ciel un petit nuage blanc d'apparence fort pacifique. Ce petit nuage s'avança cependant avec rapidité, il grossit à vue d'œil, enfin il couvrit le ciel, et avec lui arriva un coup de vent affreux : c'était un de ces *grains blancs* si dangereux lorsqu'ils surprennent un capitaine inexpérimenté. Nous fûmes fortement secoués par une mer devenue monstrueuse; le vent, qui soufflait par rafales avec furie, nous fit donner plusieurs fois une forte *bande*¹, quoique nous fussions presque à sec de voile; mais nos précautions étaient bien prises, nous n'avions donc aucune inquiétude. Cependant un incident eût pu avoir de graves conséquences : ce fut la chute du tonnerre,

c'est-à-dire qu'on les plie symétriquement contre la partie supérieure de la vergue avec des cordages nommés *rabans de ferlage*.

¹ Un navire donne la bande à *tribord* ou à *bâbord*, c'est-à-dire qu'il penche plus ou moins fortement sur le côté droit ou sur le côté gauche.

qui tomba à bord en faisant le même bruit qu'un coup de canon; mais le paratonnerre dont nous étions munis, soutirant le fluide électrique, nous garantit d'un désastre. Si le grain fut subit et violent, il dura du moins fort peu de temps; une heure après le ciel avait repris sa sérénité, mais l'état de la mer se ressentait toujours de la bourrasque que nous avions éprouvée; nous comprîmes alors plus que jamais la justesse du vieux dicton marin : *Veille au grain!*

On commanda enfin de livrer un peu de toile au vent; l'exécution de cet ordre fut sur le point de causer un irréparable malheur : un matelot qui travaillait à l'*empointure*¹ d'une vergue, saisi probablement d'un étourdissement subit, lâcha prise et tomba à l'eau. A l'instant le cri sinistre : *Un homme à la mer!* retentit répété par plusieurs bouches. L'anxiété se peignit sur toutes les figures, et les mesures de sauvetage furent aussitôt exécutées; la *bouée*², ayant été lancée, flotta dans le sillage de la frégate, montrant son petit pavillon rouge, dernière espérance du malheureux qui, luttant contre

¹ Extrémité des vergues.

² Elle est ordinairement en liège et surmontée d'un pavillon; il y en a aussi qui sont composées de deux globes creux en cuivre, capables de soutenir un grand poids; une barre de fer horizontale les unit, et une autre, placée au centre, s'élève verticalement à l'aide d'un lest de plomb placé à sa base.

les flots, s'efforçait de l'atteindre. Jamais quelques minutes ne nous semblèrent aussi longues, jamais angoisse plus poignante ne pressa toutes les poitrines. Nous apercevions la tête de ce matelot et un de ses bras, qu'il élevait quelquefois vers le ciel comme pour implorer son secours. Le canot avait été aussi mis à l'eau, monté par six hommes que commandait un aspirant; conduit avec habileté, il parvint jusqu'au naufragé, qui fut repêché.

Un cri de joie s'échappa alors de toutes les bouches; ce cri était sincère, car les matelots sont en général de bons et francs camarades.

Peu de jours après, je fus témoin d'une scène grotesque dont j'avais souvent entendu faire de longs récits, et qui, si elle ne me surprit pas, m'offrit du moins beaucoup d'intérêt: je veux parler du passage de la ligne. Nous n'avions pas de passagers à bord, parce que lors de notre départ nous ignorions quelle serait notre mission. Cela nous retira une partie du charme du *baptême de la ligne*; car les passagers, qui sont regardés par les matelots comme de véritables ballots, sont les objets des plus drôlatiques mystifications pendant ces saturnales maritimes. Il n'y a pas de marins, en effet, qui soient assez *lofta*, comme ils le disent en exprimant la niaiserie, pour avaler les couleuvres que l'on trouve moyen de glisser aux *gens de terre*. On

ne leur ferait pas admirer les trois pics (tropiques) à l'horizon, ni voir la ligne en passant un fil noir sur le champ d'une lunette d'approche. Quoique privé de ces préliminaires obligés, notre baptême fut très gai; car le commandant, malgré sa sévérité, était un bon enfant, charmé de procurer quelques loisirs à son équipage; il savait que rien n'est plus propre que la gaieté à entretenir la santé à bord d'un navire. Les matelots ayant orné la frégate de leur mieux, tout fut prêt pour la petite comédie qu'ils allaient représenter. Le commandant et son état-major se placèrent sur le pont, lorsque l'on vit un mousse, déguisé en grotesque courrier, descendre le long d'un étai en faisant claquer son fouet; il se présenta devant le commandant, puis, dans un petit discours improvisé, lui dit que le bonhomme Tropicque l'avait envoyé pour annoncer son arrivée, voulant avec toute sa cour présenter ses respectueux hommages à un commandant et à des officiers, tous *vallants, généreux et farauds*.

La permission ayant été gracieusement octroyée, aussitôt parut un orchestre formidable de sifflets, porte-voix, conques marines, cloches et tambours, annonçant l'arrivée du père Tropicque, qui n'était autre qu'un vieux matelot coiffé d'une perruque d'étaupe ornée de plumes, et affublé des oripeaux

les plus disparates. Sa cour lui ressemblait singulièrement au point de vue de l'accoutrement grotesque. Le père Tropicque s'approcha du commandant, fit deux ou trois gambades en guise de salutations, et prononça un discours où il y avait du Scarron et du Vadé, entremêlé de tout ce que la langue des matelots renferme de tropes hasardés. Le compliment n'en fut pas moins favorablement accueilli, et à l'instant même un véritable déluge tomba de toutes les parties du navire sur les spectateurs ; c'était le baptême de la ligne entremêlé de rires stridents, de danses, de cris de joie. Toutes les bailles, les seaux, les instruments de cuisine étaient mis en réquisition ; l'eau tombait par torrents sur toutes les têtes, et la fête ne finit que par la lassitude des hommes qui étaient à la fois acteurs et auteurs de ce drame aquatique.

Dans les longues traversées, les moindres incidents sont accueillis avec joie comme autant de remèdes contre l'ennui ; une tempête même, en rompant la monotonie de la vie maritime, n'est pas toujours vue avec défaveur. Pendant les heures de repos, on se réunit aussi par groupes pour parler du pays et de la famille, doux entretiens parfois entrecoupés de soupirs, mais qui font un bien extrême, car l'espérance vient toujours se placer à côté des regrets. Chacun ensuite varie son exis-

tence suivant ses goûts et ses impressions : l'un étudie, l'autre raccommode ses effets ; ici on fait des armes, là on prend des leçons de danse, et le soir, lorsque les hommes de quart veillent, soit en plein air, soit abrités par le *cagnart*¹, souvent un conteur, prenant la parole, charme les heures par ces récits fantastiques que certains matelots font d'une manière si pittoresque, quoique trop souvent émaillés d'expressions hasardées. Jamais conteur de salon ne trouve un auditoire aussi attentif ni aussi émerveillé dans sa naïve crédulité. Mais ce ne sont pas toujours des contes qui viennent charmer les longues soirées ; souvent aussi l'histoire y remplit un rôle brillant ou triste : c'est un vieux marin qui raconte ce qu'il a vu à Trafalgar, à Aboukir, à Navarin ; celui-ci vous parle d'Imphernet, de Lucas, de Cosmao, de Ségond, de Surcouff ou de Balidar ; cet autre raconte sa prison en Angleterre ou les combats de Dresde ou de Leipsick, alors que l'empereur appela la marine comme auxiliaire de la grande armée. Tous ces récits, faits par des hommes témoins des grands événements qu'ils racontent, impressionnent vivement l'auditoire, dont l'admiration se peint par des exclamations naïves. Il n'y a rien de tel, en effet, que de pouvoir dire, en parlant d'un combat

¹ Grosse toile placée sur le pont pour abriter les hommes de quart.

ou d'un fait extraordinaire : J'y étais, je l'ai vu, je l'ai entendu.

Les vieilles et inévitables histoires du gaillard d'avant étaient généralement connues d'un équipage dont plus des trois quarts avaient *bourlingué* sur toutes les mers; aussi avaient-elles moins de saveur que celles que racontaient des témoins oculaires, dont quelques-uns chargeaient, il est vrai, un peu trop leurs palettes; mais c'étaient les beaux parleurs du bord, connus sous le nom très vulgaire de *blagueurs* ou de *platines dorées*. On leur pardonnait volontiers leurs exagérations en faveur du pittoresque du récit.

Nous nous trouvions dans le voisinage de la ligne, et une chaleur littéralement tropicale fondait le goudron de nos coutures. Un soir, Rabignac, matelot de la Teste, nous dit avec son accent méridional tout particulier : « Le soleil, mes enfants, nous cuit tout cru; voulez-vous que je vous indique un moyen de nous rafraîchir? — Oui! oui! s'écrièrent vingt voix. — Eh bien, le voici : Kermarec a pêché la baleine dans le nord, qu'il nous raconte ce qui lui est arrivé dans ces pays glacés, qu'il nous y conduise... par la pensée... : voilà ma recette... — Eh bien, soit! s'écria Kermarec. Rangez-vous là autour de moi...; ouvrez vos oreilles larges comme des sabords, et amarrez vos langues. »

CHAPITRE II

LE PRISONNIER DES GLACES

L'Étoile-Polaire. — La baleine. — La banquise. — Pêche. — Groënland. — Hivernage. — Aurore boréale. — Les ours blancs. — Nostalgie. — Débâcle. — Les chiens esquimaux. — Retour.

Le père Kermarec était un vieux loup de mer, de cette race vulgairement nommée dure à cuire, qui avait navigué à bord de l'État, fait la grande pêche, et tant soit peu tâté de la contrebande. Il commençait à devenir vieux d'âge; mais les misères de toute nature qu'il avait endurées dans sa longue existence maritime avaient creusé sur son rude visage plus de rides que les années. Enfant des côtes les plus hérissées d'écueils de la basse Bretagne, il avait toute la rudesse de ses rivages; son langage était un mélange bizarre de français et de breton, dont les étranges constructions étaient fort pittoresques, mais peu intelligibles pour ceux qui n'en possédaient pas la clef. Je vais donc faire en

sorte de traduire en langage vulgaire le récit qu'il nous fit.

« Pour lors, mes bons amis, nous dit-il, j'étais rentré à Porspoder chez mes parents, parce que, la paix étant faite, il n'y avait plus que la marine de commerce avec ses gros portefaix, où il n'y avait plus rien à faire pour un homme de cœur. Ma position était fort triste, car on n'est pas riche chez nous ; cependant j'hésitai beaucoup à pêcher de la sardine ou du hareng, après avoir navigué avec le brave Surcouff dans les mers de l'Inde : c'est vous dire assez que si j'avais manié l'*épissoir*¹, je n'avais négligé ni le canon ni le fusil. Après avoir fait un pareil métier sous d'aussi grands marins, c'est dur d'être réduit à marcher sur le plancher des vaches. Enfin, c'est comme cela, on n'est pas toujours heureux dans le monde.

« J'étais jeune, plein de force et d'activité, ne demandant qu'à m'employer ; on m'offrit de monter sur un navire pour aller à la côte d'Afrique trafiquer du bois *d'ébène*² ; mais je refusai ce vilain métier, qui répugnait à mes sentiments de chrétien. Enfin j'entendis dire que l'on armait au Havre pour la pêche de la baleine dans les mers du Nord ; m'y étant rendu aussitôt, je trouvai un engage-

¹ Instrument en fer pour épisser et séparer les torons d'un cordage.

² C'est ainsi que les négriers nommaient les nègres.

ment à bord de l'*Étoile-Polaire*, fameux bâtiment, construit avec solidité, convenable en tout pour cette pêche, aussi dangereuse que lointaine, qui depuis la guerre avait été négligée en France. L'armateur avait engagé quelques Américains qui en avaient l'habitude : moniteurs que nous devions bientôt égaler ; mais plus des deux tiers de l'équipage étaient Français, condition qui seule assurait la prime accordée par le gouvernement.

« Connaissant parfaitement les mers des Indes et des Antilles, je me trouvai heureux de l'occasion qui m'était offerte de naviguer dans les mers du Nord, ce que je désirais depuis longtemps.

« Nous voilà partis, joyeux et remplis d'espérance. Outre les articles réglementaires, nous avions presque tous un coffre rempli de lainages, bonnes cravates et chauds paletots ; car nous savions bien que par là-haut il ferait un froid à nous figer le sang dans les veines. J'avais dans mon *équipet*¹ fil, ciseaux, aiguilles, — un bon matelot doit être même un peu tailleur, — et une provision de tabac avec des pipes de rechange. Comme vous le voyez, je m'étais bien approvisionné avant de me mettre en campagne.

« L'*Étoile-Polaire* jaugeait quatre cent cinquante tonneaux ; nous étions quarante-huit

¹ Sorte de petite armoire.

hommes à bord, bien approvisionnés de tous les instruments de pêche, des pirogues à la fois solides et légères, faciles à manier, afin d'éviter les chocs et surtout les coups de queue des baleines, qui sont très dangereux ; de la *ligne*¹, des *harpons*² et des *lances*³.

Les *baleines* sont des *cétacés* qui ressemblent aux poissons par la forme, mais qui tiennent des mammifères, parce qu'ils ont des petits vivants que les femelles allaitent. Ce sont les plus grands de tous les animaux qui respirent, puisque leur taille varie de trente à soixante-dix pieds de longueur. La tête de la baleine forme près du tiers de son volume.

« Ces *cétacés* étaient autrefois beaucoup plus communs que de nos jours ; on en prenait il y a peu de siècles encore jusque dans le golfe de Gascogne ; mais on leur a fait une chasse tellement active, qu'ils se sont de plus en plus éloignés du voisinage des hommes. C'est au point qu'aujourd'hui il faut se rendre dans les parages voisins des pôles pour trouver des baleines franches ; on est fort souvent obligé de se contenter de jubartes,

¹ Forte ficelle ayant cent trente-cinq brasses de longueur.

² Instrument ayant un manche en bois de cinq pieds de longueur terminé par une tige en fer très aiguë à la pointe et longue de trois pieds.

³ Lance longue de treize à quatorze pieds pour percer la baleine.

de dauphins et de cachalots, qui donnent en abondance le *spermaceti*, dont l'emploi est si général dans les arts.

« Nous trouvions en avançant vers le nord une température sensiblement plus froide et une mer plus rude, avec de fréquentes alternatives de grains et de coups de vent entremêlés de pluie et de grésil. En arrivant dans les parages de Terre-Neuve, nous sentîmes l'influence d'un immense courant, le *Gulf-Stream* ; il remonte la côte de l'Amérique du Nord, en la baignant de ses eaux tièdes, qui s'y refroidissent et se dirigent ensuite le long des côtes d'Afrique, dont elles tempèrent l'excessive chaleur. Nous recueillîmes quelques épaves qui flottaient à une grande distance du banc, et nous eûmes le bonheur de sauver un homme qui se soutenait sur l'eau à l'aide d'un débris de mâture qu'il tenait fortement embrassé. Ce malheureux, Américain de naissance, nous raconta que dans la nuit précédente la goélette *la Doris*, qu'il montait, avait été abordée avec tant de violence par un très gros trois-mâts, que sa mâture tomba en *pagale*¹ sur le pont, et que ce double choc la fit couler en peu de minutes ; il faisait, nous dit-il, une *brise carabinnée*², et la nuit était tellement obscure qu'on ne

¹ Entièrement et confusément.

² Vent très fort.

voyait pas à vingt pas de soi ; aussi dans ce fatal abordage il n'y eut réellement de la faute de personne : c'est un de ces cruels événements de mer que rien ne peut faire prévoir, et dont la constatation même n'est pas toujours possible.

« Il existe un vieux proverbe qui dit : *Un bienfait n'est jamais perdu*. Il se justifia pour nous dans cette circonstance, car peu de jours après nous fûmes enveloppés par un brouillard très intense, au milieu duquel nous devions naviguer avec la plus grande circonspection, ayant toujours la sonde à la main et la *vigie*¹ aux aguets. William, ainsi se nommait l'homme que nous avions sauvé, était un marin consommé, et depuis un grand nombre d'années pratique du banc de la côte de Terre-Neuve et de la banquise ; son expérience nous servit beaucoup dans cette circonstance, et nous épargna le sort de la *Doris*, lorsque nous fûmes engagés dans les glaces, ce qui ne tarda pas à arriver.

« La mer avait pris une couleur vert foncé qui me frappa, quoique je susse fort bien que sa couleur n'est point partout la même ; par exemple, sur les côtes d'Europe, elle est quelquefois vert bou-

¹ Un homme se place en *vigie* à l'avant du navire, sur les bossoirs et dans quelque partie haute de la mâture ; il doit signaler tout ce qu'il aperçoit, même les choses en apparence les plus indifférentes.

teille, d'autres fois bleu de ciel ; dans le golfe de Guinée, elle est blanchâtre, vermeille dans celui de Californie, et noire dans les environs des Maldives. Des observations récentes ont prouvé que la mer Noire et la mer Rouge n'ont pas reçu des dénominations arbitraires, mais que leurs flots ont souvent ces couleurs. On rencontre aussi quelquefois dans l'Océan des bancs immenses de plantes marines qui flottent au gré des vents et des courants ; elles donnent à la mer des couleurs et des aspects étranges. Mais rien n'est plus propre à impressionner sous ce rapport que la phosphorescence des mers ; ce phénomène se montre particulièrement dans l'océan Indien, où pendant la nuit semblent s'agiter de longues nappes de feu, qui se tordent et se déroulent en gerbes lumineuses ou en myriades d'étincelles jusqu'aux extrémités de l'horizon, spectacle magique qui frappe d'admiration, et dont aucune langue n'est assez riche pour décrire la magnificence.

« La mer avait donc pris une couleur très foncée, et le ciel reflétait une teinte blanchâtre, indice parfaitement connu de William, qui monta sur les barres de perroquet du grand mât pour explorer l'horizon ; il y était depuis une heure environ, lorsqu'il nous signala une glace flottante que nous fûmes aussitôt reconnaître en montant aussi dans

la mâture. Vers le soir, nous en aperçûmes plusieurs autres, et le capitaine jugea prudent de mettre en panne.

« Le lendemain, lorsque le jour se leva, nos yeux furent frappés du plus imposant spectacle qu'il soit permis à l'homme de contempler ; la banquise, frappée des rayons du soleil levant, se présentait à nous dans son horrible et splendide majesté. Dans toute l'étendue de l'horizon s'élevait comme un véritable mur de glaces, qui présentaient les formes les plus étranges, les unes aiguës et sveltes comme les aiguilles des hauts clochers d'une cathédrale, d'autres formant des rochers amoncelés, des ponts, des colonnades brisées, des voûtes, des prismes ; fantastiques palais d'un cristal étincelant, ici du plus bel azur, là d'un blanc nacré, plus loin d'un vert émeraude ; et tout ce monde de glace était dans une apparente immobilité. Il fallait cependant franchir ce rempart pour pouvoir pénétrer dans la mer libre qui se trouve de l'autre côté. Après avoir cherché longtemps un passage entre ces mers flottantes, nous fûmes assez heureux pour en découvrir un ; ce ne fut qu'en *louvoyant*¹ avec habileté que nous parvîmes à éviter le choc des glaces. Ce fut ici surtout que William

¹ C'est faire plusieurs routes en zigzag au plus près du vent.

déploya ses connaissances pratiques ; son coup d'œil, toujours juste, devinait par la forme d'un glaçon et de ceux qui l'entouraient quelle devait être sa marche, et par conséquent la manœuvre que nous devions exécuter pour éviter l'abordage. Nous étions encore dans la banquise lorsqu'une nouvelle brume, venant de nouveau nous dérober la vue des objets, jeta parmi nous l'inquiétude et l'indécision. On le comprendra facilement en songeant que les trois quarts de l'équipage étaient étrangers à la navigation des mers du Nord.

« Enfin, après avoir évité de nombreux périls, nous franchîmes tous les obstacles, et ce ne fut pas sans un vif sentiment de satisfaction que nous nous trouvâmes dans une mer entièrement libre.

« Alors nous nous mîmes à la recherche des baleines, seul but de notre expédition. Nous fûmes plusieurs jours sans en apercevoir ; mais William nous engagea à ne pas nous décourager, pouvant répondre, disait-il, que nous ne tarderions pas à en rencontrer ; car à plusieurs reprises il avait fait des pêches fructueuses sous cette latitude.

« Nous marchions cependant, la nuit surtout, avec circonspection, de crainte d'aborder quelques-uns de ces énormes animaux et de faire des avaries au navire, accident qui n'est pas sans exemple. Un matin, en effet, la vigie signala deux

baleines par notre hanche de tribord, à la distance d'une *lieue marine*¹ environ. Aussitôt nous manœuvrâmes pour en approcher, et les embarcations qui devaient les attaquer furent armées; chacune d'elles était montée de six hommes. On approcha des baleines avec des précautions infinies, ce qui n'empêcha pas la plus éloignée de plonger et de prendre la fuite; sa compagne, moins prévoyante, ne bougea pas, et notre second la harponna vigoureusement. Dès qu'elle se sentit blessée, elle prit la fuite en emportant le trait, qui avait pénétré près d'un évent, et en lançant des flots d'une eau rougie par le sang. On laissa filer la ligne, et les embarcations suivirent de loin pour remorquer la bête lorsqu'elle serait morte; on se gardait bien de s'en approcher, car l'agonie de la baleine est terrible et peut devenir fatale aux pêcheurs. On a vu cependant en pareil cas des hommes, emportés par une intrépidité extraordinaire, aller combattre le géant corps à corps. Un nommé Jacques Wienkes, dit-on, venait de harponner une baleine, et voulut lui porter un second coup pour être plus certain de sa proie; la baleine se releva brusquement d'un coup de tête, et fit voler en éclats la chaloupe avant que le second

¹ Lieue marine de 20 au degré; en mètres 5555,957.

coup de harpon eût été décoché. Dans cette effrayante évolution, Wienkes retomba sur le dos de l'animal, et comme il n'avait point lâché son harpon, il lui enfonça son fer avec vigueur; mais il ne pouvait se débarrasser de la ligne qui entourait son poignet gauche, de manière qu'il était emporté par la baleine dans sa fuite rapide; il eût infailliblement péri si le harpon ne s'était dégagé des chairs, où il n'était pas assez profondément enfoncé. Enfin cet intrépide pêcheur et ses compagnons furent sauvés par des barques en observation.

Notre pêche se passa sans incidents dramatiques de cette nature: la baleine se débattit longtemps, mais nos hommes étaient hors de ses atteintes. D'après les avis de William, on ne se fia même pas à son immobilité, qui pouvait n'être que l'apparence de la mort. Ce ne fut que lorsqu'il ne pouvait plus y avoir de doute à cet égard que la baleine fut remorquée le long du bord, solidement amarrée et dépecée. On en retira les fanons et le lard, que l'on coupa en morceaux pour pouvoir le fondre plus facilement, afin d'en extraire l'huile. Nous continuâmes assez longtemps et avec succès à parcourir les mers du Groënland, dont nous aperçûmes plusieurs fois la terre couverte de neige, et chaque fois que nous en approchions le ciel prenait une

teinte jaunâtre, indice qui ne nous trompa jamais. Plusieurs fois nous rencontrâmes des Groënlandais dans des barques qui avaient l'air de véritables outres, et qu'ils nomment *kaiaks*. Notre surprise fut extrême en les voyant se hasarder au large dans de pareilles embarcations. Ils nous indiquèrent le bassin de Frederickshaab, établissement de la Société danoise du commerce, où nous fîmes de l'eau et réparâmes quelques avaries. Les indigènes sont des hommes de petite taille, ayant les pommettes saillantes, les yeux petits et noirs, et le teint cuivré ; les femmes ont des cheveux très noirs, des traits fort réguliers et une expression de douceur remarquable dans la physionomie. Nous n'eûmes qu'à nous louer de la bienveillance des Groënlandais, qui montrèrent une grande bonne foi dans les rapports commerciaux, c'est-à-dire d'échanges, que nous eûmes avec eux.

« Notre chargement était à peu près complet ; il nous eût été facile de venir au port après notre laborieuse campagne ; mais le capitaine, qui avait un extrême désir de satisfaire les armateurs, voulait ajouter quelques baleines à celles qui avaient déjà été prises ; pour cela il se détermina à passer le détroit de Davis et à entrer dans la mer peu connue encore de Baffin. Là nous eûmes une succession de mauvais jours, de vents et de brouillards

propres à nous décourager ; aussi le capitaine jugea qu'il était plus qu'à temps de battre en retraite loin de ces rivages inhospitaliers. Nous repassâmes donc vis-à-vis de la petite île de Disco sans vouloir nous y arrêter, malgré la réputation de la pêche qui se fait dans les environs. Malheureusement nous retrouvâmes le brouillard, une immense banquise, et un courant qui nous drossa¹ dans une petite baie environnée de tous côtés de montagnes arides, déchirées et en partie couvertes de neige. Plusieurs de nos embarcations ayant été envoyées à la côte, les hommes qui les montaient nous dirent qu'ils n'avaient trouvé nulle part la moindre trace d'habitation. Le lendemain, le brouillard se leva ; mais la neige se mit à tomber avec une telle intensité, qu'on ne se voyait pas à dix pas. Il était impossible de mettre à la voile par un temps pareil, surtout en présence des glaces menaçantes que nous avions aperçues deux jours auparavant, et qui semblaient immobilisées pour nous barrer le passage. Il fallut donc attendre que le temps se dégagât, espérance vaine qui ne devait pas se réaliser. Des sondages nous avaient démontré que, dans une partie de la baie où se jetait une petite rivière, il existait un excellent fond de vase très convenable pour nous

¹ Être drossé, entraîné par un vent ou un courant irrésistible.

échouer si nous nous trouvions dans la triste nécessité de passer l'hiver en cette contrée glacée. Chaque jour le froid augmentait d'intensité, et nous nous aperçûmes enfin que la mer se fermait autour de nous. Il n'y avait pas à hésiter, l'*Étoile-Polaire* fut échouée, le gréement et la voilure furent emmagasinés dans la cale, et, la mâture étant dépassée, nous ne présentâmes plus que l'aspect d'un ponton avec ses bas mâts. Ces précautions étaient prescrites par les circonstances. Aussi le capitaine envoya une corvée pour couper du bois, si on parvenait à en trouver parmi cet amas de roches et de neiges accumulées ; nos hommes abatirent des pins et des bouleaux rabougris dans une vallée qui, mieux abritée que le reste du pays, n'était pas entièrement dépourvue de végétation. En peu de jours nous transportâmes à bord une bonne provision de ce combustible, et nous en fîmes un tas sur le rivage, que nous recouvriâmes d'une forte toile goudronnée. Les vivres furent visités, et afin de les ménager on se mit à pêcher avec activité, et à chasser les phoques qui se trouvaient en nombreux troupeaux sur la côte voisine. Nous eûmes bien de la peine à nous habituer à la chair généralement huileuse de ces animaux des mers boréales ; mais nous devions épargner nos salaisons et le biscuit, afin de varier notre nourriture.

« Bientôt la mer se trouva entièrement prise autour de nous, les nuits devinrent excessivement longues, et le soleil, sans chaleur, se couchait après avoir paru quelques heures à l'horizon. Eh bien ! ces interminables nuits ne sont pas sans charmes pour l'observateur : Dieu a partout semé des merveilles, aussi bien dans cette nature désolée que dans les contrées de l'Inde et de l'Amérique, où les yeux sont charmés par une végétation luxuriante. La lune y paraît quelquefois entourée d'anneaux colorés d'un rouge vif, la terre est d'une blancheur éclatante, des glaçons immenses ressemblent à de gigantesques diamants.

« Une nuit, je veillais, car nous nous relevions, pour faire le quart, à de courts intervalles ; une pensée qui m'était habituelle m'absorbait au point de me retirer presque le sentiment des choses présentes ; je songeais au pays, à ma pauvre mère, qui, agenouillée sur l'autel, priait sans doute pour son fils absent ; je croyais entendre le tintement de la petite cloche de notre village ; je revoyais les gars de la commune, réunis après vêpres derrière le mur du cimetière, jouant aux boules ou à la galoche : que ne voyais-je pas enfin ! C'était la patrie qui passait rapide et regrettée dans mon imagination. C'est ce qui m'arrivait souvent lorsque je me trouvais seul ; et alors, je dois l'avouer, des

larmes venaient mouiller mes paupières. J'étais donc livré à mes pensées, lorsque, levant les yeux vers le ciel, je fus frappé du plus étrange et du plus merveilleux spectacle. A l'horizon brillait une longue bande lumineuse et blanche en forme d'arc; peu après elle devint bleuâtre, puis verdâtre, par des transitions rapides. De cet arc rayonnaient, en s'élevant vers le zénith, de larges rayons de lumière qui se divisaient et s'élargissaient comme des draperies de feu agitées par un vent qui régnerait aux extrêmes limites de l'atmosphère; le reste du ciel était nuancé d'un rose tendre, tel que je n'en avais jamais vu dans les plus splendides couchers de soleil des mers tropicales.

« A l'aspect de toutes ces magnificences, qui se développaient sans bruit, changeant à chaque minute et de forme et d'éclat, je crus un moment que j'étais le jouet d'un songe ou d'une hallucination. En effet, ces rayons frémissants et roses, ces draperies dorées, flottantes et se repliant sur elles-mêmes pour se développer de nouveau, ces bouquets s'élançant en forme d'éventail de lumière, ces brillantes couleurs du prisme se succédant dans l'immensité du ciel, puis disparaissant pour reparaître encore sur un fond rosé, tout cela n'était-il pas propre à frapper et à confondre l'imagination? Je croyais voir les portes du ciel s'entr'ouvrir, et je

prêtais l'oreille pour écouter si je n'entendrais pas les concerts des anges.

« Saisi d'admiration, je laissai échapper sans doute quelques exclamations involontaires; car plusieurs hommes de l'équipage montèrent en hâte sur le pont, croyant que je les avais appelés. Ceux qui n'avaient jamais navigué dans les mers boréales se frottaient les yeux, et semblaient se demander, comme moi, si ce n'était point un songe. Mais le second et William nous dirent que c'était une aurore boréale, phénomène atmosphérique très fréquent dans le nord, surtout lorsqu'on a dépassé le 70° degré de latitude. Ce phénomène doit être intimement lié au magnétisme terrestre, et il exerce une grande influence sur l'aiguille aimantée, qu'il fait dévier de sa direction habituelle en lui imprimant souvent un mouvement d'hésitation et une agitation très grande. C'est ce que nous pûmes observer sur notre boussole.

« Quelques aurores boréales moins belles avaient sans doute paru dans le ciel depuis notre séjour sur la côte du Groënland occidental; mais celle-ci nous avait frappés par son éclat extraordinaire. Pendant le cours de notre hivernage, nous eûmes occasion d'en observer plusieurs autres d'une égale magnificence.

« Je ne saurais vous dire cependant combien le temps nous semblait long dans ce désert glacé où

nous étions prisonniers. Rien ne venait varier la monotonie de notre existence ; nous étions presque toujours couchés ou groupés autour d'un feu qui nous donnait plus de fumée que de chaleur, car le bois dont nous nous servions n'avait pas eu le temps de sécher ; nous ménagions aussi nos provisions dans la crainte d'un hivernage exceptionnel, et nous étions souvent tenus en alerte par la visite des ours blancs qui venaient rôder autour du navire. Chacun alors s'armait de fusils, de piques et de haches pour repousser ces animaux féroces, qui nous menaçaient d'un terrible abordage. Un de nous cependant, jeune homme des environs de Dunkerque, qui avait eu la pensée d'emporter ses patins, dont il se servait parfaitement, allait souvent agacer et défier ces ennemis, qui semblaient le regarder avec admiration voltiger sur la glace. C'était un spectacle bizarre de voir Jean le Blond tournoyant sur lui-même et se donnant des grâces au milieu de cinq ou six ours assis, se tenant perpendiculairement, et lui servant de galerie. Quelquefois un de ces animaux se mettait à pousser de terribles hurlements qui étaient répétés en chœur par toute la bande sauvage. Ces ours joignent la ruse à la férocité ; aussi en voyait-on quelquefois un qui, d'un pas paisible et avec l'air de la plus parfaite bonhomie, se glissait entre le navire et notre

jeune Dunkerquois. Mais ce dernier s'amusait alors à le narguer, s'approchait de lui et lui tirait un coup de pistolet au nez, ce qui faisait bondir le monstre, qui rugissait de fureur et d'effroi : ce temps d'arrêt permettait à le Blond de regagner le bord. Un jour il nous annonça que le lendemain il nous donnerait un grand spectacle, comme nous aurions rarement l'occasion d'en voir dans le cours de la vie. Il confectionna une petite pièce d'artifice ou marron très fortement ficelé, auquel il mit une longue mèche de pulvérin de poudre, et qu'il attachait contre une masse de détritits de phoque. Les ours ne reparurent que trois jours après, et nous nous empressâmes de monter sur le pont pour jouir du spectacle qui nous était promis : nous avions assez de confiance dans l'agilité de le Blond pour être exempts de toute crainte à son sujet. Les bêtes féroces s'avancèrent lentement, comme de coutume, avec beaucoup de circonspection, flairant en l'air, s'arrêtant tous les dix pas, comme si elles se fussent consultées. Le Blond alors s'élança avec rapidité dans leur direction, et, armé d'un bâton dont il savait parfaitement se servir, il fit de prodigieux moulinets, qui semblèrent beaucoup occuper ses ennemis. Il lança ensuite dans leur direction une vieille casquette, qu'il avait rembourrée de fil de caret et hermétiquement cousue ; l'ours

le plus rapproché courut sur cette proie, la saisit avec les pattes de devant, la tourna et la retourna en tous sens, la rapprocha de ses narines, puis la laissa tomber. Aussitôt deux ours voisins se précipitèrent dessus pour la saisir, avec d'horribles grondements; le droit du premier occupant se trouva contesté au point que les deux amis échangèrent de furieux coups de dents. Ce combat, qui dura quelques minutes, nous amusa beaucoup, et le Blond en profita avec habileté pour s'approcher du premier ours avec la rapidité de l'éclair, et lui lancer en passant un coup de bâton sur l'oreille; il prit aussitôt et vivement la fuite, poursuivi par la bête furieuse, qui, retenue par la masse de son corps, ne pouvait l'égaliser en vitesse. Le Blond s'arrêta un instant, laissant l'ours s'approcher de lui, suivi de très près par ses compagnons; alors il lui lança la tête d'un phoque que nous avions pris la veille. Ce cadeau parut être du goût de l'ours, qui se mit sur-le-champ à en faire la curée, tout en se défendant contre les atteintes de ses compagnons, qui cherchaient à en enlever des lambeaux. Alors notre hardi camarade, les voyant suffisamment alléchés, jeta de leur côté l'appât auquel était attaché le marron fulminant, et retint la longue mèche dans sa main. Trois de ces animaux affamés se jetèrent sur ce qu'ils croyaient être un friand morceau, et dans

le moment où l'un d'eux y enfonçait ses crocs, le Blond mit le feu à la mèche; presque aussitôt le marron éclata avec un bruit formidable, lançant de tous les côtés une pluie de feu en serpentant sur la glace. Les ours, effrayés, prirent sur-le-champ une course désespérée et disparurent derrière les monticules couverts de neige qui s'élèvent sur le rivage. Presque tous les jours nous recevions la visite de ces terribles voisins, et ils essayèrent quelquefois d'escalader notre bord; mais, vigoureusement reçus à coups de fusil et de hache, quelques-uns furent tués dans ces audacieuses entreprises, ce qui nous procura de quoi faire un détestable pot-au-feu, qui cependant variait notre cuisine. La faim redoublait l'audace et la férocité naturelle de ces animaux; car les phoques et les morses, qui sont avec certains poissons leur nourriture habituelle, sont fort difficiles à prendre lorsque la mer est couverte d'une croûte glacée. Ils ont plusieurs trous par lesquels ils viennent respirer, et dès qu'ils aperçoivent les ours, ils plongent de manière à se placer hors de leurs atteintes. C'est entre ces animaux un assaut de ruses continues, où les ours ont fréquemment le désavantage. Il est fort heureux pour ces forbans des mers polaires que la nature leur permette de supporter de longs jeûnes.

« Cependant les semaines et les mois se succédaient sans apporter de changement à notre position; plusieurs de nos hommes étaient devenus tristes et sombres; ils se retiraient dans quelque recoin du navire et y passaient des heures entières dans le silence et la méditation. Ces malheureux étaient atteints de la nostalgie ou mal du pays, terrible affection de l'âme qui, lorsqu'elle s'invétère, peut conduire à la mort. Nous en ressentions presque tous plus ou moins les effets, suivant la faiblesse ou l'énergie du caractère. Dans les premiers temps, de longs récits et de joyeuses chansons charmaient nos soirées; tout était devenu triste et morne. Enfin la Providence prit pitié de nous, et fit cesser nos maux au moment où le découragement abattait les esprits. Le malheur rend certains hommes tellement aveugles en brisant leur force morale, qu'il y en avait parmi nous qui ne voulaient pas croire que la glace dût se fondre à une époque connue d'avance, comme elle recouvrait la mer chaque année au moment prescrit par Dieu dans l'ordre de l'univers. Cependant les longues nuits disparurent, et le capitaine, prévoyant une prochaine débâcle, procéda à la plus minutieuse visite de la coque, de la mâture et du gréement du navire. Il reconnut que des réparations seraient nécessaires avant de reprendre la mer; mais qu'on ne

pourrait les faire que lorsque la température serait devenue plus douce. Nous avons éprouvé pendant quelques mois un froid si vif, que l'eau, le vin, l'eau-de-vie même, étaient gelés au point qu'il fallait les approcher d'un grand feu pour les rendre fluides. L'homme peut supporter sans mourir les différences les plus considérables de température: nous en fîmes l'épreuve, car plusieurs de nous avaient déjà fait des campagnes dans l'Inde sous un ciel de feu. Burckhard a éprouvé à Esné, en Égypte, une température élevée de + 47°; et le capitaine Ross, dans l'Amérique du Nord, en a trouvé une basse de — 56°; la différence est donc de 103. L'homme supporte également et cette grande chaleur et ce froid excessif, ce qui lui permet d'établir son empire sur toutes les parties habitables du globe: il faut remarquer que les indigènes acclimatés souffrent moins de ces températures extrêmes que les étrangers qui se trouvent accidentellement dans les mêmes conditions.

« Enfin la mer se dégagea, et ce phénomène ne se fit pas sans nous donner un horrible et majestueux spectacle; les glaces se divisèrent, des canaux se formèrent, les courants entraînent ces masses glacées, dont certaines parties, se détachant des sommets, roulaient en bondissant sur les masses inférieures, ou s'engloutissaient avec fracas dans

les flots, au sein desquels elles formaient des écueils mobiles. Quand bien même nous nous fussions trouvés en position de reprendre la mer, nous nous en fussions bien gardés au milieu de ce dangereux chaos ; le navire et l'équipage eussent été compromis ; mais il fallait une visite générale des coutures de la coque et plusieurs réparations locales ; nous étions à deux *encablures*¹ de la côte, où nous installâmes une petite cabane, près de laquelle un rocher creusé de quelques pieds nous servit à établir une *pigoulière*² ; et alors chacun se mit gaiement à l'œuvre, car la gaieté, fille de l'espérance, déridait les fronts si rembrunis il y avait peu de semaines. La mer n'était pas encore débarrassée de toutes les glaces, lorsque nous aperçûmes deux Esquimaux qui, montés sur leurs kaïaks, se livraient au large à la pêche ou poursuivaient les phoques. Nous ne pouvions trop admirer tout le parti que ces hommes du Nord savent tirer des faibles ressources qu'ils ont à leur disposition ; leurs embarcations nommées kaïaks sont très étroites, faites en peaux de phoques, légères comme du liège. C'est dans cette barque flexible qu'un homme se place avec ses flèches, son harpon et une rame à large palette. Il s'aventure ainsi

¹ Longueur de cent vingt brasses.

² Fourneau pour chauffer et fondre le brai et le goudron.

au loin sans la moindre crainte ; car si la barque, par un accident quelconque, se trouvait renversée, il se jetterait à la nage, la relèverait et s'y placerait de nouveau. On peut les nommer, sans crainte de se tromper, les vrais bateaux insubmersibles. L'homme de la nature, pressé par le besoin, est généralement plus hardi et plus adroit que l'homme civilisé : si le Groënlandais manœuvre sa barque avec une extrême adresse, les Indiens qui vivent au bord des grands lacs montrent peut-être encore plus d'énergie et de dextérité. Deux Chippeways, par exemple, montent une frêle embarcation ; ils l'enjambent ayant un pied sur chaque bord, sans rames et armés seulement d'un trident ; entraînés avec une extrême vitesse par le courant, au milieu des rapides des fleuves, ils frappent avec précision les truites, les brochets, les poissons blancs, et viennent les jeter sur la rive, où les femmes les recueillent. Au milieu des tourbillons, menacés par les arbres que le courant entraîne, ils conservent le plus imperturbable sang-froid, et c'est ce calcul au milieu du danger qui les en sauvegarde.

« Nos Esquimaux montraient les mêmes qualités parmi leurs glaçons flottants ; ils nous avaient aperçus, mais ils s'étaient bien gardés de se diriger de notre côté, malgré les signaux que nous leur avions faits. Il devenait hors de doute pour nous

que ces indigènes devaient avoir leurs villages au fond de quelque baie voisine ; en conséquence, le capitaine expédia le lendemain un détachement de dix hommes pour aller les reconnaître, et lier, s'il y avait lieu, quelques rapports d'échanges avec eux. Je faisais partie de cette petite expédition, dirigée par William, qui en avait été chargé parce qu'il connaissait les mœurs, les usages, les habitudes et le langage des Esquimaux. Lorsque nous fûmes débarqués sur le rivage, nous éprouvâmes un sentiment de bonheur en voyant l'*Étoile-Polaire* nouvellement goudronnée et espalmée, les mâts de hune et de perroquet au vent, les voiles nouvellement enverguées au sec, le pavillon déployé agité dans les airs.

« C'était pour nous une sorte de résurrection, et je croyais que la brise de la patrie m'arrivait avec les senteurs amères de l'ajonc marin et du genêt. Nous marchâmes pendant quelque temps sans rien découvrir ; mais enfin nous aperçûmes une petite fumée bleue qui semblait sortir de terre. « Il y a un village de ce côté-là, nous dit William ; je vais aller seul en avant, vous n'aurez qu'à me suivre de loin ; je vous ferai signe lorsqu'il faudra vous rapprocher. Ces pauvres gens sont si peu habitués à voir des étrangers, que leur timidité est extrême ; il faut éviter de les effaroucher. » Nous suivîmes

son conseil, et dès que nous fûmes à proximité des misérables huttes d'où s'élevait cette fumée, nous nous arrêtâmes. Une demi-heure après, nous vîmes William entouré de plusieurs indigènes avec lesquels il paraissait dans les meilleurs termes. Il nous fit signe de la main de nous approcher.

« Les Esquimaux nous firent un excellent accueil ; ils nous invitèrent à entrer dans leurs cahutes enfumées. C'étaient des hommes de petite taille, à figures franches et joviales, aux joues rebondies, ayant tous le même costume, c'est-à-dire une camisole en double peau de phoque ou de renne, avec le poil en dedans et en dehors ; leurs culottes étaient en tout semblables à leurs vestes, et ils avaient des bottes fourrées en peau de renard ou d'autres fourrures. Si ces gens-là sentent les atteintes du froid, ce n'est pas faute de précautions pour s'en préserver. Tous leurs vêtements sont solidement cousus avec des boyaux de poisson dont ils font un fil très fort.

« Les femmes paraissaient très curieuses de nous voir ; elles nous entouraient avec empressement, et nous remarquâmes que leur costume ne différait de celui des hommes que par une sorte de capuchon dans lequel elles placent les plus petits enfants, et par quelques ornements de graine noire ou de verroteries. Elles ont généralement la phy-

sionomie agréable et douce; mais tous ces gens-là, vivant une partie de l'année dans des huttes enfumées, ont les yeux enflammés et malades. Nous éprouvions nous-mêmes ce malaise, dont l'éclat de la neige était peu propre à nous guérir.

« Lorsque nous mîmes les pieds dans ces cabanes, quoique nous fussions accompagnés des maîtres, nous fûmes assaillis par les chiens, qui ont quelque ressemblance avec les chiens-loups, et qui faisaient entendre des grondements de colère en nous montrant de magnifiques rangées de dents, blanches comme le plus bel ivoire. Quelques paroles de leurs maîtres, jointes à une distribution de coups de fouet, leur apprirent à mieux pratiquer les lois de l'hospitalité.

« Ces chiens sont pour les Esquimaux ce que les rennes sont pour les Lapons. En hiver on les attelle à des traîneaux, qu'ils emportent avec la rapidité de l'éclair. Comme ils ont l'odorat d'une grande délicatesse, ils sentent de très loin les émanations des rennes sauvages et des veaux marins; ils ont surtout une haine implacable et naturelle contre les ours, qu'ils attaquent et combattent avec acharnement lorsque ceux-ci s'approchent des habitations.

« On apporte le plus grand soin à avoir en tête de l'attelage un bon chef de file, c'est-à-dire un

chien bien dressé, ayant surtout le nez fin; on l'attache seul, en avant des autres chiens, qui sont accouplés et semblent en lui obéissant reconnaître sa supériorité. Dans un attelage ordinaire, les chiens les plus rapprochés du traîneau en sont à dix pieds environ, le plus éloigné à vingt. Le maître, assis dans son traîneau, tient à la main un fouet dont le manche a deux pieds et la lanière dix-huit; il faut une grande habitude pour s'en servir: ce qui du reste a lieu très rarement, car la parole suffit pour les faire partir ou s'arrêter.

« Ces traîneaux, lorsqu'ils ne sont point trop chargés, peuvent faire jusqu'à mille toises en dix minutes. Les Esquimaux traitent fort rudement les chiens, qui cependant leur sont d'une si grande utilité; ils sont fort mal nourris et rudoyés, ce qui les rend voleurs et batailleurs. A chaque instant ils se montrent les crocs et sont immédiatement aux prises. Ils ont cependant pour leurs maîtres une grande fidélité; ils aiment surtout les femmes et les enfants, qui les soignent et les caressent.

« Nous quittâmes nos hôtes, également satisfaits les uns des autres; ils nous dirent que, par un hasard fort extraordinaire, aucun d'eux n'était venu du côté de notre échouage depuis le commencement de l'hiver; car sans cette circonstance ils se fussent rendus à bord pour nous offrir leurs ser-

vices. Deux ou trois d'entre eux, ayant eu autrefois des rapports avec les Américains du Nord, parlaient anglais de manière à se faire comprendre des Américains que nous avions parmi nous.

« Le lendemain, les Esquimaux vinrent nous rendre notre visite : hommes, femmes et enfants, personne n'y manquait ; ils examinèrent avec une curiosité enfantine toutes les parties de notre navire, et témoignèrent une grande admiration pour les merveilles inconnues qui frappaient leurs regards. Le capitaine possédait plusieurs instruments qui les surprirent beaucoup : une montre marine, un télescope, un microscope. Ils croyaient que leur objet était de faciliter la découverte des ours, des phoques et des bœufs musqués, ce qui était pour eux tout ce qu'il y a de plus précieux au monde. Nous leur fîmes prendre du grog et du thé bien sucré ; cette dernière boisson plaisait singulièrement aux femmes et aux enfants.

« Tant que l'*Étoile-Polaire* était en réparation, nous eûmes de nombreuses visites de nos voisins. Comme nous avions une bonne provision d'eau-de-vie, de vêtements de laine et de viande salée, que nous avions ménagée, nous en échangeâmes une partie contre des peaux d'ours blanc, de blaireau, de renard, de martre et de zibeline, ce qui nous promettait de notables profits à notre retour

en France. Les naturels recherchaient aussi beaucoup les haches, les marteaux et les clous, si utiles pour consolider leurs chétives habitations ; car ils n'avaient de pièces de bois un peu importantes que les arbres provenant de la Sibérie, que les courants entraînaient sur leurs côtes.

« Nous nous étions liés de si bonne amitié avec ces pauvres Esquimaux, que notre départ ne s'effectua pas sans tristesse des deux côtés. Lorsque nous mîmes à la voile, plusieurs d'entre eux nous accompagnèrent au large dans leurs kaïaks, en nous criant en bon français : Bon voyage !

« Leur vœu fut réalisé : nous arrivâmes au Havre après une heureuse traversée. J'y reçus mon décompte, et je m'empressai de regagner Prospoder, où je retrouvai ma famille bien portante et joyeuse de me revoir après cette pénible campagne. »

CHAPITRE III

Bancs de goémons. — Sondages. — Gorée. — Expédition. — Le fleuve. — Palabre. — Le village. — Réception. — Le roi nègre. — Cadeaux. — Usages. — Excursion. — Les baobabs. — Serpent python. — Caméléon. — Retour à Gorée. — Le père Nicolas. — Pirates. — Branlebas de combat. — Honneurs funèbres.

Lorsque le père Kermarec eut terminé son récit, il fut vivement félicité par ses auditeurs, qui s'étaient toujours tenus attentifs sans qu'on eût besoin d'avoir recours au *cric* et *crac*¹ traditionnel. Chacun alors se livra à des commentaires ou à l'appréciation des faits qui l'avaient le plus frappé.

Le lendemain, au pont du jour, la mer présentait un singulier aspect par l'immense quantité d'algues marines ou goémons flottants qui formaient des bancs considérables à perte de vue ; la marche de la frégate en était sensiblement altérée. Les vigies

¹ Lorsqu'on fait quelque récit à bord, comme dans les casernes, le narrateur, pour réveiller l'attention, s'écrie parfois *cric!* et chacun doit répondre *crac!* pour montrer qu'il ne dort point.

cependant ne découvraient point encore la terre ; mais il était facile de voir que nous n'en étions pas très éloignés, car nous apercevions un assez grand nombre d'oiseaux qui, vivant de petits poissons et de mollusques, ne s'écartent pas beaucoup du rivage. Lorsque nous fûmes dégagés du banc d'herbes marines, on trouva à la mer plus de cinq cents mètres de profondeur : on sait qu'elle est habituellement de mille à quinze cents mètres, et que dans l'océan Pacifique elle dépasse quatre mille. Cependant la profondeur de ces abîmes n'est pas très considérable relativement à l'immense étendue des mers ; il en est de même de la hauteur des montagnes comparée à la masse de notre globe. Tout cela est immense lorsque nous nous posons comme terme de comparaison ; mais c'est peu de chose relativement à un globe de neuf mille lieues de circonférence. Les vagues de la mer elles-mêmes, qui varient en hauteur et en violence suivant la mer et les courants, n'ont tant de puissance que parce que nous avons beaucoup de faiblesse ; elles ne sont si grandes que parce que nous sommes très petits. Les poètes nous parlent des montagnes humides qui s'élèvent jusqu'au ciel ; les plus hautes n'ont pas en réalité plus de dix mètres augmentés du creux correspondant. Mais il n'en faut pas davantage pour soulever comme des coquilles de noix

les plus forts navires, et pour briser des amarres ou des chaînes que l'on croirait à l'épreuve des chocs les plus violents.

Vers le soir cependant, nous aperçûmes l'île de Gorée, principal siège de nos établissements sur la côte de Sénégambie. On la voit de loin en mer; car elle s'élève formant une montagne haute de cent soixante mètres environ, dominée par un fort, et se prolongeant vers l'ouest en rochers et colonnes basaltiques.

La partie basse n'est qu'à six mètres au-dessus de la mer. Cette île, découverte par les Portugais au xv^e siècle, a successivement appartenu aux Hollandais et aux Anglais avant de devenir, comme Saint-Louis, la capitale de nos établissements sur la côte occidentale de l'Afrique. Fort petite d'ailleurs, elle ne possède que cent cinquante hommes de garnison, et est gouvernée par un lieutenant de vaisseau.

La ville de Gorée, située sur la pointe est de l'île, est défendue par le fort Saint-Michel, construit sur un rocher; elle n'offre rien de remarquable; ses seuls monuments sont le débarcadère, l'hôtel du gouverneur, l'église et l'hôpital. Mais, malgré son peu d'importance apparente, elle n'en est pas moins un lieu fort utile pour notre marine comme point de relâche, lui offrant des ressources pré-

cieuses. Nous y restâmes quelque temps pour faire des vivres frais, et pour renouveler en partie notre eau, opération qui fut assez longue, puisque, pour l'approvisionnement de la ville elle-même, on est dans la nécessité d'aller en puiser à une *aiguade*¹ qui est située dans une des baies de la côte de Dakar.

Nous étions seulement depuis deux jours à Gorée, lorsque le lieutenant, M. Deschâteaux, me dit un soir : « Nous partirons demain, Hervé, pour la grande terre, où je dois faire une excursion avec un officier de la station et un détachement de vingt-cinq hommes. Nous devons faire visite à un roi noir qui reconnaît la suzeraineté de la France, et qui nous est fort utile pour les rapports que nous avons formés avec les indigènes par son intermédiaire. Il connaît parfaitement les *escales*, c'est-à-dire tous les marchés le long du fleuve Sénégal, où nous traitons de la gomme, de la poudre d'or, et enfin de toutes les marchandises du pays. Nous aurons besoin de votre talent comme dessinateur dans le pays que nous allons parcourir pendant quinze jours. Vous irez à terre demain matin par la *poste aux choux*²; vous vous promènerez par la

¹ Lieu où les navires vont faire de l'eau.

² Embarcation qui va chercher les vivres avec des hommes de corvée.

ville, si cela vous convient, et vous vous trouverez à midi, heure militaire, dans le jardin du gouvernement. Lorsque j'y passerai, vous me suivrez, et nous partirons sur la petite goélette que vous apercevrez à l'ancre par notre bossoir¹ de bâbord. »

Mes préparatifs ne furent pas longs, et je me réjouissais d'aller visiter un pays tout nouveau pour moi, au lieu de rester à bord regarder venir le vent. D'ailleurs avec notre commandant les exercices avaient lieu fréquemment : manœuvrer le canon, passer et dépasser les mâts, enverguer et désenverguer les voiles, prendre des ris². Cette dernière opération, à laquelle on m'astreignait comme les autres, me faisait éprouver une vive répugnance que j'ai vaincue depuis. En effet, se trouver la poitrine appuyée sur une vergue, n'ayant sous les pieds qu'une corde horizontale et mobile, nommée *marchepied*; travailler dans cette situation à cinquante mètres de hauteur à plier une toile rude, gonflée par le vent, cela m'offrait fort peu de charmes, et je craignais de dégringoler dans la mer ou sur le pont. C'était toujours quinze jours

¹ Forte pièce de bois saillant sur l'avant et servant à manœuvrer. On y place des vigies, et l'officier crie de temps en temps dans son brailard : « Ouvre l'œil au bossoir ! »

² Diminuer l'étendue de la voile en la repliant à l'aide de cordelettes nommées *garcettes*, qui sont disposées par étages et horizontalement contre les voiles.

de répit; et j'aimais mieux dessiner des rois nègres ou des dromadaires que de faire la gymnastique à l'empointure d'une vergue.

Le lendemain, je suivis à la lettre les instructions du lieutenant; et lorsque je dis à *la lettre*, c'est dans la plus stricte acception du mot; car à bord, plus encore que dans les régiments, l'obéissance immédiate est la première loi; on peut même l'appeler obéissance active, car tout commandement doit s'exécuter avec zèle et célérité, un seul moment d'indécision pouvant compromettre le salut d'un vaisseau et de son équipage.

J'eus le temps, avant l'arrivée de M. Deschâteaux, de parcourir plusieurs fois la ville, qui est très petite, n'ayant pas plus de trois mille habitants, encore presque tous sont-ils noirs ou mulâtres. Les mulâtresses, nommées *signardes*, paraissent aimer beaucoup le luxe et le clinquant. C'est ce qui me frappa d'abord; car, comme c'était un dimanche, tous les colons s'étaient parés de leurs plus beaux atours. Ces femmes particulièrement se faisaient remarquer par un grand luxe de bijoux, bagues, bracelets et broderies d'or; c'était un spectacle aussi intéressant que nouveau, qui captiva toute mon attention.

Les nègres, presque tous de la race des Yolofs, étaient de beaux hommes, aux traits plus purs que

la plupart des nègres que j'avais vus en Europe ; on remarquait dans leurs regards beaucoup de finesse et d'intelligence. Je me trouvais cependant tout désorienté au milieu de cette population couleur de bois d'ébène.

Notre navigation ne fut pas longue, car le lieu de notre rendez-vous avec le roi nègre était le fond d'une baie située de quinze à vingt lieues sud de Gorée ; une rivière assez considérable s'y jetait, et c'était à quelques lieues de son embouchure que Sa Majesté noire avait établi le lieu du *palabre* ou de la conférence. Quelques négociants de Gorée profitèrent de cette circonstance pour venir former des relations commerciales avec les naturels, qui devaient s'y trouver en grand nombre, comme à une foire improvisée. Beaucoup d'entre eux parlaient le *oualof*, langue des Yolofs, qui est harmonieuse et douce ; ils pouvaient, sous ce rapport, nous être d'une grande utilité. D'ailleurs, en augmentant notre force numérique, ils rendaient l'ambassade plus imposante.

Un grand malheur faillit attrister notre voyage ; un gabier¹ manqua pied dans une manœuvre, et tomba dans la mer. Comme c'était un excellent nageur et que le temps était calme, on n'eut d'a-

¹ Matelot d'élite dont le poste est ordinairement dans les hunes où l'on place des pierriers et des espingoles pour le combat.

bord aucune inquiétude ; mais au moment où il allait saisir un *tire-veille*¹ pour monter à bord, un requin, qui s'élança dans sa direction, lui eût infailliblement coupé les jambes si un maître d'équipage, qui s'était jeté dans une embarcation avec quelques hommes, n'eût assené à l'animal un vigoureux coup de gaffe dont la pointe lui entra profondément près des ouïes ; ce coup lui causa une douleur si vive, qu'il plongea immédiatement et disparut. Le matelot n'avait pas vu l'horrible danger auquel il venait d'échapper, car le saisissement eût peut-être paralysé ses efforts, et alors c'était un homme perdu.

Un bon pilote pratique nous ayant fait passer heureusement la barre où la mer s'étalait avec violence, bientôt rendus dans une partie plus calme, nous *rangâmes la terre à honneur*², pour entrer dans la rivière, qui peut-être n'était qu'une des bouches du fleuve de Gambie.

Ces rivières africaines ont une physionomie toute particulière, qui frappe les yeux et étonne les Européens lorsqu'ils ne connaissent que nos fleuves bien endigués, contenus dans des quais, traversés par des ponts magnifiques, bordés de vastes prai-

¹ Corde garnie de nœuds attachée au dehors du bâtiment pour aider à y monter.

² Passer le plus près possible.

ries, où les peupliers élèvent leur taille pyramidale au-dessus des saules et des trembles au feuillage argenté. Nos fleuves traversent des villes somptueuses, les villages se pressent sur leurs bords, puis des châteaux aux hautes tourelles, ou de modestes maisonnettes blanches à moitié cachées par les taillis des collines. Ce sont des bateaux de toutes les espèces qui sillonnent leurs eaux, depuis le bachot du riverain jusqu'au vapeur qui emporte les hommes et les marchandises avec la fougue d'un coursier indompté. Ici c'était la nature primitive dans toute sa beauté sauvage ; le silence de la solitude n'était interrompu par aucun bruit, et nous avançons avec peine sur une eau calme, stagnante, environnée de basses terres marécageuses, couvertes de roseaux, de bambous, de mangliers et de broussailles ; l'air qu'on y respirait était lourd et délétère, il ne dilatait pas les poumons ; on semblait respirer des miasmes pestilentiels. Nous n'apercevions plus les cocotiers aux larges feuilles qui croissent sur les plages sablonneuses ; mais des arbres la plupart inconnus, qui se plaisent dans les marais et dont les buissons servent de refuge à des serpents de toutes les familles, tous plus dangereux les uns que les autres. Cependant plus nous avançons, plus le lit de la rivière se rétrécissait, les eaux s'écoulaient plus rapides,

et les terres, en s'élevant, nous offraient un aspect moins lugubre. Les deux bords n'en étaient pas moins couverts d'une épaisse forêt où l'on ne découvrait aucun sentier ; des bambous croissaient encore sur la rive ; mais les ébéniers, les jacquiers, les palmiers, les acacias-vereks, qui produisent la gomme, puis une foule d'arbres et d'arbustes dont j'ignore le nom, formaient des fourrés rendus encore plus impénétrables par les lianes et les plantes parasites qui en longues guirlandes de verdure serpentent parmi ces arbres, grimpent et s'élancent d'une branche à l'autre de la manière la plus pittoresque. Ici la vie commençait à paraître. Quoique le cours du fleuve fût encore embarrassé par de nombreux obstacles, notre goëlette elle-même semblait marcher avec plus de facilité. Des bruits étranges ou mystérieux partis du sein des eaux ou des profondeurs de la forêt parvenaient jusqu'à nous ; ils nous révélaient la présence des êtres animés qui les habitaient. Nous aperçûmes bientôt des volées de perruches qui s'élançaient en caquetant, tandis que des flamants couleur de feu, immobiles sur le rivage, ne semblaient pas s'inquiéter de notre passage ; des pies, des rolliers, des pies-grièches, des sénégalis, charmants oiseaux d'un rouge vineux, moins indifférents ou plus timides, s'envolaient effarés et par

troupes nombreuses. Nous apercevions aussi des singes qui, gravement perchés sur des branches, nous regardaient passer ; et quoique nous ne fissions aucune manifestation qui leur fût hostile, on les voyait quelquefois, saisis d'une panique subite, fuir en désespérés dans les profondeurs de la forêt, en sautant d'arbre en arbre avec une admirable légèreté. C'était alors une déroute complète de l'aspect le plus comique. Ces animaux surgissaient de tous les côtés, s'élançaient, se pressaient, se précipitaient et disparaissaient comme par enchantement, tandis que les moins agiles, les plus vieux sans doute, s'épuisaient en grotesques efforts pour imiter leurs devanciers. Quelquefois aussi la forêt s'éclaircissait entre des vallées profondes, qui offraient l'aspect de vastes prairies où l'on découvrirait çà et là des flaques d'eau miroitant au soleil. Des troupeaux d'antilopes et de gazelles les parcouraient sans doute, y trouvant une nourriture abondante, de l'eau pour se désaltérer, et de l'ombrage dans les forêts voisines. Il est probable aussi que ces innocentes créatures y sont poursuivies par les lions, les panthères et les autres carnassiers, dont leur course rapide ne peut pas toujours les garantir. Beaucoup de personnes se figurent à tort que le lion, le léopard et la panthère habitent des déserts sablonneux, de vastes solitudes, comme le

Sahara, où les rayons du soleil dardent comme les flammes d'une fournaise ; ces animaux, au contraire, s'éloignent du désert, où ils mourraient de faim et de soif, pour rechercher soit des terrains couverts, soit les oasis qu'ils rencontrent sur leur route. Là une multitude d'animaux semblent se donner rendez-vous, attirés par la fraîcheur et les sources : c'est ce dont ces déprédateurs profitent habilement.

Les vallées et les plaines près desquelles nous passions étaient trop vastes, se prolongeant dans les horizons infinis, pour que nous y pussions voir autre chose que les masses tantôt éclairées, tantôt couvertes d'ombre, selon la position du soleil ou des montagnes. Les détails nous échappaient ; mais la puissance des végétaux et une luxuriante verdure indiquaient assez un pays d'une grande fertilité, qui n'attend pour être transformé que la main de l'homme. Mais que d'obstacles à vaincre pour y arriver ! Il faut avant tout civiliser par le christianisme les populations abruties : Peuls, Yolofs, Mandingues, etc. ; renverser les ridicules fétiches devant lesquels elles se courbent, et leur démontrer, en portant la conviction dans leurs cœurs, que leur pays peut devenir un des plus beaux, des plus fertiles du monde. Les nègres seuls, habitués au climat, ayant cette peau noire qui paraît être la

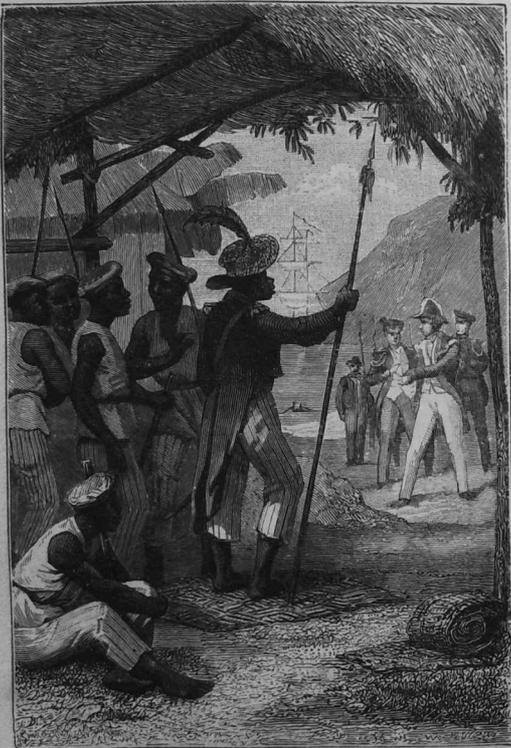
plus convenable sous les tropiques, peuvent défricher la Sénégambie et y prospérer ; les blancs seraient incapables de résister à l'action dévorante du climat. Je m'en aperçus facilement ; car presque tous les Européens de Gorée me parurent souffrants, accablés par l'élévation de la température, ne se soutenant qu'à force de courage et d'énergie.

Après avoir fait plusieurs lieues dans les terres en remontant la rivière et presque toujours à la remorque, nous aperçûmes dans une grande plaine quelques colonnes de fumée qui s'élevaient près d'un monticule tout couvert de cases très basses : c'était le premier village que l'on rencontrât en remontant, et les cases étaient disposées sur des élévations de manière à nous prouver que les habitants prenaient cette précaution contre les inondations du fleuve. A peine eûmes-nous paru dans ces parages, que nous vîmes un grand nombre d'indigènes accourir sur la rive et que nous fûmes entourés par plusieurs *amaldies*, pirogues légères creusées dans un tronc d'arbre. Les nègres qui les montaient les manœuvraient avec beaucoup d'habileté et une grande hardiesse. La plupart étaient des habitants du pays ; mais il y en avait qui étaient venus des contrées lointaines de l'intérieur, particulièrement des Mandingues ; tous se

pressaient autour de notre goélette avec un vif sentiment de curiosité. Un de nos interprètes descendit à terre, et peu après il revint nous dire que le roi était disposé à nous recevoir.

Un salut de notre artillerie donna à cette population une haute idée de notre puissance ; aux premiers coups de canon chacun s'enfuit au plus vite, ou se tint à distance respectueuse. M. Deschâteaux, en grand uniforme, et accompagné de deux autres officiers, descendit à terre ; puis, après avoir rangé en bataille trente à quarante hommes bien armés, il se dirigea vers la grande case où le roi l'attendait pour lui donner audience. Les nègres qui formaient la garde de Sa Majesté étaient presque tous de grands gaillards armés de lances ou de mauvais fusils de troque. Ils avaient pour costume une casquette à bords brodés de couleurs vives, une sorte de blouse sans manches qu'ils nomment *conssab*, et une culotte à larges plis en guinée bleue. On voyait sur leurs poitrines de petits sachets de diverses couleurs, qui contenaient des talismans contre les mauvais génies, les fièvres, les bêtes féroces ; leur équipement était complété par une petite giberne pour mettre du tabac, et une besace où ils renfermaient le *couscous* sec nécessaire à leur nourriture.

Ce costume, qui paraît être national, était celui



Après avoir rangé ses hommes en bataille,
il se dirigea vers la case où le roi l'attendait. (P. 81.)
(La Duchesse-Anne.)

de presque tous les habitants, excepté les plus misérables, qui s'enveloppaient dans un pagne, étoffe de coton plus ou moins déchirée.

Pour arriver à la case du roi, nous traversâmes presque tout le village, composé de *kombets*, petites cases de roseaux et de terre battue ayant une porte en paille artistement tissée; rien n'est plus primitif que ces habitations, qui indiquent une grande simplicité de mœurs et une confiance illimitée dans la bonne foi des voisins. Ces peuples, cependant, ne sont pas aussi misérables qu'on pourrait le penser au premier aspect; car quelques hommes possèdent de bonnes armes des fabriques européennes, et la toilette des femmes ne manque ni de luxe ni d'élégance. On en voit qui portent des colliers et des bracelets en or ou en argent, des foulards avec des rubans dorés pour coiffure, des robes d'indienne à fleurs de couleurs vives, et des écharpes à riches dessins venant des îles du Cap-Vert.

En approchant de la grande case, nous fûmes accueillis par la musique la plus discordante qu'il soit possible d'entendre, véritable charivari auprès duquel les saltimbanques de nos foires font une délicieuse harmonie avec leurs grosses caisses et leurs plus aigres clarinettes. C'étaient des *olomba*, grands tambours de guerre, des flageolets de ro-

seaux, des instruments composés de grandes calabasses, de tringles de fer, etc., dont les *guiriots* (musiciens) jouaient avec grand bruit et sans l'apparence du moindre accord. On nous introduisit ensuite dans une grande pièce en partie couverte de nattes, où l'on nous servit du *may*, vin de palmier, des limons, des oranges, du maïs et de la cassave sur des plats de bois et dans des corbeilles de *ghélola*. On nous donna aussi, dans des vases de terre de fabrique anglaise, de l'eau du fleuve rendue limpide et pure par une graine nommée *cola*, qui a comme le charbon la vertu de clarifier et de rendre potables les eaux les plus corrompues.

C'était une collation qui nous était offerte par la galanterie du roi. Après une attente d'une heure, nous fûmes introduits en présence de Sa Majesté nègre. Ce roi était un petit vieillard à la physionomie fine et rusée, portant un costume remarquable par sa bizarrerie, dont il ne paraissait pas médiocrement fier. Il avait un habit rouge beaucoup trop grand pour lui, qui provenait évidemment de quelque capitaine anglais; son pantalon de matelot témoignait de longs services; mais ce qu'il avait de plus remarquable, c'était un immense chapeau à claque surmonté d'un plumet des plus élevés, fort ébréché par le temps, et qui avait dû servir à quelque tambour-major. L'accueil qu'il fit à nos offi-

ciers fut des plus aimables ; il leur déclara que jadis il avait été fort lié avec les Anglais de Bathurst et de Portendik ; mais qu'il avait été joué par eux, ce qui avait refroidi leurs rapports ; qu'il se sentait plus de sympathie pour les Français, qui étaient généralement d'un caractère plus loyal et plus gai.

« J'ai vu, dit-il, le roi de Gabon Denis, qui est votre allié très fidèle ; il m'a montré le bel habit brodé d'or, les bonnes armes, les étoffes, les vases de porcelaine qui lui ont été donnés par le gouvernement français ; c'est lui qui m'a engagé à me lier avec votre grande nation. »

M. Deschâteaux eut quelque peine à garder son sérieux, lorsque l'interprète lui eut fait l'énumération des cadeaux du roi de Gabon. Il comprit tout ce qu'il y avait d'intéressé dans cette réclame indirecte de Sa Majesté noire. Aussi après quelques compliments fit-il ouvrir deux caisses que le roi couvrait de ses yeux depuis le commencement de la conférence, et il le pria d'accepter leur contenu comme un témoignage de l'amitié du gouvernement français. Ces caisses renfermaient des objets plus éclatants que précieux, véritable clinquant à effet que les nègres aiment passionnément. Le roi, oubliant alors sa dignité et se précipitant sur ces objets, en fit un rapide inventaire ; il examinait surtout avec bonheur deux beaux fusils, des pisto-

lets, qu'il mit à sa ceinture, et une épée de luxe, qu'il s'empressa de dégainer pour en examiner la lame. Il ne cessait de se regarder dans deux larges glaces qui étaient au fond des caisses ; mais ce qui le charma surtout, ce fut une très belle montre de Bréguet, qui marchait un an sans être montée : il la prenait, la plaçait contre son oreille, riait en la regardant, et montrait enfin une joie enfantine qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

Les *Bons Yolofs* ou grands qui l'entouraient regardaient avec étonnement toutes ces merveilles, dont ils ne comprenaient pas toujours l'usage ; on leur fit aussi des cadeaux ; on leur donna quelques armes, de la coutellerie, de la verroterie de toutes les couleurs, qui a un grand charme pour les nègres et surtout pour les négresses. Lorsqu'on débute ainsi avec des populations sauvages ou à demi civilisées, on est toujours certain d'avoir du succès. Le bruit de nos canons avait donné la mesure de notre puissance, les cadeaux témoignaient de notre industrie nationale et de notre générosité.

L'audience que nous donna le roi fut longue et animée ; car, ne pouvant résister au désir de goûter les vieilles eaux-de-vie de France qui lui furent données, il y retourna si souvent, ainsi que les grands de sa cour, qu'ils en ressentirent les effets : les uns devinrent alors d'une gaieté par trop

bruyante et communicative, tandis que d'autres devenus querelleurs se mesuraient du regard, prêts à en venir aux mains.

Nous passâmes quelques jours dans cette station, transformée comme par enchantement en une sorte d'escale provisoire qui, sans avoir l'activité de celles de Trarzas ou de Braenas, n'en formait pas moins un important marché. Nos marchands de Gorée n'avaient pas perdu un moment pour établir des relations avec les indigènes et en tirer bon parti.

Ils s'occupaient fort peu de la riche et belle nature qui nous environnait, et qui charmait nos yeux par son infinie variété. Des rizières s'étendaient le long des rives du fleuve; des champs de maïs, de tabac aux fleurs roses et de manioc se trouvaient plus loin; puis venaient des prairies, puis des bosquets d'orangers, de vereks à gomme, de tamariniers fleuris; et à l'horizon des montagnes bleues qui se dessinaient de la manière la plus pittoresque. Mais que leur importaient les élégants panaches verts des dattiers, s'élevant à de grandes hauteurs comme de vastes parasols; que leur importaient les longues feuilles satinées du bananier, cet arbre qui, dit Bernardin de Saint-Pierre, *donne à l'homme de quoi le nourrir, le loger, le meubler, l'habiller et l'ensevelir!* Pour eux la grande affaire était d'échan-

ger de la quincaillerie, de la poudre, des fusils, des cristaux, de la farine, contre de la gomme, du morfil ou ivoire, du bois de sandal ou *bomba*, et de la poudre d'or, nommée *ghingan* par les indigènes. Dans ce commerce de troque, les Européens font souvent de fort bonnes affaires; car l'or, l'ivoire et la gomme ont toujours une valeur réelle, tandis que des ciseaux, des grelots, des sifflets, de petits miroirs n'en ont qu'une relative.

M. Deschâteaux ne se contenta pas de voir le roi, il voulut aussi étudier les mœurs et les usages de la population. Je le suivis dans plusieurs cases où il entra familièrement, et dont il ne sortit jamais sans y laisser quelques bagatelles, précieuses aux yeux de ces pauvres gens. Nous les trouvâmes en général plus avancés en civilisation qu'on ne le suppose; outre les cultivateurs, ils ont des *tengs*, forgerons; des *oudaï*, ouvriers en cuir; des *mouls*, pêcheurs, et des poètes ou bardes, qu'ils nomment *quiriots*, classe peu considérée parmi eux. Ils prenaient leurs repas en famille, avec une simplicité toute rustique, et montraient une grande déférence pour les vieillards ou les chefs de famille. Les enfants surtout étaient très respectueux envers leurs parents, dont ils ne mangeaient jamais que les restes.

Ces repas consistaient en *couscous*, bouillie de

mil, riz, légumes, poissons secs, un peu de lait et les fruits du pays. Les noirs Yolofo sont très attentifs à ce que font les Européens, qu'ils cherchent volontiers à imiter : c'est un peuple naturellement perfectible. Malheureusement les marabouts s'efforcent de propager parmi eux les plus ridicules superstitions ; car ils y trouvent de nombreux avantages. Ainsi, presque tous les nègres se créent des divinités de fantaisie, des fétiches ou gris-gris, qu'ils adorent plus ou moins, selon qu'ils en espèrent quelque chose ou qu'ils en ont peur. Il faudra des efforts persévérants pour faire pénétrer parmi eux les lumières du christianisme : non qu'ils se montrent rebelles à toute croyance, mais par suite de la mobilité de leur caractère.

M. Deschâteaux me fit dessiner quelques cases et croquer les types de plusieurs indigènes, hommes, femmes et enfants. Lorsque je plaçais mon chevalet, j'étais aussitôt entouré d'une foule quelquefois importune, qui me prouvait par ses exclamations tout l'étonnement et le plaisir qu'elle éprouvait en voyant ces rapides esquisses.

Trois jours après notre première entrevue avec le roi, M. Deschâteaux voulut faire un petit voyage d'exploration, en remontant le cours du fleuve dans une embarcation d'un faible tirant d'eau, de manière à surmonter plus facilement les obstacles

naturels. Cette petite expédition n'était composée que de dix hommes, du lieutenant et de moi. Nous avions emporté des carabines perfectionnées, se chargeant avec des balles de fer ; car on nous avait dit que les éléphants venaient souvent s'abreuver dans les flaques d'eau qui se trouvaient près du rivage. Une pareille chasse était faite pour tenter M. Deschâteaux, qui souvent avait fait la guerre aux sangliers du Cranou et du Squiriou ; mais il était écrit que nous n'en trouverions pas. Un autre animal plus dangereux peut-être, parce qu'il est moins intelligent et plus brutal, nous donna l'occasion de décharger nos carabines. Ce fut un énorme hippopotame qui, sortant d'un fourré de roseaux, se jeta brusquement à l'eau, et passa près de nous en nageant avec vigueur. Sa masse fit naître des ondulations qui nous secouèrent comme en pleine mer. Nous tirâmes. Mais soit que la surprise nous eût ôté le calme nécessaire pour bien ajuster, soit que nos coups fussent rendus incertains par le balancement de l'embarcation, le fait est que notre fusillade n'eut d'autre effet que de faire fuir quelques gazelles dans la plaine voisine, et des perroquets gris qui s'envolèrent en poussant des cris de détresse.

A quelques lieues plus loin, nous trouvâmes, comme nous l'avait annoncé notre guide, plusieurs

énormes baobabs, colosses de la végétation tropicale, près desquels nos plus grands arbres sont des arbustes. A leur aspect, nous éprouvâmes tous un sentiment d'admiration. Nous en mesurâmes plusieurs dont le tronc avait plus de trente pieds de diamètre ; la hauteur de la bille était de quinze à vingt pieds, et de là s'élançaient d'énormes branches de plus de quatre-vingts pieds de hauteur.

Nos plus grands arbres européens sont bien loin d'atteindre de pareilles dimensions. On connaît à Montravail, près de Saintes, un chêne dont le diamètre à hauteur d'homme est de six à sept mètres, dont la bille a sept mètres de hauteur, et qui a vingt mètres d'élévation totale. Ce chêne ayant deux mille cercles concentriques, on suppose qu'il est âgé de deux mille ans.

Le chêne d'Allouville, en Normandie, est également remarquable par sa masse et sa vénérable antiquité ; on en peut dire autant des énormes châtaigniers de l'Etna et des cèdres du Liban ; mais ils n'approchent point du baobab. Il existe cependant un arbre plus beau que lui, parce qu'il a plus d'élégance et d'élévation : c'est un arbre nommé *gommier de marais*, qui croît dans l'île de Van-Diemen, en Tasmanie. On en a vu qui, étant abattus, mesuraient plus de quatre-vingts mètres de bille depuis la racine jusqu'à la première branche,

et dont le tronc avait neuf mètres de diamètre. Quoi qu'il en soit, le baobab n'en est pas moins l'arbre qui contient la plus grande masse de bois. Les feuilles de ce géant végétal sont petites, n'ayant pas plus de quatre à cinq pouces de longueur ; le fruit lui-même, nommé *bocci* par les indigènes, et *pain de singe* par les Français du Sénégal, n'est pas plus gros qu'une orange, et sa saveur est légèrement acide. Les Mandingues en font un assez grand commerce ; les nègres en fabriquent un bon savon lorsqu'il est gâté, en y joignant de l'huile de palmier.

Après avoir mesuré et dessiné plusieurs de ces arbres colosses, nous nous disposions à regagner notre embarcation ; mais le nègre qui nous servait de guide nous appela à grands cris du côté d'un des baobabs les plus vieux, à en juger par son énorme diamètre et les vastes cavités que le temps avait creusées dans son tronc. Nous accourûmes, craignant qu'il ne fût attaqué par quelque bête féroce. Heureusement il n'en était rien. Il venait seulement de découvrir dans le tronc de cet arbre les corps desséchés de deux *guiriots*, qui sont, comme je vous l'ai déjà dit, des poètes bardes du pays. Lorsque l'un d'eux meurt, au lieu de recevoir la sépulture commune, comme ils passent pour sorciers, on creuse une espèce de chambre

dans un baobab, et, sans aucune préparation, on y suspend le cadavre, qui s'y dessèche et se momifie. C'est la découverte d'un de ces tombeaux qui avait excité les exclamations de notre ami le Yolof; car M. Deschâteaux qui voulait s'assurer par lui-même de la réalité de cet usage bizarre, lui avait promis une récompense s'il en découvrait un.

Nous vîmes alors qu'en effet les récits qui nous avaient été faits étaient de la plus grande exactitude. Tandis que M. Deschâteaux examinait les cavités de l'arbre, poussé par la curiosité, j'allai visiter un autre baobab qui en était voisin, mais près duquel rampaient quelques buissons et des broussailles, dans lesquelles j'entrai résolument. Mais je n'y eus pas fait vingt pas, que j'aurais voulu me trouver à cent lieues de là. Un léger bruissement s'était fait entendre; je regardai, et j'aperçus avec effroi un serpent python ou boa, qui, l'œil tourné vers moi, déroulait lentement les orbes de son corps couvert d'écailles luisantes. Jamais, oh! non, jamais, je dois l'avouer, terreur n'égala la mienne. Dans ce moment, un frisson glacial parcourut mes veines, une sueur froide couvrit mon visage, et ma carabine fut sur le point de s'échapper de mes mains tremblantes. Cette extrême terreur fut l'affaire de quelques minutes seulement; car le sentiment du danger, par une

subite réaction, réveilla mon énergie. Ayant placé la baïonnette au bout de ma carabine, j'allais faire feu sur le reptile, lorsque, à ma grande satisfaction, il s'éloigna en faisant plier les arbustes sous les spirales de sa longue masse. Je me gardai bien de le poursuivre; mais au plus vite je rejoignis mes compagnons, en remerciant le Ciel d'avoir donné au boa autant de frayeur qu'à moi-même. M. Deschâteaux, me voyant encore pâle et défait, me demanda ce qui pouvait m'avoir ému à ce point; et il ne put s'empêcher de rire lorsque je lui en eus dit la cause. « Allons, me dit-il, mon cher enfant, vous avez eu plus de peur que de mal, et il en devait être ainsi. Ces grands serpents valent mieux que leur réputation; les voyageurs ont abusé à leur sujet du droit d'exagération dévolu à qui vient de loin. Il est fort rare que les boas s'attaquent à de gros animaux; ils préfèrent des gazelles, des lapins, des agoutis, et même des chiens de petite taille, lorsqu'ils peuvent les saisir. Il est certain qu'ils se défendent vigoureusement lorsqu'on les attaque; mais ils évitent et fuient les hommes. Ainsi, avec un peu plus de résolution, vous pouviez triompher de cet ennemi, et inscrire cette victoire sur votre carnet; elle vous eût fait autant d'honneur que la destruction de l'hydre de Lerne en fit à Hercule. »

Je vis bien que le lieutenant s'amusa à mes dépens; mais je me consolai en songeant qu'à ma place il n'eût peut-être pas été trop rassuré lui-même, malgré le certificat de bonne conduite qu'il donnait aux gros serpents africains.

M. Deschâteaux fit en peu de jours une ample collection d'objets d'histoire naturelle. Tandis que je dessinais sous sa direction, il étudiait et recueillait avec soin; j'eus même le bonheur de lui faire faire une trouvaille précieuse. Comme je furetais près d'un petit taillis, j'aperçus un singulier animal qui était presque immobile, dardant quelquefois sa langue pour saisir des insectes ou des vers qui passaient à sa portée. Cet animal, qui était fort laid, pouvait avoir huit à dix pouces de longueur; il avait des membres longs et grêles (les avant-bras plus longs que les jambes), le dessous du ventre était dentelé en scie, sa tête formait une pyramide aplatie, ses yeux étaient gros et saillants, sa bouche démesurément fendue; il avait une crête saillante qui régnait le long du dos, son corps se terminait par une queue longue et flexible; sa couleur, d'un gris cendré, était variée par une teinte bleuâtre sur le dos.

Je regardais attentivement ce lézard de forme si bizarre, lorsqu'il fit un léger mouvement, et devint jaune tout à coup, puis successivement rougeâtre

et vert. Mon étonnement fut au comble en voyant ces métamorphoses qui se succédaient d'une manière instantanée. Ne voulant point crier, de crainte d'effrayer ce curieux animal, j'attendis avec patience que M. Deschâteaux tournât les yeux vers moi pour lui faire signe d'approcher avec de grandes précautions. Il comprit parfaitement ma pantomime, et accompagné de notre guide yolof il arriva à pas de loup jusqu'à moi. Comme il portait un filet à papillons au bout d'un long bambou, il se glissa vers l'animal et s'en empara avec beaucoup d'adresse, puis le mit dans le panier du nègre. Il m'apprit alors que c'était un caméléon du Sénégal, espèce qu'il recherchait depuis longtemps pour en donner un individu au cabinet d'histoire naturelle de Paris. Sa joie était extrême de pouvoir réaliser ainsi un de ses désirs les plus vifs.

Cependant le moment du retour approchait, et comme on peut toujours craindre des éventualités fâcheuses dans un pays où les fleuves sont encore peu connus, nous reprîmes la route du village où nous avions ouvert notre palabre. La descente du fleuve se fit rapidement et sans fatigue; nous n'avions, pour ainsi dire, qu'à nous laisser aller en dérive au fil de l'eau.

Après quelques heures de séjour au village, nous primes congé du roi, emportant l'assurance d'avoir

en lui un allié qui serait fort utile à notre commerce. Il nous promit d'aller à son tour visiter nos établissements de Saint-Louis et de Gorée. Lorsque nous fûmes arrivés à Gorée, nous trouvâmes, à notre grand étonnement, la frégate en réparation de nouvelles avaries. On nous apprit que peu de jours après notre départ l'île avait été assaillie par un ouragan d'une nature particulière à ce climat, et que l'on nomme *tornados*. Le ciel s'obscurcit rapidement et prend une couleur plombée; un point lumineux brille à l'horizon; puis tout à coup le vent souffle avec furie, passant fréquemment par les points opposés du compas. En peu d'heures la tempête passe; mais la mer reste longtemps agitée avec violence, et des arbres déracinés ou des maisons découvertes témoignent du passage de la tempête.

La *Duchesse-Anne* avait éprouvé quelques avaries dans cette circonstance, quoiqu'elle se comportât parfaitement par la plus grosse mer; mais un brick de l'État qui était à l'ancre près d'elle faillit périr, la foudre ayant fait éclater la grande vergue.

Le léger retard que cet événement apporta à notre départ nous donna un passager de plus : c'était un prêtre nommé M. Nicolas, qui pendant la moitié de sa vie avait été aumônier de vaisseau, ou missionnaire dans les pays les plus barbares.

C'était un homme doux et conciliant, dont les cheveux blancs et la figure vénérable eussent seuls suffi pour inspirer le respect, quand bien même on ne l'eût pas accordé à son caractère. Le père Nicolas, c'est ainsi que le nommaient les matelots, était une vieille connaissance pour plusieurs d'entre eux, dont il avait souvent partagé les voyages et les périls; ils l'aimaient beaucoup, parce qu'il y avait dans son langage une franchise pleine de bonhomie qui plaisait à leurs natures âpres, mais loyales.

On le vit donc monter à bord avec une vive satisfaction, et les jeunes gens comme moi ne pouvaient se lasser de l'entendre parler marine avec l'aplomb du plus vieux loup de mer. Son séjour à bord promettait d'être long; car nous devions le déposer dans une des îles Wallis, qui font partie de la Polynésie centrale, où il allait seconder les missionnaires et l'évêque d'Amatha, supérieur des missions catholiques de cette partie de la Polynésie. La parfaite connaissance qu'il avait de la langue et des usages des indigènes en faisait un auxiliaire précieux, et il s'était déterminé à s'y rendre à la demande de l'évêque d'Enos, quoiqu'il fût déjà fort âgé et cassé par les fatigues d'un long apostolat.

Notre mission étant terminée à Gorée, nos vivres

et notre eau en partie renouvelés, nous partîmes tout joyeux et en parfaite santé. Aucun événement remarquable ne signala les huit à dix premiers jours de notre navigation, et nous nous disposions à aller reconnaître l'île de l'Ascension, lorsque nous aperçûmes un matin deux grands navires qui, par leurs formes allongées, annonçaient des pirates ou des négriers. Au lieu de répondre à notre signal, ils prirent la fuite sans arborer leur pavillon, tandis que le nôtre, assuré par un coup de canon, flottait fièrement dans les airs. Nous donnâmes aussitôt la chasse à ces deux navires, qui *naviguaient de conserve*¹, afin de présenter une force plus imposante. Il n'y avait sur leurs ponts que les gens indispensables pour la manœuvre, les équipages étant descendus dans l'entrepont, afin de cacher le nombre des hommes. Les deux navires étaient entièrement peints en noir, et malgré tout le soin qu'ils avaient apporté à masquer leurs batteries, il était facile de voir qu'ils étaient bien armés, quoique incapables de nous résister. On supposa que c'étaient des pirates venus de quelques-unes des Antilles, où l'on retrouve encore de dignes successeurs des flibustiers.

L'ordre du *branle-bas de combat*² ayant été donné,

¹ Sans s'éloigner l'un de l'autre.

² Dispositions pour le combat.

il ne fallut pas plus de dix minutes pour que tout le monde fût à son poste. Les hamacs furent roulés et disposés dans les bastingages, pour amortir le feu de la fusillade; les fanaux furent allumés dans toutes les parties sombres de la frégate; les matelots et servants se placèrent à leurs pièces, les boutefeux allumés; les piques, haches et fusils furent disposés; les gabiers s'élançèrent dans les hunes, préparèrent les agrès de rechange et chargèrent leurs armes; les chirurgiens firent disposer les cadres dans la cale et se tinrent prêts à donner leurs soins aux hommes qui seraient blessés. C'était un beau et imposant spectacle que celui de tous ces hommes remplis d'ardeur, obéissant à l'ordre du tambour et du sifflet avec une célérité toute mécanique. Sur tous ces mâles visages on voyait peints à larges traits le sentiment du devoir et l'intrépidité.

Les officiers passèrent une rapide inspection; en peu de minutes ils purent annoncer au commandant que tout était *paré*¹.

Tous les hommes de l'équipage, depuis le commandant jusqu'au dernier mousse, étaient heureux de la circonstance qui paraissait s'offrir de donner le baptême de feu à notre belle *Duchesse-Anne*; nous n'avions qu'une crainte, c'était que les deux

¹ Prêt et disposé.

pirates ne parvinssent à nous échapper par la fuite. Cette crainte ne fut pas longue; car les forbans, payant d'audace, s'arrêtèrent pour nous attendre, espérant probablement que la nuit qui approchait leur donnerait quelques chances de succès. Il était hors de doute sans cela que l'un d'eux, qui marchait moins bien que nous, eût été atteint et écrasé sans miséricorde. A notre grand étonnement, ils ouvrirent donc hardiment le feu; mais aussitôt notre artillerie foudroyante répondit avec une telle vigueur, que l'un d'eux fut démonté de son mât de hune, de son grand mât et de son mât d'artimon, qui tombèrent en *pagalle*. Le grand mât ayant été en partie brisé au *capelage*¹, désormais la lutte devenait impossible pour ce navire, dont les *caronades*² étaient en partie démontées; mais l'équipage, sachant bien que la potence l'attendait, n'en continua pas moins le combat avec une audace digne d'une meilleure cause. Sa fusillade active et bien nourrie nous ayant tué et blessé quelques hommes, il fallait en finir; une bordée tirée à couler bas mit à jour, à hauteur de flottaison, la carcasse du pirate, qui chancela et s'abîma dans les

¹ Partie sous la hune où se forme l'union du grand mât et du mât de hune.

² Pièces en fer inventées par M. Caron, larges, courtes, installées sur un châssis et à brague fixe. Au bouton de culasse, un tenon troué reçoit la vis de pointage.

flots. Pendant cette exécution, son *matelot*¹ s'était éloigné, et, la nuit arrivant subitement comme sous les tropiques, nous le perdîmes de vue; plus alerte que son compagnon, il fut moins rudement châtié, mais il n'en dut pas moins porter les traces de notre rencontre.

Cette petite affaire, qui dura en tout vingt minutes, nous coûta trois hommes tués et quinze blessés, dont un officier et deux aspirants. Heureusement les blessures n'avaient pas de gravité.

Le lendemain nous rendîmes les honneurs funèbres à nos trois braves camarades, ensevelis chacun dans un hamac et ayant un boulet aux pieds, afin de le faire couler plus promptement. Ils furent portés près du sabord; le père Nicolas avait passé la nuit en prière près de leurs dépouilles mortelles; il accomplit les cérémonies de l'Église, et les bénit au moment où les flots les engloutirent. Cette sombre cérémonie imprima pendant quelques jours un sentiment de tristesse pénible dans les âmes; car nous songions à la douleur des familles de ces pauvres gens qui peut-être comptaient sur eux pour avoir le pain de chaque jour.

Après cette affaire et dans les environs de l'île

¹ Être le matelot de quelqu'un, c'est être son ami, son camarade. On dit par métaphore de deux navires qui naviguent de conserve qu'ils sont *matelots*.

Sainte-Hélène, dont quelques jours auparavant nous avions aperçu les rochers bizarrement découpés, nous trouvâmes encore des calmes, moins prononcés, il est vrai, que ceux qui nous avaient retenus au commencement de notre navigation; les chaleurs étaient aussi moins accablantes; cependant nous n'avancions que très lentement.

Depuis que M. Nicolas était à bord, il quittait souvent le carré des officiers pour venir se mêler à la *maistrance*¹, et même aux matelots, dont il aimait la causerie franche et pittoresque. Il trouvait toujours le moyen de leur faire entendre quelque bonne parole morale et religieuse.

Parfois aussi il venait écouter les conteurs du bord, qui avaient alors assez de tact pour supprimer les grossières équivoques ou les paroles hasardées qui ont tant de charme pour leur auditoire goudronné. Maître Landéda lui demanda un jour en plaisantant s'il ne savait pas aussi quelques histoires, et à son grand étonnement le père Nicolas lui répondit que non seulement il en savait, mais que si on voulait lui prêter attention, il raconterait le soir même l'histoire d'un pirate.

L'offre fut acceptée par acclamation, et M. Nicolas prit ainsi la parole.

¹ On appelle ainsi le chef de timonerie, le capitaine d'armes, le maître d'équipage, maître voilier, maître calfat, etc.

CHAPITRE IV

LE JEUNE PIRATE

Éducation de Marcel. — Un précepteur. — Inconduite. — Désillusion. — Calme. — Navire en feu. — Trombes. — Chasse. — Encore Marcel. — L'île Bourbon. — Pondichéry. — Les Barres. — Mœurs. — La Havane. — Le prisonnier. — Consolations. — Repentir. — Supplice.

« Lorsque j'habitais Nantes, j'allais fort souvent passer mes soirées chez un de mes cousins à la mode de Bretagne, ancien marchand retiré des affaires, homme des plus estimables, mais dont le caractère était dans son intérieur d'une faiblesse que je n'ai jamais pu comprendre.

« M. Dulac, hors de chez lui, était un homme tout aussi énergique qu'un autre; mais dès qu'il était rentré dans son domicile, il ne trouvait plus ni initiative ni volonté. Très heureusement pour lui que sa femme, d'un caractère fort doux, ne se prévalut jamais de cette faiblesse; mais il n'eut pas le même bonheur du côté de son fils Marcel.

« Dès l'âge le plus tendre, Marcel avait été habitué à voir tout plier devant ses caprices et sa volonté : orgueilleux, paresseux, tracassier, il régnait en despote dans la maison, parlant haut, tranchant du maître et ne rencontrant jamais la moindre opposition, car les domestiques qui s'avisèrent de lui résister étaient aussitôt congédiés par ses parents.

« M. Dulac et sa femme, qui sous ce rapport partageait sa faiblesse, le regardaient comme une petite merveille et transformaient ses défauts en qualités. Était-il grossier devant quelqu'un, ils le trouvaient d'une remarquable franchise ; s'il brisait les meubles et la porcelaine, c'était l'annonce d'un caractère indépendant et fier ; s'il se montrait cruel envers les animaux domestiques, c'était une espièglerie du jeune âge ; s'il mentait, c'était la preuve d'une imagination vive et fine. Enfin ce système était poussé si loin, qu'il devint le plus méchant petit vaurien de son quartier.

« Il sortait et rentrait lorsque bon lui semblait, répondant avec insolence lorsqu'on lui demandait compte de sa conduite ; d'ailleurs il s'était lié avec d'autres petits mauvais sujets, abandonnés comme lui par des parents imbéciles à leurs volontés, sans règle et sans frein. Marcel n'avait encore que treize à quatorze ans, qu'il passait une partie de son

temps dans quelque petit café borgne avec ses camarades, jouant au billard, fumant, jurant bien haut, croyant ainsi se grandir. Il avait déjà le pied sur le premier échelon du vice et du déshonneur.

« Il était fort rare que les domestiques restassent plus de six semaines ou deux mois chez M. Dulac ; car ils se voyaient en butte aux caprices et aux mauvais traitements de Marcel. S'ils se plaignaient à ses parents, ils en étaient fort mal reçus : on leur donnait toujours tort ; et, de guerre lasse, ils quittaient à regret des maîtres qui, dans toute autre circonstance, se montraient bienveillants et justes à leur égard.

« — Je ne comprends pas, me dis-je un jour M. Dulac, le caractère des gens qui m'entourent : fort honnêtes pour ma femme et moi, ils semblent se liguier contre Marcel ; ce pauvre chéri est l'objet d'une haine sourde, qui se traduit par de mauvais procédés de la part des ouvriers et des domestiques. On ne le sert jamais qu'à regret ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que des personnes de notre société semblent partager cette antipathie. Hier ma femme et moi nous en parlions ; nous avons cherché à pénétrer ce mystère, et nous n'avons jamais pu y parvenir.

« — Mon cher monsieur Dulac, lui répondis-je,

sans hésiter, le mystère n'est pas grand, et je vais vous le dévoiler avec la franchise dont mon caractère de prêtre et ma qualité d'ami me font une double obligation. Écoutez-moi bien : vous êtes, comme beaucoup de parents, complètement aveugles lorsqu'il s'agit de votre famille, et très certainement vous n'avez jamais lu la fable de *l'Aigle et le Hibou* :

. Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons.

« Cet aveuglement vous empêche de voir les défauts qui font de Marcel un petit tyran détesté. Avez-vous jamais remarqué le ton impérieux avec lequel il parle aux domestiques? Donnez-moi ceci! faites cela!... jamais un remerciement ni un mot poli lorsqu'il leur adresse la parole. S'il va dans la cuisine, il bouleverse tout et casse la vaisselle; lorsque la servante lui fait observer que ce n'est point là sa place, il va se plaindre à sa mère; et la pauvre fille est renvoyée ou gourmandée. Avez-vous des ouvriers, il s'empare de leurs outils et les détériore; il les dérange et les empêche de travailler : soyez donc étonné après cela s'ils le regardent comme un enfant importun! Un pauvre se présente-t-il à votre porte, il le chasse brusquement en le traitant de vaurien et de vagabond, donnant dans un âge encore tendre le spectacle

de l'égoïsme et de la dureté du cœur. Les personnes qui viennent chez vous, mon cher ami, ne sont pas exemptes de ces tracasseries fatigantes. Si quelqu'un vous parle d'une affaire sérieuse, Marcel arrive aussitôt et lui coupe la parole pour vous entretenir d'une niaiserie; et, je suis fâché de vous le dire, vous faites souvent plus attention à ce qu'il vous dit qu'à la conversation de votre ami. Il entre dans le salon sans ôter sa casquette, même lorsqu'il y a des dames. Dernièrement il vint se placer entre sa mère et moi en fumant un cigare; sa mère lui fit observer que la fumée la gênait; il répondit :

« — Je veux fumer, moi! »

« Croiriez-vous qu'elle se borna à lui répondre avec douceur :

« — Tu devrais aller dans le jardin, à cause de M. Nicolas. »

« Comme il se contenta de hausser les épaules, la patience m'échappa, et je lui retirai le cigare, que je lançai par la fenêtre. La leçon était fort douce, car il eût mérité une correction sévère; eh bien! n'avez-vous pas eu la faiblesse à ce sujet de me battre froid pendant plusieurs jours? A table, qu'il y ait ou non des étrangers, est-il possible de suivre une conversation sans être dix fois interrompu par votre Marcel? Il prend ce qui lui convient, choisit

les meilleurs morceaux, sans s'inquiéter le moins du monde des autres convives. Voilà les fruits de la belle éducation que vous donnez à votre fils, voilà ce qui fait qu'on l'évite comme un fléau. Il en est encore temps, changez de système, reprenez l'autorité que vous tenez de Dieu, ou je vous prédis un avenir de douleurs et de larmes. »

« Tandis que je lui parlais ainsi avec la conviction la plus profonde, M. Dulac avait gardé le silence, et paraissait plongé dans une profonde rêverie.

« — Mon cher monsieur Nicolas, me répondit-il en me prenant la main, il y a peut-être quelque chose de vrai dans ce que vous me dites; mais ne faut-il pas laisser la liberté aux enfants? Ils éprouvent trop tôt les ennuis et les contradictions de la vie.

« — Non, lui répondis-je, les enfants n'ayant aucune expérience en abusent toujours; il faut, au contraire, régler tous leurs actes, les replacer sans cesse dans la bonne voie; réprimer, dès le premier âge, les instincts vicieux et développer les bons penchants. La liberté, par exemple, que vous donnez à votre fils de sortir et de rentrer lorsque bon lui semble, de fréquenter les camarades qui lui conviennent, suffirait pour lui faire perdre les fruits d'une bonne éducation. Si vous aviez été capable

de le diriger dans une meilleure voie, il n'eût pas tardé à oublier les mauvaises excitations du dehors pour suivre les exemples de la famille.

« — Mais il faudrait, d'après votre système, avoir toujours les yeux fixés sur un enfant, noter, pour ainsi dire, tous ses actes, toutes ses paroles, et le guider sans cesse par la main.

« — C'est, en effet, le seul moyen de bien former son cœur et son esprit, de le faire profiter de notre expérience, et de préparer le bonheur qui accompagne toujours une vie bien réglée. L'esprit est ardent, il a besoin d'un aliment; on ne peut lui en offrir un meilleur que le travail.

« — Cela est vrai, mon cher abbé; mais comment voulez-vous qu'un homme du monde, retenu par une multitude de liens, puisse les rompre ou les relâcher pour suivre l'éducation de ses enfants?

« — Celui qui a de la fortune peut leur donner un précepteur instruit et prudent, s'il n'aime mieux les placer dans de bons collèges, où, tout en s'instruisant, ils apprennent l'ordre et la discipline si nécessaires dans la vie. Là du moins on n'a pas à craindre ces ridicules faiblesses, qui peuvent corrompre le meilleur naturel; et si le bien y reçoit sa récompense, aucune faute ne reste impunie. »

« Notre entretien se prolongea longtemps sur

ce texte, et j'engageai vivement M. Dulac à placer son fils dans un bon collège, afin de le réformer entièrement. Je lui fis même l'offre de le conduire dans un des meilleurs établissements de Paris, et de régler avec le directeur le plan de conduite qu'il fallait adopter pour réformer ce jeune homme.

« Le lendemain, M. Dulac me dit qu'après avoir consulté sa femme, il s'était décidé à faire faire chez lui l'éducation de son fils, et qu'il me priait de lui procurer un homme capable de la diriger, étant décidé à ne reculer devant aucun sacrifice pour faire de son Marcel le modèle des jeunes gens de Nantes.

« Je ne tardai pas à découvrir un homme aussi recommandable par ses vertus que par son instruction solide, d'un caractère fort doux, mais sachant au besoin se faire respecter.

« Lorsque je le présentai à M. et à M^{me} Dulac, il en reçut le meilleur accueil, et il me fut facile de voir que sa personne les avait prévenus en sa faveur tout autant que ma recommandation. Marcel seul se montra très froid; il nous regardait sournoisement en dessous, voyant en nous des ennemis coalisés contre sa liberté.

« M. Blandin traça à son élève un plan de conduite et d'études où l'agréable venait se joindre à l'utile, voulant lui procurer des plaisirs et des dis-

tractions honnêtes après les heures de travail. Mais il y eut quelques points sur lesquels il insista fortement, c'était de renoncer au café, au billard, et à la dangereuse société qu'on peut y rencontrer. Sur ce sujet, il se montra intraitable; car il savait bien que le meilleur moyen d'éviter le danger, c'est de le fuir.

« Lorsque Marcel se trouvait en présence de ses parents, il se montrait assez respectueux envers son précepteur; mais lorsqu'ils étaient seuls, sa conduite changeait du blanc au noir: il devenait revêche, souvent insolent, et il montrait une mauvaise volonté capable de décourager l'homme le plus persévérant.

« Tous les maîtres qui lui furent donnés, le voyant ricaner, bâiller ou fermer les yeux pendant leurs leçons, se retirèrent successivement. M. Blandin prévint M. Dulac de cet état de choses, et lui dit que les bons procédés et la douceur ne pouvant rien sur Marcel, il était décidé à employer des moyens de rigueur, par des retenues, des privations de plaisirs, et même au besoin les arrêts dans sa chambre. M. Dulac le pria de surseoir, étant tout effrayé de la pensée de causer une contradiction à son fils. Il parla à Marcel des dispositions de son précepteur, espérant ainsi faire quelque impression sur son esprit; mais le seul résultat qu'il en

obtint fut de lui causer une vive irritation contre M. Blandin.

« Le lendemain, comme il ne résolvait pas une proposition géométrique que lui avait donnée son précepteur, celui-ci lui dit qu'il était facile de voir qu'il y mettait de la mauvaise volonté, puisque les mathématiques étaient la science pour laquelle il avait le plus de dispositions naturelles. Marcel lui répondit avec grossièreté, lui reprochant d'avoir porté des plaintes à son père, et finit par le menacer de lui jeter son encrier à la tête. A ces mots, M. Blandin, le saisissant par le bras, le conduisit, malgré ses cris et sa résistance, dans une mansarde où il l'enferma à clef, lui annonçant qu'il y resterait aux arrêts tout l'après-midi.

« Lorsque M. et M^{me} Dulac, qui étaient à faire des visites, rentrèrent, M. Blandin leur raconta la scène qui avait eu lieu et la punition qu'il avait infligée à Marcel. Ils reçurent cette communication avec une froideur visible, et se rendirent aussitôt dans le cabinet, où Marcel marchait à grands pas, maugréant et gesticulant.

« Ils lui trouvèrent les yeux rougis par les larmes de rage qu'il avait versées, et la figure contractée par l'irritation qu'il éprouvait d'avoir été maîtrisé pour la première fois de sa vie. A ce spectacle, ses parents émus lui demandèrent de nouveaux détails;

il dénatura tous les faits, et représenta son précepteur comme un odieux tyran. Aussitôt, et sans vouloir entendre aucune explication, son père irrité alla trouver M. Blandin et lui signifia qu'il ne voulait plus des services d'un homme dénaturé, capable de se porter à de pareils excès envers un enfant plein de douceur, qui avait longtemps comprimé ses angoisses et ses larmes.

« M. Blandin s'inclina en souriant de pitié, et sortit d'une maison où je regrettais bien de l'avoir fait entrer.

« Marcel se trouva alors parfaitement libre et débarrassé de toute surveillance; son père ne voulait pas qu'il travaillât, de crainte, disait-il, de nuire à sa santé; il ajoutait d'ailleurs avec une bonhomie trop commune : « Qu'a-t-il besoin de travailler? n'est-il pas fils unique? ne lui laisserons-nous pas toujours assez pour vivre?... » Pauvre esprit! il ne comprenait pas que le travail conquiert honorablement la fortune, et que la fortune, sans l'intelligence et le travail, n'est souvent qu'une fumée que le moindre souffle dissipe pour toujours.

« Occupé des travaux de mon saint ministère, et faisant mes préparatifs pour passer à la Martinique, où j'avais une mission à remplir, je fus pendant quelques mois sans entendre parler de Marcel. Je le voyais bien de loin en loin chez son

père; mais j'évitais toutes les conversations dont il pouvait être l'objet, sachant d'avance que ce serait une cause de désaccord entre ses parents et moi; j'appris seulement par la rumeur publique que sa conduite devenait chaque jour plus dissipée, et que ses habitudes dispendieuses commençaient à inquiéter son père.

« Un matin, je fus fort surpris de voir le domestique de M. Dulac arriver chez moi au point du jour. Comme il paraissait fort agité, je craignis qu'il ne fût arrivé quelque catastrophe chez mon ami. Ce garçon m'apprit que Marcel, en compagnie de quelques autres mauvais sujets, s'était attardé dans un café mal famé, qu'ils y avaient fait du tapage, et qu'il avait fallu aller chercher la garde pour les mettre à la raison. On les avait conduits de là au violon, et M. Dulac craignait pour son fils l'humiliation de le voir diriger entre quatre fusiliers chez le commissaire de police. Il me pria de me joindre à lui pour intervenir dans cette déplorable affaire. Mais il était déjà trop tard, car nous trouvâmes Marcel qui, sans sourciller, traversa ainsi escorté une partie de la ville.

« Son père était désolé; il essaya des remontrances qui n'eurent aucun succès : les mauvais exemples et les pernicioeux conseils avaient déjà profondément corrompu ce jeune cœur. Marcel

répondait à ses parents avec une insolence qui me fit frémir d'indignation; il ne fut touché ni de leurs larmes ni de leurs supplications.

« Ce fut alors que, se jetant dans mes bras, M. Dulac reconnut la vérité de mes prédictions, et il prit enfin la ferme résolution, l'engagement d'honneur, de maintenir son autorité.

« Marcel avait alors plus de quinze ans; il était grand, vigoureux, fort habile dans tous les exercices du corps, et du caractère le plus décidé. Il était donc difficile de dominer cette nature ardente. Ce qui eût été facile quatre à cinq ans plus tôt, offrait des obstacles qui eussent rebuté un homme plus sévère que ce pauvre Dulac.

« Il commença cependant par exiger de son fils qu'il ne sortît point le soir, qu'il travaillât dans la journée, et qu'il renonçât aux habitudes de cafés. Il croyait y avoir réussi, lorsqu'on lui apprit un jour que Marcel, au risque de se rompre le cou, descendait le soir dans le jardin à l'aide d'une corde à nœuds, et que de là il allait rejoindre une troupe de mauvais sujets dont il faisait sa société intime; il venait aussi de s'apercevoir que de nombreuses soustractions avaient eu lieu dans sa caisse; son fils seul pouvait les commettre, car seul il pénétrait dans cette partie des appartements.

« Ce pauvre père, désolé, dévorait sa douleur en silence, et ne faisait point part à sa femme du chagrin qui l'accablait; car M^{me} Dulac, minée depuis plusieurs années par une maladie de langueur, en eût reçu le coup de mort.

« Tel était l'état des choses lorsque je partis pour les colonies; Dulac m'en avait fait la confiance, et je l'engageai à placer son fils dans une maison de correction, avant que du dérèglement au vice il tombât jusqu'au crime : cette pente est rapide, il est difficile de s'y arrêter.

« Quelques années après, j'appris par une lettre d'un de mes correspondants la mort de M^{me} Dulac, la disparition de son fils, et la triste position de mon ami, qui vivait dans la plus absolue solitude, craignant que le fils qu'il avait tant aimé ne déshonorât ses cheveux blancs.

« Plusieurs années s'écoulèrent encore, et j'eus mon changement pour Pondichéry. Revenu en France, je repartis presque aussitôt de Bordeaux pour cette colonie sur un bon et solide trois-mâts; nous avions à bord trois sœurs de Saint-Vincent-de-Paul que nous devions laisser à Bourbon.

« Notre navigation fut assez heureuse jusqu'à la ligne, où nous éprouvâmes des calmes qui nous retinrent presque stationnaires pendant près de quinze jours sous un soleil si ardent, qu'il faisait

fondre le brai des coutures. La mer pure et bleue était presque immobile, les nuits étaient étoilées, et, dès son lever, le soleil dardait ses rayons avec une force qui accablait l'équipage. Vous dire les ennuis que nous éprouvions d'être ainsi, comme on dit vulgairement, dans le *pot au noir*, ne serait rien vous apprendre de nouveau. Quelquefois une illusion d'optique faisait naître l'espérance parmi nous; on croyait voir la mer irisée à l'horizon ou les plumes du penon¹ légèrement agitées. Vain espoir! les matelots avaient beau siffler pour appeler le vent, le navire demeurait immobile ou lentement balancé, et le craquement de la mâture indiquait seul un reste de vie.

« Enfin la brise arriva, et nous reprîmes notre marche en rendant grâce au Ciel d'avoir mis un terme à notre agonie. La nuit suivante, nous fûmes tous réveillés en sursaut par les matelots qui apercevaient à l'horizon une étrange et sinistre lueur; c'était un navire en feu, qui se trouvait à quelques lieues de nous, et vers lequel le capitaine fit porter la barre, afin de secourir les hommes, s'il en était encore temps. Au bout d'une heure les flammes ayant disparu, nous dûmes supposer que le navire et son malheureux équipage avaient été engloutis

¹ Petite tige en cuivre qui soutient un fil avec quelques plumes pour marquer la direction du vent.

par la mer. Il fallut donc attendre le jour pour juger de la direction du sinistre par l'inspection des débris flottants que nous ne pouvions manquer de rencontrer. Je passai le reste de la nuit sur le pont, priant avec les sœurs de Charité pour les victimes de cette catastrophe.

« Un des hommes de l'équipage, vieux loup de mer, qui depuis un grand nombre d'années fréquentait ces parages de la côte d'Afrique, fit naître dans tous les esprits un sentiment d'inquiétude très prononcé, en nous disant que depuis deux à trois ans un pirate audacieux et cruel parcourait ces mers, pillant les navires et les incendiant pour faire disparaître les traces de ses méfaits. « La croisière destinée à réprimer la traite des nègres, nous dit-il, le poursuit à outrance ; mais sa goélette, d'un fort échantillon, marche admirablement bien ; d'ailleurs son équipage, très nombreux, est composé de bandits de toutes les nations, gens de sac et de corde, qui n'obéissent à leur capitaine que parce qu'il est à lui seul plus scélérat qu'eux tous. »

« Cette confidence alarma le capitaine, qui envoya une vigie sur les barres de perroquet, avec ordre d'explorer l'horizon avec le plus grand soin. Nous passâmes près de la coque calcinée du navire, et un profond sentiment d'horreur s'empara de nous lorsque nous vîmes deux hommes étendus

sur un des débris du pont, tous les deux égorgés à coups de coutelas ou de haches.

« La journée se passa dans des alertes continues ; mais enfin la nuit arriva sans que nous eussions aperçu un seul navire dans nos eaux.

« La brise très faible nous faisait avancer lentement, et bientôt un nouveau calme vint nous surprendre ; le soleil était brillant et dorait le bord des nuages immobiles, dont une partie très noire faisait ressortir la blancheur de neige des masses qui semblaient s'élever au-dessus comme d'énormes montagnes.

« La mer reflétant toutes ses couleurs, ses lames longues et peu élevées nous offraient dans leur azur sombre des teintes roses, pourprées, blanches et orangées. Je regardais avec attention ce spectacle, d'autant plus admirable que les teintes du ciel et de la mer changeaient à chaque instant, lorsque tout à coup le capitaine cria d'amener les perroquets et les huniers¹, opération qui fut lestement exécutée. Je ne comprenais pas la cause de cet ordre subit, car le ciel n'avait rien de menaçant ; mais le second me fit remarquer un point de la mer où l'eau devenue blanchâtre semblait bouillonner ;

¹ On amène les voiles de perroquet et de hune lorsqu'on est menacé par un grain ou la tempête. Ces voiles étant serrées, le vent a moins de prise sur la mâture, qui, sans cette précaution, pourrait être brisée.

elle s'élevait de quelques pieds, retombait sur elle-même, et finit par monter à une grande hauteur en tournoyant, comme le ferait un immense tube de cristal dont la mer serait la base et qui toucherait aux nuages. Cette trombe passa tellement près de nous, que nous entendions le grondement prolongé qui annonçait sa marche ; nous pouvions voir facilement l'eau s'avancer en tourbillonnant dans cette immense colonne de la plus parfaite limpidité ; quelquefois les rayons du soleil frappant obliquement la trombe la coloraient de toutes les couleurs du prisme et de l'arc-en-ciel. Si nous eussions été sur un navire de guerre, quelques boulets lancés dans le météore l'eussent infailliblement dissipé ; mais nous étions de très pacifiques navigateurs, n'ayant ni canons ni caronades.

« Cette trombe, qui nous inquiéta un instant, s'éloigna de nous, puis alla se perdre à l'horizon. Mais une heure plus tard, deux autres trombes nous assaillirent ; celles-ci, au lieu de monter, descendirent en forme d'entonnoir d'un énorme nuage noir, où se trouvaient leurs bases ; elles dirigeaient leurs pointes extrêmes vers la mer, dont elles pompaient les eaux avec un bruit pareil au roulement d'un tonnerre lointain. Elles s'éloignèrent aussi, et nous vîmes l'une d'entre elles crever en laissant s'échapper de ses flancs un véritable déluge ca-

pable d'abîmer le navire qui eût reçu une pareille masse d'eau. Aussitôt le ciel se voila, le vent souffla avec une impétuosité qui soulevait les flots de la mer comme de véritables montagnes ; des éclairs multipliés, dissipant l'obscurité, nous montraient la tempête dans toute son horreur, et les éclats du tonnerre venaient se joindre aux mugissements de la mer. J'ai parcouru bien des mers, j'ai vu de près tous les dangers qu'on peut y rencontrer ; mais, je vous l'avouerai, je ne me suis jamais cru aussi près de ma fin que pendant cette tempête, qui dura deux jours, pendant lesquels nous fûmes constamment à la cape¹. Très heureusement pour nous que le vent nous éloignait de la côte, et que notre navire, neuf et solide, put résister aux épouvantables coups de mer qui retombaient sur le pont.

« Lorsque la tempête fut finie, le soleil parut de nouveau dans tout son éclat, et nous rendîmes grâce à Dieu, qui nous avait préservés dans un aussi pressant danger. La mer était encore houleuse ; car vous devez bien penser qu'elle ne reprend pas le calme en quelques heures après une aussi violente révolution. Nous nous préparions à

¹ Un navire est à la *cape*, lorsque la tempête devient tellement forte qu'il faut dépasser les perroquets et plier toutes les voiles. Alors le gouvernail est fixé, et le navire, ne pouvant plus gouverner, se laisse aller à la grâce de Dieu.

refaire notre toilette, c'est-à-dire à réparer les avaries du gréement, à visiter toutes les parties du navire avec le soin le plus minutieux, lorsqu'un des mousses qui était monté dans une hune cria qu'il apercevait un bâtiment qui semblait nous donner la chasse. On se mit à rire de cet avertissement, car il était très probable que les pirates, s'il y en avait, étaient tout aussi préoccupés que nous-mêmes de leur propre sûreté après une aussi grande perturbation atmosphérique : le second engagea l'enfant à mettre des lunettes ; mais le petit Yvonic persista en disant que c'était un grand navire long et noir. Le capitaine alors s'élança dans les haubans, ayant sa longue-vue en sautoir ; puis, étant dans la hune du grand mât, il se mit à inspecter l'horizon.

« Lorsqu'il descendit sur le pont, il avait la figure sombre, et se tournant vers nous : « Je ne dois rien vous dissimuler, dit-il, car vous êtes des hommes capables d'affronter les plus grands dangers ; eh bien ! l'enfant a l'œil clair, il a dit la vérité. Nous sommes chassés par une très grande goélette, qui ne peut être montée que par des forbans ; il n'y a donc pas de temps à perdre, et nous devons mettre dehors toute la voile que nous avons à bord. »

« A peine cet ordre fut-il donné, que toutes les

voiles furent livrées au vent, y compris les voiles d'étails, les focs et le clin-foc ; la mâture en craquait sous la brise *carabinée*¹ qui nous poussait vent arrière ; quelquefois nous donnions une *bande*² capable d'effrayer des gens qui eussent eu moins de confiance que nous dans l'expérience du capitaine. D'un autre côté, nous avions toujours présent à la mémoire le spectacle de l'infortuné navire, spectre de feu qui nous avait glacés d'épouvante peu de jours auparavant. Le désir fort naturel d'éviter un sort aussi tragique était bien propre à nous faire braver d'autres dangers.

« Le capitaine et son second montaient alternativement dans la mâture pour observer la marche de la goélette noire, et chaque fois qu'ils descendaient sur le pont, ils étaient plus accablés ; car le pirate, à l'aide de sa large voilure, soutenue par des mâts inclinés, nous gagnait visiblement de vitesse. Taillée d'ailleurs pour la course, la goélette fendait les eaux avec rapidité, tandis que nos flancs arrondis, encombrés de marchandises, opposaient une grande résistance à l'action des voiles. Le capitaine savait d'avance que nous ne pouvions échapper à l'ennemi acharné à notre poursuite ; il eût dit, sans se tromper de vingt minutes, en combien

¹ Brise très forte.

² C'est pencher fortement à tribord ou à bâbord.

d'heures nous serions capturés ; mais il devait à la confiance des passagers et de ses commettants de reculer ce terme fatal par tous les moyens qu'il pouvait avoir à sa disposition.

« Je montai aussi dans la grande hune, poussé par un sentiment de curiosité que la crainte ne pouvait maîtriser ; et de là je voyais la goélette noire grandir visiblement ; bientôt je pus apercevoir un nombreux équipage sur le pont, et presque tous ses hommes armés jusqu'aux dents de fusils, de carabines, de sabres et de haches. La goélette avait huit canons sur ses gaillards, et près d'eux on distinguait les mèches fumantes prêtes à faire feu si nous cherchions à résister.

« Voyant qu'il n'y avait aucun moyen de repousser la violence par la force, je me décidai à tenter les voies de la persuasion sur ces hommes endurcis dans le crime, voies bien incertaines, mais enfin que je me serais reproché de n'avoir point essayées. Bientôt un coup de canon, parti de la goélette, vint trouer notre brigantine, et nous intimé l'ordre de mettre en panne pour attendre sa visite. Il eût été bien difficile de ne pas obtempérer à cette brutale invitation. Peu après nous nous trouvâmes côte à côte avec la goélette, dont une partie des forbans s'élança sur notre pont avec des cris de rage. Je m'avançai seul vers ces forcenés,

tenant un crucifix à la main, après avoir donné une dernière bénédiction aux sœurs et à l'équipage, qui tous, dans le silence de la résignation, attendaient la palme du martyr. Je comptais peu, je l'avoue, sur l'influence du sentiment religieux parmi ce ramassis de bandits de tous les pays. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'aperçus parmi eux une hésitation très prononcée. « A mort ! criaient les uns. — Non ! non ! disaient les autres. — Faites feu ! — Arrêtez ! » Mille cris confus se croisaient dans toutes les langues, et je vis le moment où ces hommes féroces allaient commencer entre eux un combat à outrance. Tout à coup un jeune homme de vingt ans environ se précipita au milieu de cette foule exaspérée, et, le pistolet au poing, déclara qu'il brûlerait la cervelle au premier qui agirait sans ordre. A son air résolu et à l'autorité de sa parole, il était facile de reconnaître le capitaine des forbans. « Prenez, lui dis-je alors, toutes les richesses qui sont dans ce navire ; mais, au nom du Ciel, épargnez ces malheureux qui ne vous ont fait aucun mal. S'il vous faut une victime, frappez-moi ; mais laissez la vie à ce pauvre équipage et à ces saintes filles, qui peut-être ont tant de fois veillé à votre chevet.

« — Allons donc, l'abbé, me répondit-il en ricanant : tout cela ne nous touche pas. Voyons, où

est l'argent? où sont les marchandises précieuses? Avancez, capitaine. »

« Le capitaine, qui tenait des pistolets cachés dans ses poches, décidé à vendre chèrement sa vie, hésitait à obéir à cet ordre, et je ne sais trop ce qui allait suivre, lorsque le pirate, me regardant avec attention, s'écria : « De par le diable! nous sommes de vieilles connaissances, l'abbé! N'êtes-vous pas monsieur Nicolas? ne reconnaissez-vous pas Marcel Dulac? »

« A ces mots, ma surprise et ma douleur furent extrêmes. Je reconnus, en effet, ce jeune homme; mais qu'il était changé! Sa figure, blanche autrefois, était brunie par le soleil du tropique; une ou deux balafres et une expression inquiète et féroce lui donnaient un aspect redoutable. « Allons, dit-il en me prenant la main, vous sauvez la vie à ce monde-là; je veux vous prouver que je ne suis pas aussi diable que je suis noir. Ne retirez pas ainsi votre main; s'il y a un peu de sang sur la mienne, vous l'effacerez. »

« Ayant reçu l'assurance positive qu'il ne serait fait à bord ni mal ni insulte à qui que ce fût, je causai longtemps avec lui, tandis que ses hommes enlevaient ce que nous avions de plus précieux; nous ne pûmes sauver que les marchandises encombrantes. Il me raconta alors comment, après avoir commis

tous les crimes, il était parti à bord d'un négrier pour la côte d'Afrique, et que, rendu dans les eaux de Gorée, il s'était entendu avec une partie de l'équipage pour assassiner le capitaine et le second, afin de s'emparer du navire, belle et fine goélette très propre à exercer la piraterie. « J'ai, dit-il, progressivement complété mon armement et augmenté mon équipage au point d'être aujourd'hui à la tête de cent vingt gaillards dont le plus innocent serait dix fois pendu, si la justice de son pays pouvait mettre la main sur lui. J'espère, monsieur Nicolas, faire oublier les célèbres forbans de l'île de la Tortue, Montbars l'Exterminateur et l'Olonais. J'ai pour maxime, lorsque je m'empare d'un navire, de massacrer l'équipage, de prendre l'argent et les marchandises de prix. Ensuite je mets le feu au bâtiment, et les poissons seuls ont le secret de mes expéditions. »

« Ces terribles confidences me faisaient frémir d'horreur, et j'en eusse témoigné toute mon indignation à ce misérable si j'avais été seul près de lui; mais comme de ma prudence dépendait la vie de vingt personnes, je dus me contenir. Quelques-uns des pirates s'étaient approchés de nous, et, chose étrange chez de pareilles gens, il y en eut plusieurs qui me saluèrent avec respect, me disant qu'ils n'auraient jamais souffert qu'il me fût fait le

moindre mal, non plus qu'aux sœurs passagères, ayant reçu plusieurs fois dans les hôpitaux les soins désintéressés de ces religieuses. Il fallait que la reconnaissance eût poussé des racines bien profondes dans les cœurs de ces hommes pervers, pour qu'elle existât encore chez eux dans toute sa force. A l'exception d'un très petit nombre de tigres à face humaine, qui regrettaient de ne pouvoir verser le sang, nous n'eûmes pas trop à nous plaindre de nos rapports avec les forbans. Par un mélange extraordinaire d'idées religieuses confondues avec leurs pratiques de meurtres et de rapines, ils ne voulurent point emporter quelques vases sacrés, ni des ornements sacerdotaux qui étaient à bord; ceux qui voulaient s'en emparer en furent empêchés par les autres, qui craignaient, disaient-ils, que cela ne leur portât malheur.

« Enfin, après avoir passé une heure parmi nous, les pirates nous quittèrent à notre grande satisfaction, et, en partant, Marcel me dit avec ironie : « Nous devrions bien, l'abbé, vous demander l'absolution.

« — Ma foi, lui répondis-je, je ne vous la donnerais pas, mais je vous remercie de ne nous avoir ni égorgés ni brûlés, comme c'est votre coutume. »

« A ces mots il partit d'un éclat de rire.

« — Adieu, dit-il, monsieur Nicolas; si vous voyez papa, vous lui direz que j'ai été bien sage. »

« Il s'élança alors dans le bateau qui l'avait conduit à bord et rejoignit son navire.

« Vous devez bien penser que, la liberté nous étant rendue, nous nous éloignâmes au plus vite, de crainte qu'il ne prît fantaisie à ce dangereux voisin de venir nous visiter de nouveau. Les propos ironiques et les ricanements de Marcel au moment de notre séparation étaient peu propres à nous rassurer. Enfin, après trois à quatre jours de navigation, nous nous crûmes tout à fait hors de danger.

« La suite de notre traversée se fit sans incidents remarquables. Je dois seulement vous raconter un fait qui me fut personnel, et qui arriva lors de notre relâche à Bourbon, où nous laissâmes quelques passagers.

« Vous connaissez tous de nom cette colonie; mais plusieurs n'y ont jamais mis les pieds, c'est pourquoi j'entre dans quelques détails à son sujet. C'est une île de formation volcanique, à 3,250 lieues marines de Brest, et à 140 lieues de la grande île de Madagascar. Elle fut découverte en 1545 par les Portugais, et on la voit de très loin en mer à cause de ses deux hautes montagnes, le piton des Neiges et le piton des Fournaises; c'est d'ailleurs une île

de médiocre grandeur, n'ayant que quatorze lieues de longueur sur dix de largeur; mais sa situation et la fertilité d'une partie de son sol en font un point très important pour le commerce et la marine; c'est surtout depuis 1737, époque où M. Poivre en fut l'intendant général, ainsi que de l'île de France, que les cultures les plus variées y prirent une véritable extension; on y voit dans les bois le dattier, le tamaaka, le palmiste, le goyavier; dans les cultures, la cannelle, le poivre, le café, le sucre, la muscade et une multitude d'autres plantes tropicales.

« Malheureusement Bourbon n'a ni rade ni port propres à abriter les navires; ils doivent se tenir à l'ancre dans une rade foraine, prêts à prendre le large dès qu'ils aperçoivent à terre le signal qui leur annonce un ouragan, car sous cette latitude ils sont terribles.

« Je ne voulus point passer en vue de l'île sans y débarquer, et je profitai, pour faire cette petite excursion, du bateau qui conduisit les sœurs au débarcadère de Saint-Denis. Or la côte est excessivement *accorre*¹, et la mer, toujours très grosse, en rend les approches fort difficiles, exposant les embarcations à être brisées contre un rempart de ro-

¹ Perpendiculaire et escarpée comme les falaises.

chers; on a donc établi une sorte de pont volant qui, soutenu par un système de bigues ou mâtreaux, s'avance au-dessus de la mer, laissant se dérouler des échelles de corde à son extrémité. L'embarcation étant conduite sous cette espèce de pont-levis, tantôt élevée, tantôt abaissée par le mouvement alternatif des vagues, les bonnes sœurs furent saisies et hissées sur la plate-forme. On allait me livrer à la même opération, et j'aperçus un léger sourire sur les lèvres des matelots qui armaient le bateau; piqué dans mon amour-propre, me confiant à mon agilité et à mon habitude des choses de la mer, je saisis l'échelle balancée dans les airs, et j'allais bravement opérer mon ascension, lorsque mes pieds s'étant embarrassés dans ma soutane par un faux mouvement, que je ne saurais trop expliquer, je tombai à l'eau. Je crus en vérité que c'était fait de moi, et je recommandai mon âme à Dieu; car, dans une mer aussi houleuse, surtout au milieu du *ressac*¹, il est fort difficile de repêcher un homme; d'ailleurs, les requins, ces voraces déprédateurs, y sont très nombreux. Mais ma soutane, après avoir été la cause de ma chute, fut aussi celle de mon salut; car comme elle surnageait, un des matelots parvint à y entortiller

¹ Retour violent d'une lame vers le large, après avoir frappé un rocher ou la côte avec force.

sa *gaffe*¹, ce qui permit de me retirer de l'eau. J'en fus donc quitte pour un bain tiède et de sérieuses réflexions qu'il me fit faire sur l'inconvénient des petits sentiments d'amour-propre qui nous emportent trop souvent malgré nous.

« Après une navigation aussi longue, aussi tristement agitée, c'était avec bonheur que je foulais le sol, que je retrouvais les belles scènes de la nature, surtout d'une nature que je ne connaissais encore que par les récits que j'avais entendu faire. Dès le lendemain je m'aventurai dans l'île, recherchant les vallées et les bois les plus sauvages; là je trouvais cette luxuriante verdure, ce calme, cette fraîcheur dont j'avais été privé depuis si longtemps. Ici le chou-palmiste élevait à plus de soixante pieds de hauteur sa tige droite et grêle surmontée d'un panache de larges feuilles; là le tamarinier au vert émeraude, les tatamaques, les ébéniers, les orangers se pressaient, formant de véritables forêts; les lianes aux fleurs bleues ou pourpres couraient en gracieuses guirlandes et tranchaient sur les fleurs blanches, en forme de grappes, des lagalhis; de nombreuses sources laissaient échapper leurs eaux limpides parmi les herbes et des

¹ Perche en forme de lance ayant à son extrémité une pointe et un crochet en fer, qui servent à retenir ou à pousser un bateau.

plantes parfumées qui croissaient jusque dans les fissures des rochers.

« Je crois que j'aurais été heureux de passer quelques mois loin des bruits du monde, au milieu de ces merveilles de la nature tropicale; mais en peu de jours les réparations du navire furent terminées, et il fallut partir. Nous arrivâmes heureusement à Pondichéry; là le débarquement fut aussi périlleux qu'à Bourbon, mais la cause n'était plus la même: au lieu de trouver une côte à pic, comme le sont les falaises, nous trouvâmes une plage unie et sablonneuse dont l'abord est rendu difficile par une longue barre qui en défend l'accès. Il faut des bateaux d'une construction toute particulière et une grande pratique de cette opération pour gagner la terre sans être culbuté par les fortes lames dont les volutes se déroulent sur la barre en la franchissant. Vous savez, d'ailleurs, que cet inconvénient se retrouve sur plusieurs côtes, entre autres au Sénégal, dont les approches sont pareillement défendues; et c'est toujours d'espèces de radeaux ou de barques offrant peu de résistance que se servent avec succès les indigènes pour vaincre ces obstacles.

« Sur la côte de Coromandel, on se sert particulièrement de barques en écorce très légère; au Sénégal et sur la côte de Guinée, les nègres Yolofs

manient avec une adresse remarquable de petits radeaux flexibles qui semblent se jouer sur les brisants; il en est de même des indigènes de l'Océanie. Si l'on ne savait pas que les anciens pirates normands naviguaient dans des barques d'osier revêtues de peaux, on ne voudrait pas croire que des hommes osent s'aventurer sur de pareilles embarcations; mais c'est précisément cette faiblesse et cette flexibilité qui font leur force : c'est la mise en pratique de la fable du *Chêne et le Roseau*. Au Pérou, pour débarquer sur la côte près de Truxillo, on se sert du *cavallito*, petit bateau fait en forme de babouche et tissé d'un jonc très léger nommé *tolora*; on le manœuvre avec une pagaie à deux palettes. Les Brésiliens vont quelquefois à quinze et vingt lieues en mer sur une *jaganda*, radeau composé de cinq pièces jointes ensemble et amincies par le bout, du bois très léger d'*apeïba*, ayant une voile avec deux vergues, dont une perpendiculaire, mais très recourbée en arrière; deux hommes qui montent ce singulier navire ne craignent pas de s'aventurer au large.

« Dans les *intermedias*, petits ports entre Valparaiso et Lima, sur une côte aride et sans végétation, l'industrie, fille de la nécessité, a inventé les *balsas*, qui ne sont autre chose que des peaux de veaux marins, formant des outres très longues at-

tachées côte à côte et gonflées d'air; elles servent à débarquer les personnes et les marchandises.

« Beaucoup de fleuves aussi ont des barres, et qui sont plus redoutables encore que celles qui s'étendent sur une grande longueur de côtes. Presque tous vous connaissez celle de la Seine, la barre de Bayonne et le *mascaret* qui remonte la Gironde avec fureur; mais ce mouvement ascensionnel des eaux n'approche pas de celui qui se fait ressentir à certaines marées dans le *Hoogly* (Gange) et dans le fleuve des Amazones; le premier, qui se nomme *bore*, est loin d'avoir la violence du *pororoca*, qui remonte avec rapidité le grand fleuve américain. Lorsque le phénomène se produit, on aperçoit au loin une immense lame qui, occupant tout le lit du fleuve, s'avance avec le bruit et la rapidité du tonnerre; derrière cette lame, une autre plus élevée, puis une troisième plus monstrueuse encore, haute comme une colline, s'avancent et se pressent resserrées dans le lit du fleuve, qui, large comme un bras de mer, est encore trop étroit pour contenir cette masse d'eau mugissante. Dès que le bruit du *pororoca* se fait entendre, et il s'entend de plusieurs lieues, les animaux s'éloignent des rives du fleuve dans une course précipitée, et ils agissent sagement, car le flot furieux arrache, déracine et balaye en un moment tout ce qui se trouve sur le rivage.

« Comme je n'avais jamais été dans les Indes orientales, tout était nouveau pour moi dans ce pays, si différent de l'Europe par les productions de la terre, les mœurs et la physionomie des habitants.

« Pondichéry est une ville régulièrement bâtie, divisée en deux parties très distinctes : la ville blanche, qui contient environ quatre cents maisons; et la ville noire, habitée par les indigènes, qui en contient quatre mille à peu près, en partie construites en briques, mais dont la plupart ne méritent que le nom de chaumière. On n'y voit de constructions passables que l'église des missions étrangères, deux pagodes, un beau khan fait en 1836, et un phare en forme de colonne cannelée, haut de vingt-cinq mètres, dont le feu s'aperçoit à quinze mille maritimes de dessus le pont d'un navire.

« Je passai plusieurs années dans ce pays, dont la population est blanche, noire, bronzée et cuivrée, suivant les nations, mais où cependant les indigènes l'emportent en nombre. Nulle part je ne vis moins d'industrie et d'activité; le peuple, divisé en castes qui ne se mélangent jamais, y est d'une apathie étrange qui repousse toute idée de progrès et d'avenir. Le christianisme seul, en élevant les cœurs et les esprits, parviendra à régénérer ce

peuple si richement doté par la nature, mais encore plongé dans les ténèbres d'un grossier paganisme. On y chercherait en vain le bruit et le mouvement de nos villes d'Europe; ne rien faire y est le bonheur suprême : tel homme a cinq ou six domestiques, et en est d'autant plus mal servi, car chacun a sa spécialité dont il ne veut jamais sortir. Quelques poignées de riz suffisent à la nourriture de chaque homme; leur ambition s'étend rarement au delà. On ne voit dans les rues que quelques Européens désœuvrés portés sur des palanquins par des *coulis*¹; des indigènes, dont le costume annonce la caste ou le degré de richesse; des *ci-payes*, soldats du pays; des *pions*, des *tapalkares* ou coureurs, qui portent une petite boîte sur la tête, et à la main un bâton ayant à l'extrémité des cliquettes en fer, dont le bruit éloigne les serpents, hôtes nombreux et très dangereux de ces contrées.

« Je ne vous parlerai pas de mes voyages dans les environs de Pondichéry, à Chandernagor et même dans l'intérieur des terres; ces détails me regardent personnellement, et je ne suis ici que le personnage secondaire. Après quelques années de séjour dans cette colonie, le mal du pays, l'irrésistible nostalgie, me saisit, et j'éprouvai le besoin de

¹ Portefaix.

revoir la France. Mais comme il est dans ma destinée de parcourir sans cesse les mers, après quelques mois de séjour à Nantes, je dus partir pour la Martinique, où j'avais déjà rempli une longue mission. Je m'éloignai donc de nouveau, avec d'autant moins de peine que je n'avais pas retrouvé mon vieil ami, le pauvre Dulac, qui, après avoir passé une triste vieillesse, était mort de chagrin dans l'abandon le plus absolu.

« Lorsque nous arrivâmes dans les parages des Antilles, nous éprouvâmes les effets amortis par la distance d'un de ces terribles ouragans¹ qui causent tant de ravages dans nos possessions d'outremer. Nous parvînmes à gagner la Havane, où nous devions réparer nos avaries ; cette opération n'étant pas de mon ressort, je profitai de mes loisirs forcés pour visiter cette brillante capitale de la riche Cuba, la dernière perle qui reste à l'Espagne de son ancienne splendeur coloniale. Vers le soir, faisant les cent pas sur la magnifique promenade de l'Alméda, je me trouvai arrêté par un groupe où l'on s'entretenait avec beaucoup d'animation d'une exécution judiciaire qui devait avoir lieu deux jours après.

¹ Un vent fort parcourt dix mètres par seconde ; la tempête, vingt-deux mètres ; la tempête violente, comme celle du 20 novembre 1836, trente-six mètres ; l'ouragan qui déracine les arbres et renverse les édifices, quarante-trois mètres.

« — Une frégate espagnole, me dit un vieillard respectable auquel je demandai quelques renseignements, s'est emparée d'un navire pirate qui infestait l'Archipel ; le chef de ces misérables faisait ce métier depuis plusieurs années sur la côte occidentale d'Afrique ; mais, vivement pourchassé par les croisières, il était venu dans nos mers, où tant de petites îles offrent des abris naturels. Enfin il a été pris ; le procès, qui ne pouvait être long, est terminé ; la sentence condamne le chef et quelques-uns de ses gens au supplice du *garote*, et déjà ils sont en chapelle. Tous ces misérables, qui ont confessé leurs crimes, en témoignent même un repentir consolant ; leur chef seul, qui, dit-on, est Français, montrant une volonté de fer, par une sorte de bravade refuse de se réconcilier avec Dieu. »

« Je remerciai beaucoup l'Espagnol de la complaisance qu'il avait mise à répondre à mes questions, et, sans perdre de temps, j'allai trouver le gouverneur, sollicitant la faveur de pénétrer dans le cachot du prisonnier. La permission me fut gracieusement accordée, et je me dirigeai vers la prison, espérant que, plus heureux que le moine espagnol chargé de ce soin, je parviendrais à toucher le cœur de ce malheureux. La voix d'un compatriote viendra peut-être, me disais-je, remuer

des sentiments intimes dans cette âme qui paraît si endurcie ; je lui parlerai de sa mère, de sa sœur s'il en a, des souvenirs de sa jeunesse, où la religion tient une si grande place ; je le consolerais..., et, qui sait ? peut-être obtiendrai-je ainsi ce qu'une parole plus éloquente que la mienne, mais étrangère, ne pourrait obtenir.

« J'entrai donc dans la prison plein de confiance ; car l'expérience m'a démontré qu'à l'approche du moment suprême, l'homme le plus pervers descend dans le fond de son cœur, se repent, et lève des regards pleins d'espérance vers le Dieu de miséricorde. Le moine espagnol m'accompagna jusqu'à la porte de la cellule, et me remercia avec effusion de la démarche que j'allais faire. J'entrai donc dans la prison par une lourde porte garnie de fer ; le geôlier, homme à figure rébarbative, me précédait, laissant entendre un bruit continu de grosses clefs qui pendaient à sa ceinture de cuir ; il était accompagné de deux alguazils bien armés, précautions alors fort inutiles, mais qui étaient la règle de la maison. Après avoir traversé deux ou trois pièces sombres, nous suivîmes un corridor plus obscur encore, puis un escalier en pierres de taille, dont nous descendîmes plus de vingt marches pour nous trouver dans un souterrain faiblement éclairé par une lampe en fer. Là, une nou-

velle porte ayant été ouverte, j'aperçus un homme enchaîné dans un cachot humide et bas. M'étant approché de lui, je lui adressai la parole en français, lui disant qu'ayant appris sa triste situation, je lui aurais offert mon appui comme compatriote, quand bien même ma religion et mon caractère ne m'en eussent pas fait un devoir. Il m'écouta fort attentivement, et sans laisser percer cette humeur farouche dont on m'avait tant parlé : « Je vous remercie, me dit-il enfin ; mais désormais mon sort est décidé, vous n'y pouvez plus rien. — Dans ce monde, il est vrai, lui répondis-je ; mais nous pouvons aplanir la route qui conduit à la miséricorde céleste... Lorsque les crimes ont été grands, le repentir doit les égaler ; la véritable vie est à ce prix. »

« Nous échangeâmes ainsi quelques paroles, et je cherchai à ramener l'espérance dans ce cœur qui s'abandonnait au plus sombre désespoir. Plus je lui parlais, plus je croyais reconnaître le son de sa voix ; et bientôt je n'en pus plus douter : j'avais devant moi Marcel, le fils de mon vieil ami Dulac. Pauvre père ! quelle douleur eût été la sienne s'il eût vu ce fils bien-aimé près de périr sur l'échafaud, après avoir descendu tous les échelons du crime ! Et sa mère, cette bonne et sainte femme, qui l'avait élevé avec tant de tendresse ; elle en fût

morte très certainement. Mais la Providence, dans sa sagesse, en avait décidé autrement : ce dernier calice leur a été épargné.

« Je l'avoue, ému au delà de toute expression, je laissai échapper des torrents de larmes. « Marcel, m'écriai-je, reconnaissez-moi, et bénissons ensemble le Ciel qui nous réunit dans un moment aussi solennel. Oh ! non, le fils de mon ami ne sera pas sourd à ma voix, lorsque je le supplie au nom de son père... — Mon père ! s'écria-t-il avec une sorte de transport fiévreux, mon père !... ah ! c'est lui qui m'a conduit ici..., c'est sa faiblesse... Maudit soit le... — Arrêtez, répondis-je avec vivacité ; n'achevez pas votre pensée, elle serait criminelle aux yeux de Dieu : la tendresse sans règle est une erreur, mais elle n'est pas un crime. Ah ! Marcel, on vous a trop aimé ; ce n'est pas à vous de vous en plaindre. Aujourd'hui vous ne devez avoir que des paroles de pardon pour tous, car plus que personne vous avez besoin d'être pardonné. »

« A ces mots, Marcel, se pressant le front de ses mains chargées de chaînes, resta pendant quelques minutes comme abimé dans ses réflexions, tandis que, m'agenouillant auprès d'un crucifix, je priaï avec ferveur pour lui et pour le succès de mon œuvre.

« Enfin, écartant les cheveux qui recouvraient

son front, il tourna vers moi ses yeux baignés de larmes, et me tendit sa main, que je saisis avec force ; je vis qu'il était touché ; et cette victoire du Ciel m'émut tellement, que je fus longtemps sans pouvoir prononcer une seule parole.

« Il fallait cependant profiter du moment favorable pour ne laisser aucune place aux mauvaises impressions ; c'est ce que je fis avec un bonheur dont je suis loin de m'attribuer le mérite. Pendant plusieurs heures nous nous entretenmes des choses du ciel ; à chaque instant je le voyais devenir plus calme, plus confiant dans la miséricorde de Dieu. S'apercevant que j'étais fatigué, il m'engagea à me retirer chez moi, me disant qu'il ne me demandait qu'une faveur, celle de l'accompagner au dernier sacrifice. Mais je ne voulus pas le quitter, et j'obtins la faveur de partager son cachot jusqu'au moment où il serait conduit au supplice.

« Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce que cette nuit eut de cruel et en même temps de consolant pour mon âme ; nous la passâmes presque toute en prières, et Marcel voulut voir le moine qu'il avait repoussé, pour lui demander pardon de sa violence et de ses blasphèmes.

« Le lendemain, au point du jour, une foule immense couvrait la place où se dressait le hideux instrument du supplice. Le peuple ne pouvait croire

à une conversion aussi subite; mais il en eut la preuve visible. Si Marcel avait vécu comme un brigand, il mourut plein d'un repentir sincère, sans forfanterie, avec calme, et confiant dans la miséricorde céleste.

« Je conserverai tant que je vivrai le souvenir de cet événement, qui m'a prouvé, par une cruelle expérience, combien les plus petites causes peuvent influer sur l'avenir d'un homme. »

CHAPITRE V

Ceylan. — Les perles. — Éléphant blanc. — Corvette *l'Hermine*. — Batavia. — Jean le Noir. — LES PONTONS. — Roscoff et les corsaires. — Balidar. — Abordage. — Le ponton. — Le trou. — Évasion. — La ferme. — Incendie. — Le château. — Retour en France.

Le père Nicolas fit plusieurs autres récits pendant tout le temps qu'il passa parmi nous, et s'il se montrait conteur agréable, il savait être aussi auditeur attentif. Cette dernière qualité est plus rare que la première; il y a peu de personnes qui sachent bien écouter, c'est-à-dire prêter une oreille attentive, patiente même, aux récits des gens qui n'ont pas la parole facile. Cela provient en général d'un excessif amour-propre; on aime à se poser, on s'écoute parler avec complaisance, on s'admire de la meilleure foi du monde, et l'on éprouve un mélange d'impatience et d'ennui lorsqu'une autre personne prend la parole. Voilà ce qui fait que nous voyons tant de gens avoir le verbe haut et la

parole cassante; tel est, d'ailleurs, un des traits caractéristiques de l'homme de mauvaise compagnie.

M. Nicolas, habitué à manier les hommes, mûri par une longue expérience et ayant sondé le cœur humain dans ses profondeurs les plus mystérieuses, écoutait toujours avec beaucoup d'attention et laissait celui qui parlait développer ses raisonnements de son mieux; ensuite il répondait, mais toujours sans aigreur. Quelquefois seulement, lorsqu'un peu d'ironie lui échappait comme malgré lui, un fin sourire paraissait sur ses lèvres minces et décolorées.

Les incidents semblaient s'être accumulés pendant les premiers mois de notre voyage, comme pour éprouver tout d'abord la solidité de notre navire et la bonté de l'équipage. A dater de notre affaire contre les forbans, le Ciel se montra favorable, une bonne brise enfla nos voiles, et notre marche n'éprouva plus d'entraves.

Nous ne tardâmes pas à passer en vue du cap de Bonne-Espérance, dont les montagnes de la *Table* et du *Lion* terminent la perspective. De la découverte du cap par le Portugais Diaz, en 1486, data pour le commerce de l'Europe une ère nouvelle et féconde. Les Portugais furent les grands investigateurs de l'Océan, et ils durent sans doute cette

impulsion à don Henri le Navigateur, prince du sang, qui fit des découvertes considérables sur la côte occidentale de l'Afrique, et mourut en 1460.

La côte de Guinée fut découverte, en 1471, par Santarem et Escovar; la côte orientale d'Afrique et le Malabar furent visités, en 1498, par Vasco de Gama; le Brésil fut découvert, en 1500, par Alvarez Cabral; l'île Sainte-Hélène, en 1502, par Juan de Nova; l'île de Ceylan, en 1506, par Laurent Almeyda; Madagascar, la même année, par Tristan de Cuna; la Chine, par Andrada, en 1517; tous navigateurs portugais. Le vent était alors aux découvertes; car le monde entier retentissait du nom de Christophe Colomb, qui, en 1492, découvrit l'île San-Salvador, et le continent américain en 1498. Le succès de ce grand homme dut naturellement exciter l'émulation et donner le goût des expéditions d'outre-mer. Plus heureux que lui, ses successeurs, n'eurent pas à combattre les plus injustes préventions. Colomb, après avoir profondément médité, affirma qu'il y avait une nouvelle partie du monde à l'ouest de l'Océan, et déclara qu'il la découvrirait; traité de visionnaire et de rêveur chimérique, il ne se découragea point. La reine, voulant savoir jusqu'à quel point il pouvait avoir raison, fit assembler une commission au couvent de Saint-Étienne à Salamanque, dont les

moins passaient à cette époque (1484) pour les hommes les plus instruits de l'Espagne. Colomb y trouva quelques appuis, mais aussi beaucoup d'in-crédules; il est même probable que le rapport lui eût été défavorable sans le zèle que mit à le soutenir Diego de Deza, de l'ordre de Saint-Dominique, et professeur de théologie.

Tel fut le point de départ de sa grande expédition et des immenses découvertes qui changèrent la face du monde en reculant les bornes de la science.

Mais je reviens à notre voyage.

Nous ne fîmes, pour ainsi dire, que paraître à Bourbon et à Pondichéry, le temps d'y laisser des dépêches et de faire quelques vivres frais.

De là nous nous dirigeâmes directement vers l'île de Ceylan, où nous jetâmes l'ancre en rade de Colombo, capitale de l'île, ville forte et presque toute bâtie à l'européenne. On voit facilement que les Anglais y sont dominateurs; nul peuple au monde, excepté les Hollandais, ne sait fonder et maintenir sa puissance coloniale avec autant de soins et d'habileté. Lorsque nous nous trouvâmes à dix lieues de cette île magnifique, nous pûmes vérifier un fait qui m'avait toujours paru exagéré dans les récits que j'en avais entendu faire, c'est que dans les mers de l'Inde il arrive souvent de

sentir les approches de certaines îles par les émanations parfumées que les brises de terre répandent au loin. C'est que dans leurs forêts croissent mille plantes odoriférantes : le cannellier, le camphrier, le muscadier, le giroflier, le daphné-indica, dont l'odeur suave charme et séduit à l'égal de la rose. Ceylan est une de ces contrées privilégiées où, parmi les plantes les plus belles et les plus parfumées, sous le ciel le plus doux, vivent des animaux admirables par la forme et l'éclat de leur parure : les perroquets, les paons, les faisans, les couroucous peints en or et en vermeil, le calyptomène vert brillant comme une émeraude, et des lézards dont l'éclat métallique et chatoyant éblouit lorsqu'ils s'agitent avec vivacité aux rayons du soleil.

A peine fûmes-nous à l'ancre, que M. Deschâteaux descendit à terre, m'emmenant avec lui. Nous ne fîmes, pour ainsi dire, que traverser Colombo, qui n'offrait à nos yeux que l'aspect d'une grande ville de commerce, mais rien de nouveau pouvant captiver l'attention d'un observateur. C'était la belle et luxuriante campagne de l'île, avec ses cultures si variées, qui lui offrait un intérêt réel. Nous nous rendîmes d'abord dans une baie voisine, où la pêche des perles, moins active qu'à *Chilaw* et à *Kondatchy*, occupait cependant un grand nombre de *Cingalais*. Nous admirâmes com-

bien l'empire de l'habitude peut modifier le tempérament des hommes; car les plongeurs pouvaient rester sous l'eau pendant plusieurs minutes, et ils en sortaient sans paraître très fatigués. Il est probable que l'usage de la cloche à plongeur venant à se généraliser, on leur épargnera plus tard une peine réelle, quoique peu apparente, et un danger incontestable.

Les huîtres perlières que nous vîmes ramener sur le rivage ne renfermaient que des perles d'une médiocre valeur; car il faut qu'elles soient grosses, rondes et de belle eau, pour avoir un grand prix.

Il en est des perles comme de certains diamants, qui ont une immense valeur de convention, et dont les noms connus dans le commerce en font de véritables types. On cite, au nombre des perles les plus fameuses, celle que César offrit à Servilia, évaluée un million de sesterces, ou douze cent mille francs. La perle appartenant au schah, vue par Tavernier en 1635, était évaluée un million et demi; le pape Léon X en possédait une valant trois cent cinquante mille francs; et la fameuse perle la *Pellegrina*, pesant 28 karats, est placée dans le musée Zozima à Moscow. Chaque pêcheur de perles espère sans doute, en plongeant dans les profondeurs de la mer, qu'un ha-

sard heureux lui fera trouver une de ces merveilleuses perles si recherchées pour les couronnes des rois. Ces pauvres gens aussi ont leurs rêves tissés d'or et de soie, songes brillants de l'imagination qui les consolent de leurs rudes travaux.

Nous aurions bien désiré d'aller visiter le pic d'Adam, dont nous apercevions la cime conique élevée de mille toises au-dessus du niveau de la mer; mais la distance à parcourir eût été trop grande. C'est un des plus célèbres pèlerinages des bouddhistes, qui y vont adorer l'empreinte du pied que Bouddha, leur fausse divinité, a, croient-ils, laissée sur un rocher au sommet de la montagne. Des escaliers taillés dans le roc permettent de monter au sommet de cette cime escarpée. Il paraît que Ceylan a été le centre le plus actif du culte de Bouddha, car il existe dans l'intérieur de l'île de grandes et majestueuses ruines. Près de l'ancienne capitale, nommée Nouradjapoura, on voit un grand nombre de colonnes de marbre, les unes debout, les autres renversées, et des pyramides de grande dimension; on y trouve encore un des pèlerinages les plus vénérés de l'île, parce que l'on croit que Bouddha lui-même y venait chercher la fraîcheur et le repos. Il existe près de Tapary des temples circulaires de cent pieds de hauteur, surmontés d'obélisques; et près d'eux, sur un rocher

élevé de plus de trente pieds, on voit deux statues taillées dans le roc, dont une, haute de cinquante pieds, est debout, tandis que l'autre est en adoration devant elle; on suppose que la plus grande représente Bouddha.

Cette contrée, intéressante sous tous les rapports, attend des explorateurs habiles pour ouvrir un vaste champ à la science. Malheureusement les compagnies commerciales attachent plus de prix à entasser des cargaisons d'ivoire ou de cannelle qu'à étudier l'histoire par les monuments et à civiliser les peuples. S'il le faut pour assurer leur domination, elles laisseront les indigènes croupir dans les ténèbres de l'ignorance et d'une grossière idolâtrie.

Pendant notre excursion, nous vîmes un grand nombre d'éléphants d'une taille gigantesque et d'une remarquable docilité. Les cornacs, il est vrai, les conduisaient avec une grande douceur; mais il n'en est pas moins merveilleux de voir ces colosses se laisser guider plus facilement que le cheval le mieux dressé.

M. Deschâteaux, qui avait entendu parler de l'espèce de culte superstitieux que certains individus rendent aux éléphants blancs, ainsi que cela se voit dans le royaume de Siam, tenait beaucoup à visiter un de ces animaux si renommés et en

même temps si rares. Nous en rencontrâmes un chez un riche seigneur du pays, qui nous introduisit dans un parc où son éléphant se prélassait, largement nourri, couvert de riches housses et soigné avec autant de sollicitude que s'il eût été souverain du lieu. M. Deschâteaux souriait de pitié en voyant ce ridicule fétichisme; mais il ne laissa point paraître ce sentiment, de crainte de blesser notre hôte, qui nous avait accueillis avec la plus bienveillante générosité. Il résulta pour lui, d'un examen attentif, que si un éléphant pouvait recevoir les hommages d'un homme sensé, ils ne devraient pas s'adresser à un éléphant blanc, qui n'est en réalité qu'un individu dégénéré, un albinos de l'espèce. Revenus à Colombo avec une nombreuse collection de plantes, d'oiseaux, de papillons et de dessins, nous retournâmes à bord, et le départ s'effectua immédiatement. Nous avions l'ordre de montrer notre pavillon sur plusieurs points, mais de ne séjourner que dans les pays où notre influence aurait besoin d'être consolidée par une démonstration. Nous avons été rejoints à Ceylan par une corvette¹ qui nous apporta des dépêches contenant des modifications à notre voyage, et qui devait marcher de conserve avec

¹ Navire de guerre classé entre le brick et la frégate; il porte de vingt à vingt-six pièces.

nous dans la Polynésie, où la mer est semée d'îles, d'îlots et d'écueils, comme la voie lactée est semée d'étoiles.

L'expérience nous montra, peu de temps après, que le ministre de la marine avait usé de prudence en nous donnant un compagnon de route avant de nous engager dans ce dangereux labyrinthe.

Pendant les premiers mois de séjour dans les contrées tropicales, j'avais éprouvé plusieurs indispositions assez graves provenant de l'abus que j'avais fait de fruits aqueux ou sucrés. Les Européens en sont souvent victimes, parce qu'ils n'y attachent pas assez d'importance; on doit même reconnaître que l'intempérance leur est plus fatale encore que le climat. La banane surtout était devenue pour moi le mets de prédilection, et chaque fois que j'allais à terre, mon premier soin était d'acheter une provision de ce fruit délicieux. La figue banane provenant du bananier dit des Sages était celle que je préférais. Nous en faisons des pâtes sèches très solides qui, délayées dans de l'eau ou du bouillon, nous donnaient un aliment agréable et nourrissant. Il nous arrivait même quelquefois, lorsque nous en avions le temps, de faire, d'après les procédés des indigènes, une liqueur fermentée fort bonne qu'ils nomment *vin de bananes*.

Nous avons appris que le choléra sévissait à Calcutta et dans toutes les contrées basses du Bengale, ce qui détermina le commandant à ne pas approcher des possessions britanniques. Nous nous dirigeâmes donc directement vers Batavia, capitale des immenses possessions hollandaises dans l'Océanie, et incontestablement la première ville commerçante de cette partie du monde, malgré son climat malsain, qui y cause souvent une excessive mortalité. Nous y trouvâmes une rade aussi sûre que belle, où régnait un grand mouvement; mais arrivés à terre nous y cherchâmes vainement la ville, qui est partout et ne se trouve nulle part; car la plus grande partie s'étend dans les campagnes voisines, au milieu de bosquets formant de longues rues ou des places grandes comme des plaines: on a voulu ainsi se garantir de l'insalubrité du climat, qui se fait ressentir très fortement dans le voisinage de la rade. Outre les quartiers européens, il existe de vastes faubourgs situés hors de l'enceinte de l'ancienne ville; ils sont habités par des Asiatiques, et particulièrement par des Chinois. Comme nous nous trouvions à Batavia pendant la belle saison, et que cette grande ville présente toutes les ressources imaginables, nous en profitâmes pour mettre la corvette en *carène*¹

¹ Opération qui a pour objet de réparer le dessous d'un vaisseau;

et changer quelques-uns de ses bordages qui, malgré le doublage en cuivre, avaient été endommagés par les vers. Les navires ne sont pas plus exempts que tout ce qui existe des parasites rendus redoutables par leur petitesse, leur multiplication rapide et la ténacité avec laquelle ils rongent et détruisent. Les vers percent le bois des bordages et des membrures; les rats s'introduisent partout, circulent dans les moindres fentes, dévorent les vivres qu'ils peuvent saisir, et, favorisés par l'*arrimage*¹, qui laisse toujours des vides, ils bravent dans des antres microscopiques les chats les plus rusés; les blattes aussi, vulgairement nommées *kakerlac*, rongent les vivres, les vêtements, jusqu'au cuivre, et répandent partout leur odeur infecte. Les ravets ou blattes d'Amérique ont plus d'un pouce de longueur; on les trouve particulièrement sur les vaisseaux; ces animaux, comme tous ceux de la même espèce, sont nocturnes, ce qui rend leurs attaques plus dangereuses par la difficulté de les apercevoir. Depuis longtemps ils nous faisaient la guerre, et nous ne pûmes jamais nous en débarrasser. Pendant que nous étions à Batavia, nous prîmes à notre bord un pauvre vieux

on la fait soit dans un bassin, soit en abattant le navire sur un des côtés.

¹ Arrangement de la cargaison.

marin à cheveux gris qui nous dit qu'il se nommait Jean le Noir; qu'il était natif de l'île de Batz, sur la côte nord du Finistère; et que s'étant embarqué il y avait peu d'années sur un navire hollandais, il était venu à Batavia; mais le navire déjà vieux, ayant éprouvé du mauvais temps pendant le voyage, avait été condamné, puis démoli comme n'offrant aucune garantie de solidité pour le retour en Europe. « Depuis ce temps-là, ajouta le bonhomme le Noir, j'ai travaillé sur le port et vécu comme j'ai pu, attendant avec impatience l'arrivée d'un navire français pour me rapatrier. »

Ce vieux marin avait parcouru toutes les mers du globe, et sa vie, racontée par un Corbière, serait une odyssée remplie d'intérêt et de situations saisissantes. Il nous fit le récit de ses voyages et de plusieurs aventures qui les avaient signalés; il nous parlait aussi souvent de la vieille marine française, dont il était une tradition vivante, des exploits de nos marins pendant la dernière guerre, de leurs actions héroïques, sublimes sacrifices presque tous ignorés, parce que tous les yeux, alors attachés sur la grande armée, ne voyaient pas ces combats isolés qui se passaient dans les solitudes de l'Océan.

De tous les récits de Jean le Noir, celui qui me frappa le plus fut sa détention à bord des pon-

tons anglais; il nous le fit dans les termes suivants :

« Mes parents étaient de pauvres pêcheurs de l'île de Batz, qui n'est séparée de la petite ville de Roscoff que par un bras de mer nommé le chenal de Batz. Ce chenal, ouvert à l'est et à l'ouest, mais d'un accès assez difficile à cause des rochers qui sont aux entrées, offre un lieu de relâche pour le cabotage, et a souvent favorisé les convois en temps de guerre. Les corsaires aussi, ces hardis auxiliaires de la marine de guerre, y trouvaient un refuge contre les croisières anglaises, d'où ils pouvaient, pendant le gros temps ou les brumes, fondre comme des oiseaux de proie sur les navires marchands qui passaient la Manche.

« Les corsaires, on le sait, étaient souvent des gens violents, querelleurs et débauchés, dépensant en folles orgies les sommes considérables que leur rapportaient leurs parts de prises. Vivant au jour le jour, s'attendant à être tués ou conduits sur les pontons, ils ne faisaient aucun cas de leur vie ni ne ménageaient guère celle des autres. C'est vous dire assez que, lorsqu'il y avait trois ou quatre corsaires en relâche dans le chenal, Roscoff n'était tenable que pour des matelots habitués aux scènes de violence, et les marchands qui vendaient au poids de l'or tout ce qui pouvait séduire leurs

dangereux clients. Les capitaines eux-mêmes fermaient souvent les yeux sur les excès que commettaient leurs gens, regardant comme des récréations des actes qui aujourd'hui conduiraient leurs auteurs sur les bancs de la cour d'assises ou de la police correctionnelle.

« Tel était lors de ma jeunesse le pays où je fus élevé, jusqu'au moment où je fus pris pour le service de l'État. J'y passai plusieurs années ayant plus de misère que de profits; et comme je reçus un jour une blessure assez grave dans un combat, on me renvoya à la maison en convalescence.

« C'était alors le bon temps, comme disent les gens de Roscoff; les cabarets ne désemplissaient pas, l'or roulait sur les tables, et chaque jour la gendarmerie était obligée de mettre le sabre à la main pour réduire les plus tapageurs. Une grande partie des habitants du pays, séduits par cette existence aventureuse entremêlée de misères et de plaisirs, ayant pris service à bord des corsaires, rivalisaient de turbulence et de dissipation avec les aventuriers étrangers que les hasards de la vie conduisaient dans ces parages.

« Lorsque je fus complètement guéri et ingambe, l'envie me prit aussi de faire la course comme les camarades. Il n'y avait que l'embarras du choix; car nous avions sur rade plusieurs hardis capi-

taines, dont les équipages étaient quelquefois décimés par l'ennemi, et qui alors accueillaient volontiers les gars décidés à tout faire.

« Au nombre de ces capitaines, on distinguait le fameux Balidar, la perle des flibustiers, l'homme audacieux par excellence, qui cachait un cœur chevaleresque sous sa veste goudronnée. Balidar ne recherchait pas seulement les occasions d'enrichir son équipage, mais il aimait instinctivement l'odeur de la poudre, les coups de canon et les sanglants hasards de l'abordage ; il eût abandonné une riche prise pour attaquer un navire armé plus fort que le sien. L'amour de la gloire était le grand mobile de cet homme-là. Mais d'où venait-il ? était-il Provençal ou Portugais ? Je ne l'ai jamais su. Son accent très prononcé annonçait une origine méridionale, et ses armateurs étaient de Dieppe.

« Balidar avait d'abord commandé un petit côtre, le *Point du jour*, avec lequel il s'empara, en vue de terre, d'une goélette anglaise armée de dix canons ; puis il fit plusieurs prises assez riches, qui atterrirent heureusement. Lorsque je revins à Roscoff, il commandait l'*Embuscade*, lougre aux formes effilées, peint en noir, et monté par cent vingt gaillards qui ne demandaient que combats et butin. La réputation du capitaine me déterminait,

et je me présentai à lui. « Tu veux donc, me dit-il, t'engager avecque nous ? — Oui, capitaine. — Tu sais que moi et mes zens nous serons plous les balles et les bissecayens que les pièces de six livres ? — Oui, et c'est là ce qui me détermine. — Allons ! mon garçon, tu me plais, tu seras des nôtres. » Et en me parlant ainsi, il me pressa la main : le contrat était signé.

« Peu de jours après, nous eûmes une excellente occasion de nous mettre à l'œuvre. Des prisonniers arrivés en rade de Morlaix à bord d'un parlementaire anglais rapportèrent qu'ils avaient été accostés par un grand lougre de Jersey, dont le commandant leur avait dit que si Balidar osait sortir malgré sa défense, il lui couperait les oreilles.

« Balidar ne répondit rien ; mais on vit, à l'éclair qui jaillit de ses yeux, qu'il ne tarderait pas à attaquer le bravache qui vendait ainsi la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre. Comme le lougre¹ anglais avait deux cent vingt hommes à son bord, Balidar recruta sur-le-champ une trentaine d'hommes de bonne volonté pour renforcer son équipage, et partit pendant la nuit à la recherche de l'Anglais. Cette recherche ne fut pas longue ; car, l'empressement d'en venir aux mains

¹ Petit bâtiment mâté de deux mâts et à deux grandes voiles trapézoïdales comme les chasse-marée.

étant égal des deux côtés, on s'aborda promptement, et l'on commença un engagement terrible sur les ponts des deux navires. Jamais je ne m'étais trouvé à une affaire aussi chaude; nous combattions corps à corps sur les bastingages, dans la mâture, partout enfin où il était possible à un homme de se glisser; les espingoles, les fusils, les haches, les piques et les sabres agissaient sur tous les points, et les cris de rage venaient se mêler au gémissement des blessés. Les Anglais, encore plus maltraités que nous, quoique plus nombreux, commencèrent à comprendre qu'il n'était pas facile de couper les oreilles au capitaine Balidar; et une sorte de trêve de lassitude s'étant établie des deux côtés, ils en profitèrent pour couper les amarres joignant les navires, qui se séparèrent à l'instant. Balidar était tellement occupé à combattre, qu'il ne s'en aperçut pas immédiatement; mais une seconde après, voyant son navire qui s'éloignait, il se jeta à la mer pour le rejoindre. Un instant auparavant, je venais d'être blessé et renversé sur le pont ennemi; mon désespoir fut grand lorsque je vis l'*Embuscade* qui était déjà à une encablure, et le lougre anglais qui, tout désarmé, reprenait tristement la route de Jersey. Les deux navires avaient la moitié de leurs hommes tués ou blessés, et offraient un spectacle capable

de glacer d'horreur; la lutte avait été sanglante et stérile, car elle avait eu pour mobile la jactance de l'un et l'orgueil blessé de l'autre. Les deux pays y perdirent des hommes intrépides, qui eussent pu rendre ailleurs des services plus utiles, et ils n'y gagnèrent rien en gloire maritime; car on sait que les marins des deux nations ont fait leurs preuves de bravoure et d'habileté.

« Enfin je me trouvai prisonnier et blessé entre les mains des Anglais, que nous regardions alors comme nos ennemis naturels. Pris sur un corsaire avec deux de mes camarades aussi malheureux que moi, je ne devais m'attendre à aucune pitié; car je n'ignorais pas combien le gouvernement anglais se montrait cruel envers les pauvres prisonniers que les hasards de la guerre faisaient tomber entre ses mains. Ce n'est pas lui qui eût dit en présence d'une colonne de prisonniers ces mémorables paroles de l'empereur : *Honneur au courage malheureux!* Quoiqu'il existât parmi les Anglais de nobles et généreuses natures individuelles, le gouvernement, à l'aide des diatribes et des efforts d'une presse puissante, était parvenu à égarer l'opinion du peuple au point de lui faire regarder les Français comme des monstres sans foi ni loi, qu'on devait mettre au ban de l'Europe civilisée. Jamais le stupide fanatisme des musulmans contre les chrétiens ne se déchaîna

avec plus de fureur et d'injustice que la haine de la populace de Londres contre tout ce qui était Français. Il a fallu près d'un demi-siècle de paix pour que de nouvelles générations, mieux éclairées, pussent reconnaître tout ce qu'une haine aveugle et sauvage a de contraire à la loi de Dieu et à la dignité de l'homme.

« Nous aussi nous n'aimons pas les Anglais; mais les prisonniers internés à Verdun et sur d'autres points n'ont jamais éprouvé ces ignobles et basses persécutions, non seulement réprouvées par nos mœurs, mais qui eussent été réprimées par le pouvoir lui-même.

« Enfin j'étais prisonnier, et je devais me résigner en gémissant à subir le dur régime des *pontons*. C'étaient, vous le savez, de vieux vaisseaux démantés, échoués et maintenus par des chaînes sur des vases qui découvraient à chaque marée.

« Je fus placé dans une de ces horribles prisons en rade de Chatam; on en comptait neuf sur ce point. Il s'y trouvait des prisonniers provenant de navires capturés et de nos armées d'Espagne et de Portugal, trop heureux encore de n'avoir pas été parqués dans quelque nouveau *Cabrera*¹.

¹ Après la capitulation de Baylen, en 1808, par le général Dupont, les Français furent placés dans l'île de Cabrera, où ils éprouvèrent les horreurs de la faim et de la soif sous un ciel de feu; la plupart y périrent de misère et de désespoir.

« Lorsque j'arrivai sur le ponton, les prisonniers m'entourèrent; c'était à qui m'interrogerait sur la France, sur l'armée, sur les familles; on me fit des offres de service, et on me renseigna sur le régime de la prison. C'étaient surtout des gens de la côte de Tréguier et de Léon qui venaient vers moi avec le plus d'empressement, et j'y trouvai quelques vieux camarades d'enfance, hélas! bien changés par le malheur, qui les avait vieillis avant le temps. En voyant ces figures maigres et livides, ces yeux cernés, ces regards abattus, par un triste retour sur moi-même, je songeais au sort qui m'attendait. L'un était accablé par la maladie, la phtisie surtout, qui moissonnait largement sur les pontons; l'autre succombait sous les atteintes du mal du pays. Eh bien! toutes ces natures brisées ou fiévreuses se ranimaient et semblaient respirer avec délices lorsque je parlais du pays; les questions se croisaient alors, et j'avais peine à y répondre. « Vous connaissez Saint-Paul-de-Léon? Oui, beaucoup. — Le clocher de Kréisker y est bien beau! — Avez-vous monté sur la galerie? — Oh! oui, plusieurs fois. — Connaissez-vous Jean Jégou? me disait un autre. — C'est le meunier de Pensez. — Sa fille Yvonne est-elle mariée? — Non, elle attend le retour de son promis. » Et je voyais un éclair de bonheur illuminer le visage

du pauvre garçon qui m'adressait ainsi la parole. Un autre me parlait de sa mère, un autre de sa sœur, un autre même de la petite ferme où il était né, au fond d'une vallée étroite couverte de peupliers et de saules. Tous ceux qui obtenaient une réponse favorable étaient là, les yeux fixés sur moi, interrogeant jusqu'à mes moindres gestes; ceux que je ne pouvais satisfaire se retiraient en silence : il était facile de voir dans leurs tristes regards une espérance brisée.

« Comme je vous l'ai dit, les pontons étaient de vieux vaisseaux hors de service, grossièrement réparés, et installés sur des rades dans un pays humide et froid. Celui dans lequel je me trouvais, avec onze cents autres prisonniers, nous ménageait l'espace d'une manière insuffisante, notre prison n'ayant que cent trente pieds de longueur sur quarante de largeur. Elle consistait dans la batterie basse et le faux pont, dont un quart était retranché à chaque extrémité par une forte cloison percée de meurtrières. Ces deux compartiments étant occupés par les soldats de la garnison, la seule promenade qui nous fût permise pour rafraîchir nos poumons était le carré de la drome et le gaillard d'avant; encore ce dernier préau recevait-il, pendant une partie de la journée, l'âcre fumée du charbon de terre des cuisines.

« Chaque prisonnier avait un petit banc, un hamac, un mince matelas et une couverture de laine. Afin de pouvoir reconnaître plus facilement ceux qui s'évaderaient, on leur avait donné un costume exceptionnel : gilet, veste et pantalon jaunes, souliers de lisières à semelles de bois.

« L'ordinaire se composait d'une livre et demie de pain bis, une demi-livre de viande cinq fois par semaine, de la mauvaise soupe, des légumes secs ou de la morue avariée.

« La grande préoccupation des Anglais était la crainte des révoltes et des évasions : ils avaient pris pour les éviter les précautions les plus minutieuses. Les *sabords*¹ étaient garnis de forts barreaux de fer; à deux pieds au-dessus de la batterie basse régnait extérieurement une galerie à claire-voie, où quatre sentinelles se promenaient le jour et sept la nuit. Tous les quarts d'heure ces sentinelles étaient tenues de crier : *All is well* (tout va bien)! puis les rondes se succédaient, frappant sur les grilles et sondant de tous les côtés. Chaque jour aussi on comptait les prisonniers. Eh bien, malgré cette surveillance de tous les instants, des évasions qui tenaient du prodige venaient quelquefois rani-

¹ Ouvertures carrées pratiquées dans les batteries pour passer les canons; elles se ferment par de très forts volets nommés mantelets, qui se lèvent comme les châssis à tabatière.

mer la fureur de nos geôliers. L'amour de la liberté est si fort chez les hommes, il les rend si industriels et si entreprenants, qu'ils triomphent de tous les obstacles. Le baron de Trenk et Latude en ont été de mémorables exemples ; mais nos prisonniers d'Angleterre les ont au moins égalés. On a vu des prisonniers simuler des maladies et même la folie avec tant de persévérance et de vérité, que leurs amis les plus intimes les regardaient comme perdus ; on les comprenait alors dans les cartels d'échange, et en revoyant leurs foyers ils recouvraient la santé et la raison. Un des moyens les plus généralement usités, quoique les Anglais fussent toujours en garde contre lui, consistait à percer un trou dans l'épaisseur du vaisseau, et à se laisser glisser à la mer ; mais le malheureux qui, après un travail de plusieurs mois, était parvenu à percer ce trou tant désiré, était souvent repêché ou tué d'un coup de fusil lorsqu'il cherchait à gagner à la nage la grève voisine. Puis lorsqu'il y parvenait, où aller ? que faire ? quel parti prendre dans un pays ennemi où le nom de Français était en exécration ? Les obstacles succédaient aux obstacles ; malgré cela on tentait le coup, et quelquefois on réussissait.

« L'oisiveté est surtout dans les prisons le plus grand ennemi de l'homme ; aussi éprouvions-nous

tous un besoin d'activité qui se faisait jour de toutes les manières ; nous faisons mille petits ouvrages : boîtes, colliers, chaînes de montres, bagues, ouvrages en cocos, qui étaient de petits chefs-d'œuvre de goût et de patience ; la paille, le crin, les cheveux prenaient dans certaines mains une valeur idéale, et les Anglais recherchaient beaucoup les travaux des pontons, ce qui procurait quelque bien-être aux plus industriels d'entre nous. D'autres se faisaient professeurs de langues, d'écriture, d'escrime ou de musique, tandis qu'on en voyait qui, la palette ou le ciseau à la main, peignaient ou sculptaient des scènes qui ne manquaient pas de mérite. Malheureusement les passions humaines, le jeu surtout, la plus fatale de toutes, venaient parfois assombrir ce tableau.

« L'astuce naît souvent du malheur poussé à l'excès ; c'est ce qui arrivait souvent parmi nous. C'était quelquefois l'homme qui semblait le plus occupé de ses travaux, celui dont la physionomie peignait la résignation ou l'insouciance, qui méditait avec le plus d'acharnement et d'opiniâtreté un projet d'évasion. Un complot se formait souvent en chantant, et plusieurs centaines d'hommes se créaient des signes conventionnels, véritables hiéroglyphes dont leurs gardiens étaient loin de comprendre la portée. Les Anglais s'en doutaient ; et

cette pensée les rendait si ombrageux, qu'ils voyaient des complots partout : étrange préoccupation qui les faisait souvent passer à côté de la vérité. A peine étais-je établi sur mon ponton que je songeai, comme tous les autres, aux moyens de m'évader; telle fut désormais ma pensée fixe pendant le jour et pendant la nuit. Plus je voyais d'obstacles à vaincre, plus j'étais tourmenté du désir de les surmonter; et, convaincu que le seul secret bien gardé est celui que l'on ne confie à personne, je résolus de travailler isolément pour mon compte, à mes risques et périls.

« J'avais remarqué qu'au nombre des soldats préposés à notre garde, il y avait plusieurs Gallois qui, dans leurs entretiens entre eux, ne se servaient que du dialecte de leur pays; or le bas-breton et le gallois sont frères, leur origine est commune, les racines sont les mêmes; et s'il existe des différences, c'est particulièrement dans la prononciation et dans les mots parasites, empruntés à diverses langues pour exprimer de nouveaux besoins et des idées nouvelles. Rien ne lie plus les hommes ni ne les dispose mieux à une bienveillance réciproque qu'une communauté de langage. Il me fallut une assez longue étude et beaucoup d'attention pour suivre la conversation de ces soldats gallois; j'y parvins, ce que je regardai comme

un grand pas fait vers ma délivrance. Peu après, une circonstance fortuite s'étant présentée, j'adressai la parole à l'un d'eux dans son idiome, ce qui parut le surprendre et lui faire plaisir. Il raconta ce fait à ses camarades, qui dès lors me parlèrent volontiers et semblèrent me témoigner quelque intérêt; il en résulta que la surveillance fut plus relâchée pour moi que pour mes compagnons d'infortune. J'affectais d'ailleurs une gaieté et une résignation qui étaient bien loin de mon âme, toutes mes pensées étant dirigées vers un même but, l'évasion. Excellent nageur d'ailleurs, je pouvais très facilement gagner la terre si une fois je parvenais à descendre à l'eau. Un jour un prisonnier dont la famille habitait à plusieurs lieues de Roscoff me confia qu'il avait réussi à séparer des bordages dans un endroit obscur du vaisseau où il était souvent appelé pour un service culinaire. « Mais, ajoutait-il, je ne sais pas nager, et je ne puis par conséquent profiter de mon travail; si tu te sens capable de tenter l'entreprise avec quelque autre camarade, je t'indiquerai ce trou, auquel je travaille depuis près de deux ans. Je ne te demande qu'un service en échange de ce moyen de reconquérir ta liberté, c'est d'aller donner de mes nouvelles à mes parents, et de leur dire surtout que je suis parvenu, par mon industrie, à me procurer quelques

douceurs au milieu de toutes nos privations. Tu sais que je suis bon cuisinier; j'ai su me rendre nécessaire au commandant, qui est un type de gourmandise; il déteste les Français, mais il aime passionnément leurs ragoûts, et je ne sais trop ce qu'il deviendrait si je venais à lui manquer. Il serait, je crois, capable de se pendre. Je vais donc feindre une indisposition, et je lui dirai que je veux t'initier dans le grand art du fricandeau, afin que tu puisses me remplacer si je venais à succomber; alors je t'indiquerai ma cachette, et tu pourras t'en servir pour toi-même ou pour quelque camarade. »

« Cette proposition était trop de mon goût pour que je ne l'acceptasse pas immédiatement. Le lendemain, le chef d'office se plaignit de lassitudes et de coliques, ce dont le commandant se montra fort alarmé; il jetait des regards douloureux sur ses fourneaux refroidis, et il appela le chirurgien du bord, dont toute la science n'eût pas défrayé le plus médiocre de nos officiers de santé. L'esculape britannique, après avoir gravement interrogé, examiné et palpé le malade, déclara que sa situation n'était pas exempte de danger; et qu'il fallait, pour quelque temps du moins, ainsi qu'il en témoignait le désir, l'éloigner de ses fourneaux, dont les vapeurs étaient dangereuses pour sa poitrine. A cet

arrêt le commandant pâlit; mais lorsque le malade lui eut parlé d'un second lui-même qui pouvait sous sa direction le remplacer convenablement, le sourire reparut sur ses lèvres, et il me fit mander sur-le-champ.

Je commençai dès le lendemain à remplir mes nouvelles fonctions, et j'apportai plus de soin à préparer mon évasion qu'à épicer les sauces du commandant. Un des soldats gallois dont j'avais fait connaissance ne tarda pas à devenir mon ami dévoué, parce que je me trouvais en position de lui donner en cachette tantôt un verre de *gin*, tantôt un peu de bonne eau-de-vie de France, qui était alors regardée en Angleterre comme une friandise aussi rare que précieuse. Plusieurs fois dans la conversation, sans avoir l'air d'y attacher une haute importance, je lui demandai s'il ferait feu sur moi en me voyant gagner la terre à la nage; ordinairement il se contentait de sourire à cette question comme d'une chose tout à fait impossible. Un jour cependant il me répondit qu'en pareil cas il exécuterait sa consigne, s'il s'agissait d'un autre, mais que pour moi il détournerait la vue. Je l'avais bien sondé et bien préparé; cependant je craignis que sous une apparente bonhomie il ne me tendît quelque piège; j'hésitais à m'ouvrir davantage, quoiqu'il me répugnât de penser qu'un marin ou un soldat

pût trahir le secret d'un ami ou se rendre coupable d'une dénonciation. Il importait beaucoup pour moi d'avoir des intelligences dans le camp ennemi, afin de profiter d'une nuit où ce soldat serait en faction pour disparaître de ma prison. Mon camarade devait reboucher le trou dès que je serais à l'eau, afin que ma désertion fût entourée d'un mystère impénétrable. Un jour donc j'eus avec lui une conversation où je lui développai mon projet d'évasion, lui disant que je comptais sur sa parole de fermer ou de détourner les yeux s'il m'apercevait; il me le promit de nouveau, et cette fois-ci très sérieusement, en me pressant la main d'une manière significative. Deux jours après il devait être de service; nous convînmes que lorsqu'il serait en faction il me le ferait savoir par un signal.

« La nuit tant désirée arriva, nuit affreuse telle que je la demandais dans mes plus ardentes prières; j'avais fait un petit paquet de mes effets que je liai sur mes épaules, et j'attendis. Le tonnerre grondait avec force, la mer agitée par le vent était clapoteuse, la pluie tombait à torrents, et les sentinelles, ne sachant où se réfugier, grelottaient en maudissant leur faction. Il était environ minuit lorsque je me jetai à l'eau, et aussitôt je me mis à nager vigoureusement.

« Un éclair brillant, suivi d'un effroyable coup

de tonnerre, ayant éclairé au même instant toute la rade de Chatam, j'aperçus le soldat gallois qui tournait ses regards du côté opposé à celui où je me dirigeais; mais toutes les sentinelles n'étaient pas aussi aveugles que lui, et un coup de fusil, dont la balle siffla à mes oreilles, m'apprit que j'avais été découvert. Deux ou trois autres coups de feu furent tirés dans ma direction, et mon ami le Gallois tira aussi, mais de manière à ne pas m'atteindre, tout en sauvegardant sa responsabilité. Je plongeai aussitôt pour changer de direction, dans la crainte que l'on n'envoyât quelque embarcation à ma poursuite, et j'arrivai dans un courant rapide qui me porta sur des rochers couverts de plantes marines. A cent pas de là j'apercevais la terre, mais je fus fort longtemps avant de pouvoir y arriver, car les goémons sur lesquels je me trouvais forcé de marcher étaient glissants comme du verglas; enfin j'éprouvai un inexprimable sentiment de bonheur en sentant sous mes pieds le sable doux de la grève. J'apercevais de là un mouvement inusité sur mon ponton et ceux qui étaient les plus rapprochés de lui; je voyais les lumières des falots de ronde; des cris d'appel se faisaient entendre, et à la lueur des éclairs je pus distinguer les noires silhouettes des embarcations qui sillonnaient la rade dans plusieurs directions; le plus prudent était donc de pénétrer

dans les terres. J'entrai par une brèche dans un champ voisin, où je m'habillai. J'avais laissé mes vêtements jaunes sur le ponton, et ceux que je portais, qui étaient en grosse toile grise, m'avaient coûté près de trois mois de travail pour les confectionner clandestinement. Je les avais enveloppés et cousus dans une toile goudronnée, après y avoir joint un bonnet de matelot et quelques livres sterling, fruit de mes économies. Ayant défait le paquet, je trouvai tous ces objets presque secs, grâce à la toile goudronnée qui les avait préservés de l'humidité. Accablé de fatigue, je suivis lentement un petit sentier qui devait me conduire à quelque ferme, espérant m'introduire dans une grange pour y dormir pendant quelques heures sur la paille. Je me réservais de gagner ensuite un point plus élevé du rivage, où pendant la nuit je pourrais saisir une barque de pêcheur pour m'évader de l'Angleterre et gagner la France ou la Belgique.

« La tentative était hardie ; mais sa témérité ne dépassait pas celle que je venais de mettre heureusement à exécution. Je me fiais d'ailleurs à la Providence ; cette confiance me donna de la force ; toutefois j'avais beau chercher et fureter, je ne trouvais aucun refuge provisoire. J'entendais des chiens de garde aboyer dans les cours de toutes les fermes dont je me rapprochais, aboiements fu-

rieux qui étaient peu propres à m'y attirer. Enfin, étant entré dans une prairie où je voyais plusieurs massifs de peupliers et de bouleaux, je me couchai sur l'herbe humide pour y attendre le jour. L'orage se dissipait ; les nuages, poussés vers le nord par une brise tiède, laissaient voir par intervalles les étoiles qui brillaient au ciel ; tout devenait calme autour de moi, je m'endormis. Lorsque je me réveillai, le soleil avait déjà parcouru le tiers de sa carrière ; la température était lourde et chaude ; les oiseaux chantaient gaiement dans le feuillage. Je me levai avec peine, car mes vêtements trop légers ne m'avaient point abrité contre la fraîcheur du matin ; ce qui, joint à l'exercice forcé de la nuit précédente, m'avait donné une douloureuse courbature. Ayant coupé avec mon couteau un bâton de voyage dans la haie voisine, je m'acheminai lentement en véritable éclopé, me dirigeant à peu près vers l'est, afin de ne pas m'éloigner du rivage, mais m'égarant à chaque minute dans le labyrinthe des petits chemins ruraux. J'apercevais dans les champs beaucoup de monde occupé aux travaux de la fenaison ; les routes étaient sillonnées par une grande quantité de voitures légères ; on y voyait aussi du bétail conduit par des bergers allant tous dans la même direction, ce qui me fit présumer qu'il y avait une foire dans quelque ville

voisine. J'avais éprouvé tout d'abord des craintes assez sérieuses en voyant une aussi grande affluence; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que cette foule passait à côté de moi inattentive, et préoccupée de ses seules affaires. En France, l'étrangeté de mon costume eût excité la curiosité publique, on se fût groupé autour de moi; les quolibets ne m'eussent pas été épargnés; puis, pour couronner l'œuvre, un gendarme fût venu me demander mes papiers; j'aurais été infailliblement réintégré dans mon cachot flottant. En Angleterre, ce sont d'autres mœurs, d'autres habitudes; chacun s'occupe de soi presque exclusivement, et la circulation a lieu sans la moindre entrave légale. Je marchais donc clopin clopant, et je choisis pour prendre mon repas économique la taverne la moins apparente du premier bourg que je rencontrai. La manière imparfaite dont je prononçais les quelques mots d'anglais que je connaissais, révéla à la servante mon origine étrangère; mais comme j'exhibai aussitôt la pièce de monnaie destinée à payer mon repas, elle ne s'en inquiéta pas davantage. C'est en Angleterre surtout que se trouve la rigoureuse application du vieux dicton : *Payez, et vous serez considéré.*

« Après avoir mangé un bon morceau de bœuf et du plum-pudding, je me remis en route rempli

d'ardeur et d'espérance. Je marchai jusqu'au déclin du jour, espérant atteindre un village qui, m'avait-on dit, s'élevait près des dunes battues par la mer. Mais, soit que l'on se fût trompé en me disant le nombre de milles que j'avais à faire pour y parvenir, soit que ce fût un effet de la lenteur de ma marche, le crépuscule était arrivé, et je n'apercevais ni la mer ni le moindre clocher. Étant monté sur un tertre, j'explorais l'horizon, lorsque trois hommes, sortant de derrière une haie, se trouvèrent tout à coup en face de moi. Ces hommes étant porteurs de bonnes et franches physionomies, je me hasardai à leur adresser la parole. « Je suis, leur dis-je, un pauvre marin espagnol, dont le navire a fait naufrage sur la côte sud de l'Angleterre, comme vous le voyez; je suis très fatigué, et je regardais si je ne verrais pas un village où je pusse passer la nuit. » Ces hommes s'arrêtèrent alors et échangèrent quelques paroles. Je voyais que l'un d'eux s'efforçait de faire comprendre aux deux autres ce que je leur avais dit en un anglais presque intraduisible. Enfin celui qui m'avait compris me répondit que le plus prochain village était à quatre milles de là, et que si j'y arrivais, ce ne serait que très avant dans la nuit, alors que toutes les auberges seraient fermées. « Mais, lui répliquai-je, ne serait-il pas possible

de trouver à me réfugier dans quelque ferme pour y passer la nuit? Habitué à la misère, je ne demande qu'un peu de paille dans une grange, et je payerai cette hospitalité en argent et en bénédictions. »

« Les trois cultivateurs se consultèrent encore, parlant avec une telle volubilité, que je ne pus rien saisir de leurs paroles. J'attendais avec anxiété la fin de ce colloque. Enfin le plus jeune de ces hommes, celui qui me comprenait le mieux, me dit que, si je voulais les suivre, ils me procureraient un asile pour la nuit. J'acceptai cette offre avec reconnaissance, et nous nous mîmes immédiatement en route. A un quart de mille de là, nous entrâmes dans un vaste corps de ferme. Nous trouvâmes dans la première pièce plusieurs femmes, des enfants joyeux et bien portants, se tenant accroupis auprès d'un vieillard qui semblait leur faire un récit. Je m'étais arrêté, par discrétion, sur le seuil de la porte; mais après quelques mots échangés avec le vieillard, le jeune homme me prit par la main en me disant :

« — Entrez, seignor espagnol, venez vous asseoir à notre table; nous vous offrons franchement l'hospitalité. »

« Je remerciai ces braves gens en peu de mots, et en portant ma main sur mon cœur en témoignage de reconnaissance. Il est inutile de vous

dire que je fis le plus grand honneur au bœuf rôti et à la bière de mes hôtes. Cependant une chose m'inquiétait : le vieillard me regardait avec une persistance qui ne me semblait pas de bon augure; je le vis même deux ou trois fois se pencher à l'oreille de sa femme, bonne vieille active et alerte, en lui parlant bas avec mystère. Lorsque le repas fut terminé, j'attendais avec impatience qu'on m'indiquât l'endroit où je passerais la nuit, quand le vieillard m'adressa la parole en espagnol avec une grande facilité. La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé une plus violente émotion que ces quelques phrases, dont je devinai sur-le-champ la portée. Né sachant pas un mot d'espagnol, je demurai muet, complètement décontenancé, et je baissai la tête. « Vous n'êtes donc pas Espagnol, comme vous l'avez dit? s'écria alors le vieillard. Alors qui êtes-vous, quelles sont vos intentions? pourquoi prendre une fausse qualification? »

« Il n'y avait pas à reculer; les questions étaient assez nettement posées pour rendre toute tergiversation impossible; la franchise seule la plus complète pouvait, avec l'aide de la Providence, me tirer de ce mauvais pas. « Eh bien! oui, lui répondis-je, je vais vous dire toute la vérité. Je suis Français, prisonnier évadé, décidé à tout braver pour avoir

le bonheur de revoir mon cher pays; assis à votre foyer, j'ai assez de confiance dans votre loyauté pour penser que vous n'apporterez pas d'obstacle à mon voyage. — Mais pourquoi avez-vous caché votre nationalité? — Pouvais-je faire autrement? Croyez-vous qu'une ruse aussi innocente ne soit pas permise en pareil cas? — Tout cela est bel et bon; mais nous devons nous assurer de vous. Allons, garçons, retirez son bâton, et liez-lui les mains. Nous aviserons demain à ce qu'il conviendra de faire. N'oubliez pas que toute résistance deviendrait inutile. » Je ne l'avais que trop bien compris par la présence des quatre ou cinq hommes qui habitaient la ferme, et par le puissant auxiliaire qu'ils appelèrent, énorme chien de basse-cour, qui se coucha en travers de la porte en faisant entendre un grondement sourd et prolongé.

« Le vieillard m'apprit alors qu'ayant été soldat en Espagne pendant plusieurs années, il avait découvert par mon accent que j'étais de tout autre pays, et que par conséquent je l'avais trompé. « O ma pauvre mère! m'écriai-je alors, j'étais si heureux de l'espérance de vous revoir! Faudra-t-il donc vous laisser mourir sans déposer un dernier baiser sur vos cheveux blancs! »

« La bonne vieille, qui avait constamment les yeux fixés sur moi, et qui paraissait éprouver un

vif sentiment de pitié, demanda à son mari ce que je venais de dire, en lui faisant observer que des larmes s'échappaient de mes yeux.

« — Hélas! dit-elle lorsque son mari lui eut traduit mes paroles, il faut prendre pitié de ce pauvre garçon; nous avons aussi un fils, notre petit James, qui est prisonnier en France; ne serions-nous pas heureux s'il y obtenait une généreuse hospitalité? Chaque jour nous pleurons son absence, comme la mère de ce bon fils pleure sans doute l'absence du sien. »

« La bonne femme parla encore avec l'éloquence du cœur en ma faveur; le souvenir de son fils la poursuivait; et en me voyant si misérable, fugitif, accablé de tristesse, elle croyait voir ce fils chéri errant dans les plaines de la France, traqué, poursuivi, et invoquant vainement les droits du malheur. Elle parla si bien qu'elle toucha le cœur de son mari et des gens de la ferme, qui, en proie à tous les préjugés qui avaient cours contre les Français, m'avaient regardé tout d'abord comme une espèce de bête féroce, qu'il fallait lier, museler et jeter dans les cachots les plus profonds.

« Ce fut l'amour maternel qui opéra ce miracle. Dès lors on me regarda avec plus de bienveillance; il fut même convenu que le lendemain, après m'avoir donné un costume convenable, le vieillard me

conduirait jusqu'au rivage, qui n'était qu'à cinq à six milles de la ferme. « Voilà, me dit-il, tout ce que nous pourrons faire pour vous, regrettant de ne pas vous aider plus efficacement; nous partirons demain de neuf à dix heures, après déjeuner, et puis... à la grâce de Dieu. »

« Je remerciai mes hôtes avec effusion, particulièrement la bonne vieille, dont la sensibilité avait causé ce revirement heureux. En passant près de moi, elle voulut me glisser une guinée dans la main; je la refusai, ayant assez d'argent pour parer aux éventualités de mon voyage; mais je ne lui sus pas moins un gré infini de cette attention.

« Il était environ dix heures du soir lorsque je montai dans la petite chambre qui m'était destinée, et où couchaient deux valets de ferme. Le lit que l'on m'avait improvisé était en face de l'unique fenêtre de la pièce, qui laissait pénétrer un faible rayon de la nouvelle lune. Mes compagnons, fatigués par le rude travail de la fenaison pendant la journée, ne furent pas plus tôt couchés qu'ils s'endormirent du sommeil le plus lourd. Je cherchai à les imiter, mais vainement; les émotions de la soirée, jointes à la fatigue, semblaient l'éloigner de mes yeux. Je me retournai plus de vingt fois dans mon lit, cherchant, dans des positions nouvelles, un sommeil qui semblait me fuir à plaisir, et en-

viant le sort de mes voisins. Je passai ainsi plus d'une heure, tombant quelquefois dans un demi-sommeil causé par la fatigue, puis me réveillant en sursaut à chaque instant. Mes regards distraits se tournaient souvent alors vers la fenêtre, d'où j'apercevais quelques nuages aux bords argentés par la lune qui s'avançaient lentement dans le ciel. J'entendais le dogue, déchaîné dans la cour, aboyer, et il y mettait une persistance qui indiquait une vive inquiétude. M'étant levé pour voir ce qui pouvait l'agiter ainsi, j'aperçus, à quelques centaines de pas de la ferme, une fumée rousse, épaisse et semée d'étincelles, qui s'élevait en tourbillons, et dont l'odeur très prononcée causait les aboiements du dogue. Je criai aussitôt, je frappai pour réveiller les valets de ferme, qui ne bougèrent que lorsque j'eus prononcé le mot *feu*. Ils s'élancèrent alors de leurs lits aussi alertes que si la maison eût été embrasée. « Ah! grand Dieu! s'écria l'un d'eux, le feu est aux écuries du château! » Aussitôt l'éveil fut donné, toute la ferme se mit sur pied, et nous courûmes du côté où l'incendie commençait à se développer avec fureur. De toutes parts les secours arrivaient, et les pompes du château fonctionnaient avec activité. Le lord qui habitait ce manoir était dans la cour, réunissant autour de lui sa famille, et ce ne fut pas sans un indicible fré-

misement de terreur qu'on apprit dans la foule qu'un enfant de trois ans, le seul héritier du nom et de la fortune du lord, se trouvait dans une des tours avec sa gouvernante. Il n'y avait ni à balancer ni à consulter dans cette circonstance; la tâche la plus difficile était naturellement dévolue au plus agile et au plus résolu : personne ne montait plus lestement que moi dans les *gambes de revers*¹ d'un navire, ou ne se laissait mieux *affaler*² le long d'un *étai*³ ou d'un *galhauban*⁴. Je m'élançai donc, muni d'une longue corde, contre la chaîne d'un paratonnerre, le long de laquelle je grimpai, et j'entraï dans la tour par une lucarne. Mon premier soin alors fut de parcourir les pièces, remplies d'une fumée épaisse provenant de la cage de l'escalier, qui était en feu; je fermai les portes pour diminuer l'action des courants d'air, et j'ouvris les fenêtres afin de dissiper la fumée qui m'aveuglait. La gouvernante était évanouie et presque asphyxiée; je la portai près de la fenêtre, et ayant lié l'enfant

¹ Échelons qui servent à monter des haubans au bord extérieur des hunes. Comme cette manœuvre exige une grande habitude, les personnes qui craignent de lâcher prise passent par le *trou du chat*, lunette carrée entre le bord intérieur de la hune et le capelage.

² Glisser.

³ Cordage qui sert d'appui à chaque mât, partant de la tête du mât vers son avant. Chaque mât possède un *fauai étai* venant en aide à l'étai.

⁴ Longue manœuvre *dormante*, c'est-à-dire immobile, qui maintient en travers et en arrière les mâts supérieurs.

dans une couverture, je le descendis à l'aide de ma corde, qui servit ensuite à dresser une longue échelle, bientôt franchie par plusieurs hommes qui m'aidèrent à descendre la femme. Enfin, après une heure de travail obstiné, on se rendit maître du feu, qui avait causé de grands dégâts dans une partie du château, mais qui heureusement ne fit aucune victime. Tout se réduisit donc à une perte matérielle peu sensible pour le lord, dont la fortune était colossale, et qui d'ailleurs avait eu la sage précaution de se faire assurer. Il est rare que de pareils événements, arrivés de nuit, se passent sans malheurs; la confusion est souvent extrême, car beaucoup de gens ne peuvent pas conserver leur sang-froid en présence des grandes catastrophes. Trois ou quatre personnes furent blessées, et je me trouvai un des plus maltraités par la chute d'une tuile qui me tomba sur la tête vers la fin de l'incendie. On crut un instant que j'avais été tué, car la violence du choc me fit tomber sans connaissance; mais des soins bien entendus me rappelèrent à la vie.

« Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans la partie du château qui avait été épargnée par le fléau, couché dans un excellent lit, ayant un médecin près de mon chevet, et entouré de gens qui s'empresaient de me donner les soins les plus as-

sidus. Je voulus parler pour savoir où je me trouvais, en demandant l'explication de ce que je regardais comme un songe ; mais le docteur m'engagea à garder le silence, sans me préoccuper d'autre chose. La nuit suivante, j'eus la fièvre, et même un peu de délire ; mais le lendemain, l'appareil ayant été levé, on reconnut qu'il n'y avait pas de danger actuel, et que l'accident n'aurait aucune suite fâcheuse si la commotion ne déterminait pas une congestion au cerveau.

« Il paraît que j'ai la tête dure proverbiale des Bretons ; car, aucune crise n'étant survenue, je me trouvai peu de jours après réparé de toutes mes avaries et prêt à prendre le large. Mais le lord en avait décidé autrement, ainsi que sa femme, qui était accourue d'un château voisin à la première nouvelle de l'incendie. Ces gens-là, poussant la reconnaissance à l'excès, ne voulaient point, disaient-ils, se séparer du sauveur de leur fils. Ils me comblèrent de dons de toute nature ; et, ayant appris ma position par leur fermier, ils résolurent de me garder auprès d'eux pendant quelques mois, et de faciliter ensuite mon embarquement pour la Hollande, d'où je pourrais regagner la France. « Allons, me dis-je, matelot, tu as du bonheur ; puisque le vent est bon, mets toutes tes voiles dehors, et ne va pas croupir sur les vases du chenal. »

Je laissai donc faire mes généreux protecteurs ; et je dois dire que pendant les quatre mois que je passai au château, je devins tellement gras et frais, que j'aurais bien défié mes gardiens de Chatham de me reconnaître. Je n'avais rien à faire du matin au soir qu'à boire, manger, dormir et me promener, si je n'aimais mieux aller pêcher des truites. Ce genre de vie était certes très agréable, mais ne me faisait pas oublier le pays ; la France était toujours mon doux rêve. Notre petite maison de l'île de Batz, couverte en chaume, était bien misérable quand je la comparais au château, même après l'incendie de l'aile gauche ; mais ma bonne femme de mère était là-bas, je croyais la voir sur la côte, interrogeant du regard tous les navires qui passaient au large, tout en filant sa quenouillée ; puis le soir, à l'heure de l'angélus, à genoux près du foyer avec Marie, ma plus jeune sœur, toutes deux priant pour le pauvre Jean. Elles étaient bien loin sans doute de penser qu'au moment où elles pleuraient sur moi, j'étais dans un beau château, ayant un bon nord-ouest sur les épaules et un chapeau neuf de cuir bouilli sur la tête. C'était cependant comme cela, mes garçons ; et si vous eussiez pu me voir fumant ma pipe dans les avenues, vous m'eussiez pris pour un pair d'Angleterre, un pacha ou quelque chose de pareil.

« Enfin, après avoir été choyé, caressé et chargé d'un bon butin, je fus placé, sous un nom supposé, sur un *dogre*¹ hollandais qui me débarqua à Amsterdam. J'aurais été fort embarrassé si le lord ne m'avait pas adressé à un correspondant qui facilita mon retour en France, où j'arrivai bien gréé à neuf, ayant assez d'argent pour acheter notre maison et un bel habillement à la mère et à la sœur. Depuis, comme je m'ennuyais à terre, j'ai continué à naviguer; mais j'aurais beaucoup mieux fait de rester chez nous, car le malheur m'a presque constamment poursuivi. Je suis la réalisation d'un vieux proverbe qui dit : *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.*

« Outre le métier de marin, j'en ai essayé plusieurs autres, avec moins de succès encore que celui pour lequel j'étais né. Trop confiant pour faire le commerce, je me suis vu deux ou trois fois dépouillé de mes petites économies et réduit à la misère. Une chose cependant me consolait et me faisait prendre mes malheurs en patience, je savais ma mère et ma sœur à l'abri du besoin pour le reste de leurs jours; mais existaient-elles encore? c'était et c'est chaque jour la demande que je me fais avec inquiétude: doute douloureux, énigme dont je n'aurai le mot qu'à mon retour en France. »

¹ Navire qui sert habituellement à la pêche du hareng.

CHAPITRE VI

Épave. — Bornéo. — Écueils madréporiques. — Expédition. — Les Malais. — Orang. — Chasse aux rhinocéros. — Trouble à bord. — Taïti. — Le tabou. — Arbre à pain. — La reine Pomaré. — Les tortues. — Secours en mer. — Retour. — Tempête. — Naufrage.

Partis de Batavia, nous ne tardâmes pas à passer le détroit de la Sonde pour nous rendre à Bornéo. Nous étions engagés dans une partie du monde où les îles sont tellement multipliées, qu'il s'y trouve une immense quantité de détroits, dont quelques-uns, comme ceux de Malacca et de Macassar, ont près de cent lieues de longueur. La navigation est toujours difficile au milieu de ces îles si rapprochées, dont les courants se contrarient souvent lorsqu'ils suivent des directions opposées. Nous franchîmes la Sonde sans obstacles sérieux, et nous étions en vue de Bornéo, lorsqu'un *mate-lot* qui se trouvait sur le *passavant*¹ signala une

¹ Communication entre les deux gaillards.

*épave*¹ qui flottait près de nous. La *yole*² fut aussitôt mise à la mer pour aller la reconnaître, et elle rapporta une bouteille de verre hermétiquement fermée à la cire, dont le commandant retira une feuille de papier contenant les lignes suivantes écrites en hollandais.

« En mer, le 9 mai 1845, 7 heures du matin.

« Le trois-mâts *Néerland*, que je commande,
 « chargé de marchandises précieuses, faisant voile
 « de Mandanao pour l'Europe, et se trouvant par
 « le travers d'une petite île du groupe des Célèbes,
 « est entouré par plusieurs *praos*³ indigènes, mon-
 « tés par des bandits armés, qui s'approchent
 « sans doute pour nous égorger et nous piller.
 « Le chrétien qui trouvera ce billet est prié de
 « le remettre au gouverneur de Pontianack, à
 « Bornéo, ou à toute autre autorité hollandaise.
 « Que Dieu le bénisse et nous vienne en aide.

« CORNELIUS SPAAN. »

Ce testament d'un malheureux navigateur confié aux flots et à la Providence nous intéressa au plus haut point; il était très probable que la triste pré-

¹ Objet trouvé en mer ou sur le rivage.

² Petit canot léger à voile et à rame, servant surtout aux officiers.

³ Longs bateaux que montent les Malais.

vision du capitaine Spaan s'était réalisée, et qu'il avait péri victime de l'insatiable cruauté des forbans malais. L'Océanie, en effet, et ses innombrables îles, renferment une population féroce, livrée au polythéisme le plus grossier, et dont la religion chrétienne, douce et civilisatrice, n'a pas encore changé les mœurs. Quelques peuplades de l'intérieur de Bornéo et de Luçon n'ont aucune religion connue, ou elles n'ont que des idées très confuses des malins génies qu'elles redoutent; le brahmanisme a des sectaires dans quelques parties de Java; à Sumatra, les sectateurs de la religion des *battas* ou des *guruh*, prêtres qui, comme ceux de l'antiquité païenne, égorgent les animaux pour connaître l'avenir par l'inspection de leurs entrailles; les *redjangs* de Sumatra admettent la métépsychose; dans les Philippines, ils adorent de bons et de mauvais esprits; à Waïgiou sont des temples remplis de grossières idoles. Et avec ces erreurs on trouve ici l'horrible anthropophagie, et ailleurs des guerriers fanatiques qui pensent accroître leur valeur et leur puissance en commettant des actes de cruauté.

Au milieu d'une pareille confusion, où les idées du juste et du bon ne sont pas représentées, est-il étonnant que de hardis forbans se fassent un jeu de piller les navires et de massacrer leurs équi-

pages? Les Malais surtout sont redoutables par leur féroce témérité : montés sur leurs praos et armés de *kris*, poignards à lames ondulées, ils attaquent des navires beaucoup plus forts qu'eux, et triomphent parfois à force de fureur aveugle.

Les croisières anglaises et hollandaises font sans cesse de terribles exemples, et maintiennent dans ces mers une imparfaite police; mais que peuvent les canons contre de misérables barques et des hommes qui, lorsqu'ils ne sont pas surpris, se sauvent dans les forêts ou les gorges des montagnes, pour revenir peu après plus avides encore et plus féroces?

Il n'y aura que les efforts persévérants des missionnaires européens, appuyés par une force protectrice, qui pourront changer ces mœurs pillardes et sanguinaires; encore faudra-t-il, pour y arriver avec promptitude, une véritable sainte alliance entre tous les gouvernements chrétiens. Combien de fois n'a-t-on pas vu des congrès se réunir pour des causes moins nobles et des intérêts moins sacrés!

Comme je l'ai déjà dit, au moment où nous trouvâmes cette bouteille, nous apercevions les montagnes de Bornéo, probablement les monts dits de Cristal, qui ont treize cents toises au-dessus du niveau de la mer. Nous nous dirigeons vers Pontia-

nack en marchant avec beaucoup de précautions. Bien nous en prit; car voulant passer, après la corvette *l'Hermine*, dans un canal réputé libre et profond, nous éprouvâmes un choc assez violent, en talonnant, pour compromettre notre mâture; sur un signal que nous fîmes à la corvette, elle vira de bord et nous aida à sortir de la situation critique dans laquelle nous nous trouvions. Dès que nous fûmes complètement remis à flot, une inspection minutieuse prouva qu'il n'y avait aucune avarie majeure à la frégate.

Toutes les cartes cependant donnaient à ce passage une profondeur deux fois suffisante pour un vaisseau de ligne; mais dans ces parages on est exposé aux mêmes inconvénients qu'à l'embouchure de certains fleuves, la Seine, par exemple, dont les bancs de sable se modifient ou se déplacent à chaque grande marée. Dans les mers de l'Océanie, les fonds se changent également, mais par la création des rochers de corail et madréporiques. Ces madrépores sont des polypiers d'une espèce particulière, dont le travail a quelque ressemblance avec le gâteau de cire des abeilles qui serait transformé en pierre calcaire. Il y en a de plusieurs espèces dans les mers du Sud, et l'on s'est longtemps demandé si elles étaient le travail d'insectes marins ou des végétaux. Quoi qu'il en soit,

un accroissement incessant se fait ressentir dans les profondeurs de l'océan Indien sur des espaces de plusieurs centaines de lieues; chaque jour l'œuvre monte en absorbant les sels calcaires du fond de la mer, les générations s'entassent sur les générations, et quelquefois, retombant par leur propre poids, elles comblent des cavités, puis servent de points d'appui à de nouvelles croissances, jusqu'à ce qu'un jour, s'élevant au-dessus des vagues, elles forment de larges plateaux. Des graines alors, emportées par les flots ou les vents, y germent, y croissent, y établissent une végétation active, comme dans tous les pays humides et chauds; des insectes et des oiseaux s'y transportent : ce sont déjà des îles à l'état rudimentaire. Il en existe ainsi des milliers dans l'océan Indien, où l'action très puissante des volcans crée également de nouvelles terres.

Il serait difficile dans nos mers d'Europe, sans cesse sillonnées par les bâtiments de guerre ou du commerce, de suivre toutes les modifications sous-marines, à plus forte raison dans des pays où l'on voit rarement des navires d'un très fort échantillon; les sondages les plus exacts y deviendraient fautifs en peu d'années. Ce qu'il y a de mieux à faire en pareille circonstance, c'est de naviguer avec la plus grande prudence : encore n'est-on pas toujours à

l'abri du danger; car en voyant l'*Hermine* passer sans obstacle, nous allâmes nous jeter sur un écueil, au risque d'y périr, si la partie supérieure avait été plus ancienne et plus consolidée. Cependant la différence de tirant d'eau d'une corvette à une frégate est peu importante, comparativement à la profondeur habituelle des eaux de la mer.

Dès que nous fûmes arrivés à Pontianack, un des premiers soins de notre commandant, après le salut¹ d'usage, fut, étant descendu à terre, de remettre au gouverneur hollandais la lettre que nous avions trouvée en mer. Le *Néerland* avait, en effet, disparu, et quelques jonques chinoises déclarèrent avoir aperçu un grand navire de forme européenne échoué et désemparé sur le rivage d'une petite île faisant partie de l'archipel de Natuna, à l'ouest de Bornéo. Le gouverneur nous dit que, n'ayant pas de forces assez considérables, il avait été dans la triste nécessité de surseoir, en attendant un moment plus favorable pour délivrer ou venger ses compatriotes victimes d'un horrible attentat. Aussitôt le commandant lui fit l'offre de le seconder pour la répression de la piraterie, qui retirait toute

¹ Un navire salue du canon ou du pavillon. Le canon tire en nombre impair de chaque bord, à une seconde d'intervalle. *À la voile*, le salut s'adresse à la rade; *à l'ancre*, il s'adresse à la terre. Les navires marchands saluent un amiral de la voile ou du pavillon; ce salut n'est point rendu.

sécurité au commerce. Cette généreuse proposition fut acceptée avec empressement, et l'expédition aussitôt préparée. Un brick de guerre hollandais se joignit à nous, auxiliaire assez inutile au point de vue du succès, car nos forces étaient plus que suffisantes pour détruire ces bandits; mais les Hollandais tenaient à honneur de venger leurs nationaux. Nous mîmes donc de nouveau à la voile sans perdre de temps, et, guidés par tous les renseignements que le gouverneur avait recueillis, nous fûmes en quelques jours en vue de l'île désignée comme le lieu du sinistre. Étant dans ces parages, nous vîmes pour la première fois deux grandes jonques chinoises, qui naviguaient de conserve avec lenteur, allant probablement de Manille à Batavia. Ce fut un spectacle étrange pour nous de voir ces énormes et lourds bâtiments, très élevés surtout de la poupe, ayant des mâts d'une seule pièce et des voiles en nattes grossièrement tissées. Ces navires étaient divisés en cellules ou compartiments pour les marchandises et les familles; ils nous représentaient autant de petites cités flottantes, qui suivaient paisiblement le courant; car les manœuvres s'y faisaient avec une désespérante lenteur, conséquence de l'installation la plus imparfaite et la plus primitive. Ces jonques d'ailleurs paraissaient encombrées d'hommes, de femmes et d'enfants. De

pareils navires sont bien faits pour tenter l'avidité des populations pillardes et guerrières de la Malaisie.

Lorsque nous passâmes près des jonques, tous leurs passagers, grands et petits, montèrent sur le pont; tous donnaient des signes manifestes d'admiration; et quelques-uns paraissaient frappés de terreur en voyant nos formidables rangées de canons.

Après avoir reconnu au point du jour l'île dont nous voulions châtier les habitants, nous nous éloignâmes, laissant le brick hollandais s'en approcher. Le commandant voulait par cette manœuvre tendre un piège aux Malais. Le brick devait se tenir en vue de terre, ayant soin de masquer son artillerie et de ne laisser paraître que peu de monde sur le pont. Sous l'apparence d'un navire marchand, il pourrait ainsi attirer au large les praos des Malais, qui seraient alléchés par l'espoir d'un facile butin. Pendant qu'il feindrait de prendre la fuite, notre corvette se glisserait entre eux et la terre pour couper leurs communications. C'était le seul moyen d'opérer vigoureusement; car lorsque ces gens-là sont à terre, ils se réfugient dans des forêts inaccessibles.

En conséquence, pendant la première journée, le brick louvoya à une lieue de l'île sans attirer en

apparence l'attention des indigènes; cependant, avec une longue-vue, on apercevait des groupes qui se formaient sur les montagnes, se dissipaient, puis se formaient de nouveau. Vers le soir, quelques feux allumés indiquèrent des intentions hostiles; car c'étaient des signaux pour rallier des forces plus imposantes. Il devenait alors très probable que les Malais partiraient de plusieurs points en même temps, afin de cerner le navire objet de leur convoitise, et pour l'attaquer aux premiers rayons du jour; c'est, en effet, ce qui eut lieu.

Le commandant du brick, voyant glisser sur les flots quinze à vingt longues embarcations indigènes chargées d'hommes armés, mit aussitôt toutes ses voiles dehors comme pour prendre la fuite. Plus il s'éloignait, plus les forbans mettaient d'ardeur à le poursuivre; enfin, lorsqu'ils furent à une distance convenable, il ouvrit un feu bien nourri qui les arrêta net. Cependant, après un moment d'hésitation, ils continuèrent leur poursuite, tirant de nombreux coups de fusil; mais lorsqu'ils aperçurent notre frégate arrivant toutes voiles dehors, ils se dirigèrent à force de rames vers la terre. Alors la corvette, qui arrivait de son côté, leur coupant le chemin, le brick, cessant son rôle de fugitif, se mit aussitôt à leur poursuite. Notre commandant avait eu le soin de mettre à son

bord cinquante hommes d'élite comme garnison supplémentaire, pour parer à toutes les éventualités. Dès lors ce fut une véritable déroute de ces misérables. Nos canons leur envoyèrent des boulets qui coulèrent la moitié de leurs praos, et les autres ne parvinrent à atterrir qu'avec des équipages décimés.

Dès que nous fûmes à quelques encablures de terre, en face d'un village considérable, le commandant dit à M. Deschâteaux: « Allons, mon cher lieutenant, faisons-les encore danser, détruisons ce nid de bandits. » La batterie de bâbord étant prête, le commandement *envoyez!* se fit entendre, et la bordée lança une masse de fer sur le village, qui fut longtemps caché à notre vue par le nuage de poussière qui s'en éleva. Deux cents hommes, pris dans les trois navires, formèrent une colonne d'attaque qui parvint à terre en peu de minutes, incendia tous les praos et les cabanes qui n'avaient pas été démolies par l'artillerie. Tous les indigènes avaient fui dans les bois, laissant un grand nombre de morts et de blessés. La plupart de ces derniers furent achevés par les Hollandais, qui, malgré notre intervention, en pendirent un grand nombre aux arbres du voisinage, sans autre forme de procès. On eut bien soin de faire comprendre à ceux qui eurent la vie sauve que les nations européennes

se regardaient comme solidaires pour réprimer la piraterie, et qu'elles étaient déterminées à exterminer toutes les peuplades qui commettraient de pareils actes, comme à protéger tous les insulaires qui voudraient s'unir à elles par des liens de commerce et d'amitié.

La plupart de ces hommes féroces comprenaient peu ce langage; ils n'étaient sensibles qu'au déploiement de force dont ils venaient d'éprouver les effets. Dans la situation actuelle de ces populations barbares, la terreur seule peut les retenir. Il y a peu d'années encore, avant la conquête d'Alger, la mer Méditerranée était aussi le théâtre d'un brigandage maritime, qui ne sommeillait quelquefois que pour reprendre avec plus de fureur. Les traités et la foi jurée étaient aussi peu de chose pour les puissances barbaresques, lorsqu'elles se croyaient assez fortes pour y manquer avec impunité. Louis XIV, plus heureux que Charles-Quint, dont l'expédition échoua en 1541, fit bombarder Alger par Duquesne en 1682 et 1683, jusqu'à ce que le dey, réduit au désespoir, vint implorer sa clémence. Malgré cet exemple, les Barbaresques n'en continuèrent pas moins, par leurs déprédations, à rendre le commerce maritime tributaire de leurs corsaires. L'occupation d'Alger par la France, en 1830, a pu seule briser cette puissance, qui ne

devait sa force qu'à la faiblesse et aux concessions des gouvernements chrétiens.

Les Malais également ne cesseront de piller les navires isolés que lorsqu'ils seront maîtrisés par une force inflexible.

Nos hommes allèrent ensuite inspecter la carcasse du *Néerland*, qui était échoué sur le rivage. Ils y trouvèrent les traces visibles d'une lutte des plus violentes, et la preuve que le malheureux équipage avait fait armes de tout ce qu'il avait trouvé sous sa main : gaffes, pinces¹, aspects², etc. Tout était brisé et dévasté dans l'intérieur; on y trouva cependant les papiers du navire et quelques marchandises dont les Malais ne connaissaient pas probablement l'usage, ou qu'ils dédaignèrent. La cale contenait les cadavres ou plutôt les ossements des marins de l'équipage, excepté trois ou quatre qui probablement avaient été jetés à la mer. Nous rendîmes les derniers devoirs aux restes mortels de ces pauvres gens, que nous enterrâmes dans une fosse très profonde dans laquelle nous plaçâmes une croix, ne voulant pas la mettre en évidence afin que les indigènes ne vissent pas l'arracher et la mutiler.

¹ Levier en fer. Chaque canon est manœuvré à l'aide d'une pince, d'un aspect, de trois palans, dont l'un à l'arrière, et d'une brague.

² Leviers en bois.

Après avoir enlevé du *Néerland* tout ce qui pouvait avoir quelque valeur, poulies, gréements, instruments de navigation et marchandises, on incendia la carcasse effondrée du navire. De retour à Bornéo après cette heureuse expédition, nous y fûmes accueillis avec tous les transports de la joie et de la reconnaissance.

Nous passâmes peu de jours à Bornéo, assez cependant pour faire quelques excursions dans l'intérieur des terres, et admirer tout ce que la nature a fait pour cette île, qui est une des plus grandes du monde : elle a au moins huit cents lieues de circonférence.

Cette île est encore peu connue, à cause de la barbarie de ses habitants. Les indigènes de l'intérieur, dont il est impossible de déterminer la population, se nomment en général Daïaks ; sur les côtes, on trouve une grande quantité de petites nations malaises, ayant pour chefs des radjahs, dont quelques-uns reconnaissent la suzeraineté de la Hollande.

Bornéo est une des rares contrées du globe où l'on rencontre le diamant ; les mines les plus riches sont situées dans les environs de Landak. On y a trouvé, il y a environ cent ans, un des plus gros diamants qui existent ; en 1815, il était en la possession du sultan de Matan, et pesait, sans être

taillé, trois cent soixante-sept carats, et l'on suppose qu'étant à même d'être monté, il en pèserait cent quatre-vingt-trois et demi. De pareilles trouvailles sont rares, il est vrai ; mais la quantité de petits diamants est considérable, et forme une importante branche de richesses.

On nous avait raconté des prodiges de la fertilité de Bornéo, ce que nous fûmes à même de vérifier. Il est impossible, en effet, de rencontrer sur un même point une végétation qui soit plus puissante et plus variée. Dans les forêts, nous vîmes l'arek, dont les branches forment un élégant panache de verdure ; le cocotier, le nipa, le kanari, dont l'amande douce donne une huile excellente ; l'arbre qui fournit la gutta-percha, celui dont on extrait l'huile de kayar-ponte, réputée spécifique contre le choléra ; le sagoutier, l'ébénier, le teck, le bois de fer. On y trouve encore le cacaotier, l'oranger, le citronnier, le bananier, le tamarinier, le grenadier, l'ananas ; et je ne cite là qu'une faible partie des produits naturels de l'île. Quelle serait donc sa prospérité si, entièrement occupée par des peuples civilisés, elle tirait de son sol tout le parti possible ! Malheureusement la Hollande n'occupe que des points maritimes, et il n'est pas toujours sûr pour les Européens de se hasarder dans l'intérieur.

Le gouverneur de Pontianack était tellement enchanté du secours que nous lui avions prêté, qu'il eût voulu nous retenir plus longtemps près de lui ; mais, voyant notre départ irrévocablement arrêté, il offrit à l'état-major les plaisirs d'une immense partie de chasse, présentant des dangers réels, et par conséquent un attrait tout particulier pour les chasseurs. Il s'agissait de débusquer quelques rhinocéros et des buffles sauvages, peut-être plus féroces encore, qui avaient élu domicile dans la partie la plus marécageuse d'une forêt voisine. En ma qualité de secrétaire de M. Deschâteaux, j'obtins la dangereuse faveur de faire partie de la troupe des chasseurs. La veille j'avais assisté à un grand dîner donné par le gouverneur ; il y avait invité plusieurs Chinois, auxquels il fit servir des mets particuliers à leur pays. On leur servit entre autres des holothuries trévang, espèce de zoophyte qu'on recueille dans les récifs, sur la côte nord de la Nouvelle-Hollande et sur quelques autres points ; on y joignit des nids de salangane, espèce d'hirondelle, nids dont on est très friand dans le Céleste Empire.

Comme tous les convives, je voulus goûter de cette cuisine excentrique, que je trouvai détestable ; et ayant essayé de manger, comme les Chinois, avec de petites baguettes, ce qu'ils font très pres-
tamment, je renversai une partie du contenu de mon

assiette, à la grande hilarité de mes voisins et à ma confusion. Je descendis aussitôt à la cuisine pour réparer le désordre de ma toilette ; un des domestiques allait me conduire dans une chambre voisine, lorsqu'en tournant les yeux vers la table, j'aperçus un être extraordinaire dont l'aspect me fit reculer. C'était un très grand singe, de la famille des orangs, qui, gravement assis, mangeait sur une assiette la desserte des domestiques. Dans tous ses mouvements il imitait les actions des hommes, se servant du couteau et de la fourchette, versant de l'eau dans un verre, s'essuyant avec une serviette. Au premier mouvement de surprise succéda chez moi un intérêt réel ; et le singe, de son côté, semblait me regarder avec curiosité. Le maître d'hôtel me dit que ces animaux étaient très communs dans l'île, et qu'ils y vivaient en troupes nombreuses, ainsi que les gibbons et les vovous. « Ces orangs, me dit-il, sont fort intelligents, mais aussi fort méchants ; ils vivent en famille dans les forêts, souvent suspendus aux arbres, où avec leurs bras démesurément longs ils franchissent d'énormes distances. Celui-ci, ayant été pris très jeune, a été dressé par nous ; il est de nature familière, mais aussi d'un caractère fort doux. On emploie beaucoup de ces animaux à Java à des usages domestiques. »

Malgré l'éloge que ce maître d'hôtel me fit de la douceur de son singe, j'eus soin de me tenir à la longueur de gaffe de cet animal, dont l'aspect n'avait rien de rassurant.

Le lendemain, avant le jour, nous partîmes pour le rendez-vous de chasse, et nous y trouvâmes un grand nombre de naturels, qui avaient été recrutés pour remplir le rôle de traqueurs. Je n'entre-rais pas dans des détails sur les épisodes de cette chasse, dont le produit fut un rhinocéros, trois énormes buffles et quelques sangliers. Ce fut une véritable bataille qui se livra sur la lisière d'une forêt primitive, où l'on n'apercevait aucun sentier battu; les chasseurs payèrent trop cher cette victoire, car il y en eut deux qui furent tués, et huit ou dix qui reçurent des blessures ou des contusions. Les rhinocéros effrayés prirent la fuite, et comme ce sont des animaux d'une aveugle brutalité, ils eussent renversé et écrasé tout ce qui eût tenté de s'opposer à leur passage; mais les buffles se firent souvent assaillants; quelques-uns d'entre eux se ruèrent avec furie sur les chasseurs: malheur alors à qui était atteint! Ces animaux ont le regard fixe et féroce, le poil noir, la peau dure et très épaisse; leurs cornes sont noires et acérées; ils ont sur le sommet de la tête une touffe de poils rudes et crépus; le plus intrépide est ému lorsqu'il

entend leur épouvantable mugissement, qui est beaucoup plus fort et plus grave que celui du taureau.

Cette chasse fut le dernier épisode de notre séjour à Bornéo, et le lendemain, ayant mis à la voile, nous nous dirigeâmes vers le sud. Je n'entreprendrai pas de vous énumérer les îles innombrables que nous visitâmes avant le détroit de Torrès, et celles plus nombreuses encore que nous aperçûmes lorsque nous l'eûmes franchi. Après avoir passé l'archipel de Lapérouse, nous nous trouvâmes dans les eaux de l'archipel Bougainville, encore un nom glorieux de la marine française, et bientôt nous fûmes en vue des îles Wallis, où nous devions déposer le père Nicolas.

Jusqu'à ce moment, l'ordre et la discipline la plus parfaite n'avaient point cessé de régner à bord; les officiers, sans se relâcher en rien des exigences de la discipline, se montraient paternels dans leurs rapports avec leurs subordonnés, et, à l'exception de deux ou trois mauvais sujets, nul ne se plaignait du régime auquel nous étions soumis par l'empire des circonstances. Un de ces derniers, Hubert, surnommé le *mal-content*, saisissait toutes les occasions qui se présentaient de se plaindre et de récriminer; c'était un des beaux parleurs du bord, et en même temps un des mate-

lots les moins actifs ; il avait reçu une de ces demi-éducations qui faussent souvent le jugement, et donnent un amour-propre démesuré. Ses camarades avaient souvent recours à lui pour écrire leurs lettres, qu'il avait soin de faire bien ampoulées et bien ronflantes ; cette correspondance était habituellement payée en rations de vin ou d'eau-de-vie, immédiatement absorbées par l'écrivain, dont la tête se ressentait fatalement de ces suppléments.

Nous avons donc relevé¹ les îles Wallis, lorsque le capitaine d'armes donna avis à l'officier de quart qu'un complot, dont Hubert tenait les fils, était ourdi contre le commis aux vivres, sous prétexte que le biscuit avait des vers, et que cet officier d'administration rognait les rations de vin. Le fait est que tous ces griefs étaient imaginaires ; mais Hubert, qui croyait avoir à se plaindre du commis, avait propagé ces fausses imputations, dont la première d'ailleurs était en outre complètement absurde. Mais il n'en avait pas moins monté certains esprits crédules ; la veille même, le malheureux commis avait été souqué² comme par mégarde contre une épontille³, en passant le soir dans la batterie pour aller inspecter les soutes⁴.

¹ Relever une terre, déterminer sa position.

² Serré, pressé, froissé.

³ Petites colonnes en fer ou en bois poli, qui étayent le pont.

⁴ Magasins : soute au biscuit, soute au charbon, etc.

Voulant couper court à ce mauvais ferment, le commandant ordonna de saisir Hubert et de le mettre aux fers ; mais celui-ci, au lieu de suivre le capitaine d'armes, s'enfuit vers un groupe composé des plus turbulents, s'écriant qu'il fallait secouer le joug de la tyrannie de l'état-major ; que depuis trop longtemps ils étaient esclaves ; que c'était le moment de montrer qu'on était des hommes, et cent autres propos de même nature : on l'écoutait sans hostilité, mais avec froideur. Il n'y avait cependant pas de temps à perdre ; les officiers, à la tête d'une troupe d'élite et bien armée, se précipitèrent sur le pont ; l'infanterie de marine, le fusil au poing, s'élança au milieu du groupe, qui se dispersa de lui-même, et Hubert fut conduit, avec deux autres meneurs, dans la fosse aux lions¹, où ils furent mis aux fers, en attendant notre arrivée à Taïti. Là on devait les remettre à quelque navire de l'Etat faisant route directement pour la France.

Cette petite émeute naissante fut ainsi promptement apaisée ; elle n'avait aucune consistance, il est vrai, car l'esprit de l'équipage était excellent ; mais il importait d'y couper court avec vigueur.

A notre grand regret, nous laissâmes le père Nicolas dans une des îles Wallis, où nous eûmes

¹ Fosse aux liens ou aux lions, cachot du bord.

le spectacle intéressant d'une peuplade nouvellement convertie au christianisme, et ayant renoncé aux pratiques féroces pour suivre la loi de l'Évangile. Cette transformation, qui date de 1837, est due au dévouement du père Bataillon, depuis nommé évêque d'Énos. Ce petit peuple cependant a besoin d'être soutenu sans cesse dans la bonne voie, tant il est difficile de déraciner entièrement les habitudes qui datent de la jeunesse. Aussi ne doit-on jamais abandonner à eux-mêmes les peuples nouvellement conquis au christianisme. Ce ne sera qu'après plusieurs générations que les bons principes auront poussé des racines assez profondes pour qu'on puisse se relâcher d'une surveillance continue; alors il n'y aura plus de tendance parmi ces peuples à retourner à l'état sauvage.

Nous ne vîmes pas de nègres dans les îles Wallis; mais nous en avons trouvé à Bornéo, Luçon et plusieurs autres îles du grand Océan, tous d'un noir plus ou moins foncé, tous surtout barbares, plus ou moins féroces, même anthropophages et rebelles à la civilisation. Ces nègres peuplent l'Australie ou Océanie centrale, excepté la Nouvelle-Zélande et quelques îles moins étendues.

Notre séjour fut très court à Wallis, d'où nous nous dirigeâmes directement vers Taïti. Nous soupîrions tous après le moment où nous aborderions à

cette île fortunée, car Taïti était pour nous la patrie; nous allions y trouver des compatriotes, des amis peut-être; si nous n'y recevions pas de nouvelles de nos familles, nous apprendrions du moins ce qui s'était passé en France depuis notre départ. C'était le sentiment général qui animait tout l'équipage, et plus nous approchions de l'archipel, plus il prenait de force et d'énergie.

Il n'existe pas une seule partie du monde où l'on rencontre autant de volcans que dans la Malaisie. Nous en aperçûmes un grand nombre pendant notre voyage, lançant quelquefois des flammes comme des phares gigantesques pendant l'obscurité des nuits, ou laissant échapper de longues colonnes de fumée. L'île de Java en compte quinze; Luçon, quatre; il y en a à Ternate, à Sumbava, dans l'archipel de Tonga, dans l'île d'Hawaï, etc. etc.

Chaque matin, les vigies exploraient l'horizon avec une attention toute particulière, espérant découvrir la terre; plusieurs fois elles crurent l'apercevoir. Mais ce n'était qu'un nuage bizarrement découpé, ou un brouillard qui ne tardait pas à se dissiper. Enfin, un jour, une voix retentissante fit entendre le cri : *Terre!* C'était, en effet, Taïti, dont les deux montagnes, l'Oroëna et le Tobronu, se dessinaient en faibles silhouettes à l'horizon. Dans le même moment, nous aperçûmes plusieurs

pirogues doubles, venant peut-être de l'archipel de Tonga, et qui fendaient la mer avec vélocité. Dans une autre circonstance, nous eussions admiré l'industrie de ces enfants de la nature, qui tentent de longs voyages avec d'aussi faibles moyens, mais nous étions tellement sous l'impression de la joie que nous ne prononcions que ce mot : *Taïti! Taïti!* comme les anciens croisés, à l'aspect de la ville sainte, s'écrièrent : *Jérusalem! Jérusalem!*

Nous mouillâmes à Papéeté, et aussitôt le commandant descendit à terre pour voir le gouverneur. Il s'y trouvait en ce moment une petite flottille composée de la station et de plusieurs navires de commerce, qui tous avaient leurs vergues en *pan-tenne*¹, par suite de la mort d'un des hauts fonctionnaires de l'île, que l'on enterrait au moment où nous mouillions nos ancres.

Un des premiers soins du commandant fut de transborder l'insubordonné Hubert et deux ou trois des plus récalcitrants à bord d'une *flûte*² qui allait faire voile directement pour Brest; nous profitâmes de cette excellente occasion pour donner de

¹ On met les vergues en pantenne, c'est-à-dire on les apique en signe de deuil.

² On donne souvent ce nom à une corvette de charge de huit cents tonneaux environ.

nos nouvelles à nos familles. Pendant près d'une journée, on ne rencontrait que matelots la plume à la main; on voyait partout de ces bureaux improvisés, sur le *quindeau*¹, sur les passavants et jusque dans les hunes. Enfin, lorsque ce courrier extraordinaire fut terminé, on commença à tourner les yeux vers la terre, avec le désir de visiter notre nouvelle et célèbre possession.

Il n'est peut-être pas hors de propos que je vous dise ici quelques mots de ce pays, que nous nous habituons à regarder comme une de nos plus précieuses colonies.

Taïti fait partie de l'archipel des îles de la Société, sous les 16° et 17° degrés de latitude sud; cette île fut visitée par Quiros en 1606, puis oubliée, enfin retrouvée par Bougainville en 1768, et Cook en 1769. Elle a de trente à trente-cinq lieues de circonférence, et elle est entourée de toutes parts d'une vaste ceinture d'écueils à fleur d'eau, travail des polypes sous-marins. Cette ceinture est coupée d'une assez large baie vis-à-vis de Papéeté; mais cette entrée est dangereuse par les temps de calme pour les navires qui y seraient drossés par les courants.

Lorsque les premiers navigateurs abordèrent dans

¹ Cabestan horizontal cylindrique; il se manœuvre à l'aide de leviers nommés barres.

cette île, ils y trouvèrent une population douce et bienveillante, qui cependant, chose étrange! avait la coutume affreuse de sacrifier des victimes humaines à ses fausses divinités. Il était donné au christianisme, en rendant à l'humanité ses titres de noblesse, de faire disparaître ces atroces superstitions trop généralement répandues, puisqu'elles ont régné chez les Grecs, les Romains, les Gaulois, comme chez les Mexicains, les Péruviens et dans toute la Polynésie. Ne voyons-nous pas encore dans l'Inde et dans l'île de Baldi l'usage barbare de brûler les veuves sur le bûcher funéraire de leurs époux? Dans quelques tribus des Célèbes, on sacrifie une jeune vierge sur le tombeau du rajah, lorsqu'un mois après son enterrement sa veuve quitte la maison voisine de la tombe, qu'elle a habitée pendant cette période. L'infanticide se rencontre chez un grand nombre de tribus. Et, chose étrange! qui prouve jusqu'à quel point peut s'égarer l'esprit humain, c'est au nom de leurs divinités que les prêtres païens conseillaient et conseillent encore ces horribles sacrifices.

Les îles de la Société, aujourd'hui chrétiennes, ont renoncé aux pratiques cruelles si éloignées du caractère de leurs habitants; mais la passion des liqueurs fortes et l'immoralité y ont des racines tellement vivaces, que les prescriptions des gou-

verneurs et les conseils des missionnaires ne peuvent les arracher.

C'est par ces affreux sacrifices que les prêtres païens s'étaient entourés d'une superstitieuse terreur. Ce moyen paraît être dans la nature des hommes primitifs, car il est employé dans le centre polynésien; mais les prêtres de ces contrées y ont joint une autre arme redoutable: c'est le *tabou*, qui avant l'arrivée des Européens tenait ces peuples sous un joug de fer. Par exemple, dans quelques localités, cette loi défendait aux femmes, *sous peine de vie*, de manger du cochon, des bananes, des cocos, de faire usage du feu allumé par les hommes et d'entrer dans l'endroit où ils mangent.

M. le capitaine d'Urville a décrit le tabou chez les Nouveaux-Zélandais, et il ne diffère que de très peu chez les autres insulaires. « Sans doute, dit-il, le but primitif du tabou fut d'apaiser la divinité en s'imposant une privation volontaire. Un mot du prêtre, un songe ou quelque pressentiment involontaire donne-t-il à penser à un naturel que son dieu est irrité, soudain il impose le tabou sur sa maison, sur ses champs, sur sa pirogue; il se prive de l'usage de tous ces objets, malgré la gêne et la détresse auxquelles cette privation le réduit. L'individu soumis personnellement à l'action du tabou est exclu de toute com-

munication avec ses compatriotes; il ne peut se servir de ses mains pour prendre ses aliments. Appartient-il à la classe noble, un ou plusieurs serviteurs participent à son état d'interdiction; n'est-il qu'un homme du peuple, il est obligé de ramasser ses aliments avec la bouche, à la manière des animaux.

« On sent bien, ajoute M. d'Urville, que le tabou sera d'autant plus solennel et plus respectable qu'il émanera d'un personnage plus important. L'homme du peuple, sujet à tous les tabous des divers chefs de tribus, n'a guère d'autre pouvoir que de se l'imposer lui-même; le *rangotira* (chef), selon son rang, peut assujettir à son tabou ceux qui dépendent de son autorité directe; enfin la tribu entière respecte aveuglément les tabous imposés par le chef principal. A défaut de lois positives pour sceller leur puissance et de moyens directs pour appuyer leurs ordres, les chefs n'ont d'autre garantie que le tabou. Ainsi, qu'un chef craigne de voir les cochons, le poisson, les coquillages, etc., manquer à sa tribu, il imposera le tabou sur ces objets, et cela pour tel espace de temps qu'il jugera convenable; veut-il écarter de sa maison et de ses champs des voisins importuns, il taboue sa maison et ses champs; désire-t-il s'assurer le monopole d'un navire européen mouillé

sur son territoire, un tabou écartera les concurrents. Au moyen de cette arme mystique et redoutable, et en ménageant avec adresse son emploi, un chef peut amener ses sujets à une obéissance passive. Il est bien entendu que les chefs et les arikis ou prêtres savent se concerter pour assurer aux tabous leur plein et entier effet. D'ailleurs les chefs sont le plus souvent arikis eux-mêmes, ou leur tiennent de très près par les liens du sang et des alliances. Ils ont donc un intérêt tout naturel à se soutenir réciproquement.

Les Taïtiens sont de très grande taille, forts et de couleur olivâtre; ils ont beaucoup de gaieté dans le caractère, et ils aiment la danse avec passion. Les hommes sont généralement tatoués, c'est-à-dire qu'ils se gravent sur la peau des dessins indélébiles, qui sont ordinairement des étoiles, des lunes, et surtout des raies en zigzag sur les bras et les jambes; les femmes ont toutes un damier autour de la jambe droite, et souvent dans la main des étoiles ou des anneaux. Cependant les Taïtiens n'ont que de faibles lignes sur la figure, tandis que les insulaires de Pomotou, les Nouveaux-Zélandais et beaucoup d'autres ont la face entièrement tatouée, ce qui leur donne une expression de férocité qui n'est que trop justifiée par leurs actes.

Cette habitude du tatouage chez les peuples sauvages paraît non seulement avoir pour origine le désir d'inspirer de la terreur aux ennemis, mais aussi de servir à distinguer les dignités et les familles. C'est la seule manière d'expliquer sa généralité.

Les Taïtiens sont naturellement braves; mais on a remarqué, comme un trait caractéristique, qu'ils deviennent timides pendant la nuit, dans la crainte du *tou-papaho* (le revenant). Il est fort possible que cette croyance ait été propagée parmi eux afin de diminuer les courses nocturnes, toujours fatales à la morale publique. Leur nourriture la plus habituelle est le fruit de l'arbre à pain, le taro, l'igname, la banane et diverses espèces de poisson. Ils font avec la racine de l'ava une boisson fermentée qui enivre.

L'arbre à pain ou artocarpe, base de la nourriture de ces peuples, des Javanais, des habitants des Moluques, etc., est un bel arbre dont le fruit atteint le volume du melon vert. On en retire, après une légère cuisson au four, une farine très blanche, propre à faire un excellent pain. C'est la nourriture de prédilection des indigènes des îles de la mer du Sud; cette farine est très saine, et ils en ont une grande abondance. L'arbre à pain, cultivé, ne donne pas de semences; on le multiplie

par la voie des drageons qui naissent sur ses racines.

Avec l'écorce de cet arbre précieux, dont il existe de nombreuses variétés, les indigènes font un fil propre à tisser une toile fine et forte; leur bois sert à construire les maisons et les pirogues; leur tronc fournit un suc laiteux ou une racine élastique. On a tellement compris les immenses ressources de l'arbre à pain, que le gouvernement s'est empressé de le propager dans toutes nos colonies où le climat lui est favorable.

Les Taïtiens font encore une espèce de toile pour leur usage avec des feuilles de mûrier; les modes européennes se glissent peu à peu parmi les indigènes, et finiront par faire disparaître tous les restes de sauvagerie; les femmes, d'ailleurs, aiment beaucoup les plumes, les fleurs et les coquillages, dont elles font des ornements qu'elles portent avec une grâce toute particulière.

Jusqu'à présent notre civilisation n'est représentée dans les îles de la Société que par des marins et des militaires, ce qui n'est pas propre à déraciner certaines habitudes mauvaises qui y régnaient jadis en souveraines. Plus tard peut-être une population civile viendra-t-elle opérer une fusion de races, qui ne peut que devenir favorable aux indigènes.

Pendant notre séjour à Taïti, je descendis très fréquemment à terre avec M. Deschâteaux, et c'était toujours avec impatience que j'attendais le moment où le pilotin *piquerait*¹ l'heure du départ. J'eus l'occasion un jour de voir la fameuse reine Pomaré, dont on a tant parlé, et qui régné sous le protectorat de la France; elle avait près d'elle plusieurs de ses enfants et deux suivantes, dont l'une lui préparait des cigarettes, et l'autre les lui présentait après les avoir allumées; elle portait sur son front un bandeau d'une blancheur éclatante; hors cela elle n'avait rien qui la distinguât des autres femmes de ses États. Lorsque la reine reçut notre état-major, elle y mit de la bonne grâce, quoiqu'elle parût évidemment intimidée par un appareil qu'elle trouvait probablement fort ennuyeux. Ce jour-là, pour la première fois, j'eus un échantillon du savoir-faire des Taïtiens en fait de musique. Les exécutants soufflaient dans des trompes marines, tandis que d'autres soufflaient avec le nez dans une flûte à quatre trous, et que d'autres encore frappaient à coups redoublés sur une espèce de tambour. L'auditoire indigène était enchanté de cette nazillarde psalmodie; mais nous

¹ Un pilotin frappe sur la cloche autant de coups qu'il y a de demi-heures écoulées dans le quart; une horloge de sable est son régulateur.

étions loin d'éprouver la même impression, et nous nous empressâmes de nous éloigner.

Nous partîmes de Taïti en même temps que la station des mers du Sud; nous formions ainsi une petite escadrille assez imposante, mais nous devions nous séparer bientôt. A quelques lieues de terre, une des corvettes n'ayant pas manœuvré avec assez de vivacité, son commandant fut *flambé*¹ par l'amiral. Cette admonestation était d'autant plus sensible que, quelques jours auparavant, un matelot du même bord avait été exécuté militairement pour avoir attenté à la vie d'un habitant. A cette occasion, nous vîmes flotter dans les airs le pavillon rouge de justice, chose fort rare d'ailleurs dans la marine, où l'on ne reçoit plus indistinctement, comme à certaine époque, tous les mauvais sujets dont les familles voulaient se débarrasser.

Pendant quelque temps, nous éloignâmes la terre à cinq à six lieues au large, puis nous nous séparâmes de la division, qui fit route à l'ouest, tandis que nous nous dirigeâmes au sud-est vers le cap Horn, accompagnés de notre corvette. Nous devions remonter l'océan Atlantique, toucher à Rio-Janeiro, visiter les Antilles, et revenir à Toulon, après avoir fait tout simplement ce que l'on nomme un voyage autour du monde.

¹ Tirer un coup de canon de blâme.

Cette longue navigation se fit sans aucun incident remarquable ; nous eûmes quelques jours de gros temps seulement vers le cap Horn, ce qui est fort ordinaire. Étant arrivés dans les parages de Cayenne, nous nous trouvâmes fort heureux de varier notre table en y joignant des tortues de mer, qui offrent une si grande ressource aux navigateurs, surtout lorsqu'ils sont fatigués des éternelles salaisons du bord.

Les Anglais, dit-on, toujours prévoyants lorsqu'il s'agit du bien-être et de la santé de leurs équipages, ont établi sur plusieurs points de relâche des parcs où ils placent d'énormes quantités de petites tortues, qui s'y développent à l'abri de tous les accidents, et qu'ils peuvent pêcher à leur convenance.

Ces animaux d'ailleurs sont extrêmement multipliés et ne s'éloignent jamais beaucoup du rivage. La tortue vient déposer ses œufs dans le sable des grèves, opération qu'elle a la précaution de ne faire que la nuit ; puis elle recouvre toute la ponte, laissant à l'action du soleil l'acte de l'éclosion. Et, chose admirable ! qui prouve la merveilleuse sollicitude de la Providence, non seulement la tortue dépose ses œufs à la limite extrême où la mer peut atteindre, mais cinquante jours après elle vient les déterrer, au moment où les petits rompent leurs coquilles, et elle les guide à la mer.

Pour s'emparer du caret ou tortue de mer, les pêcheurs se mettent à l'affût sur le rivage ; et lorsque ces reptiles y montent pour déposer leurs œufs ou pour toute autre cause, on attend qu'il y en ait une certaine quantité sur la grève ; alors on se précipite sur le troupeau marin, et, avec des leviers ou anspects, on retourne les tortues, qui, lorsqu'elles sont sur le dos, s'épuisent en vains efforts sans pouvoir se replacer sur leurs pattes. On les pêche aussi, lorsqu'elles viennent à la surface de la mer, à l'aide d'un harpon nommé *varre* ; cette pêche se fait habituellement par un clair de lune. On prétend que les Chinois emploient pour cet objet un petit poisson que l'on nomme *remore*, dont la tête fort plate porte un appareil formé de lames transversales hérissées, qu'il relève et abaisse à son gré ; ils s'en serviraient comme d'un hameçon vivant qui se cramponne à la tortue, et qui lui-même, attaché à une ligne de pêche, sert à la conduire à bord.

Ces tortues d'ailleurs se rencontrent en prodigieuses quantités dans toutes les Antilles, le golfe du Mexique, le cap Vert, les îles de l'Ascension, Madagascar, etc., et il serait à désirer qu'on parvint à les multiplier sur tous les points qui peuvent leur être favorables.

Après avoir visité la Guadeloupe et la Martinique,

nous mîmes à la voile pour la France, heureux d'avoir fait ce long voyage, mais plus heureux encore de l'espérance de revoir nos familles. A quelques centaines de lieues au large, nous aperçûmes un grand trois-mâts, presque coulant bas d'eau, et qui faisait des signaux de détresse¹; son mât de misaine était brisé, et presque toute sa voilure pendait *déralinguée*². Nous nous dirigeâmes en double vers ces malheureux, qui avaient déjà disposé une *drôme*³ de mâture et de futailles, comme dernière ressource dans un péril imminent.

La frégate et la corvette envoyèrent des embarcations pour sauver les hommes, et une forte corvée pour pomper et réparer le navire, s'il y avait moyen de le conserver. L'état de la mer était satisfaisant; il fut donc possible, à l'aide des immenses ressources que nous possédions, de mettre le trois-mâts à même de regagner son port de départ, qui était la Basse-Terre. Quelques jours auparavant, il avait éprouvé les effets d'un coup de vent qui l'avait mis dans la périlleuse position où nous l'avions rencontré. Le commandant, monté

¹ Coup de canon de temps en temps et pavillon en *berne*, c'est-à-dire plissé dans le sens de sa longueur de manière à ne pas se déployer.

² Déchirée le long des *ralingues*, cordages légèrement tords cousus le long des voiles pour les fortifier.

³ Assemblage de pièces de mâture de rechange.

sur la *dunette*¹, suivit longtemps avec sa longue-vue la marche du navire que nous avions secouru; et je vis, au sourire qui rayonna sur sa figure, tout le bonheur qu'il éprouvait d'avoir sauvé tant de braves gens. Nous leur avons donné deux *aussières*² et plusieurs *drisses*³ de rechange de la corvette, et nous y joignîmes quelques vivres, pour remplacer ceux qui avaient été avariés par l'eau de la mer.

Après vingt jours de navigation environ, nous arrivâmes en vue d'Ouessant, mais par un temps tellement mauvais, qu'il y eût eu grande imprudence à vouloir entrer dans la rade de Brest. Nous regagnâmes donc le large avec peine, battus par une mer furieuse, et étant poussés vers la terre par un vent impétueux, accompagné d'une pluie battante qui nous aveuglait, de tonnerre et d'éclairs incessants. Les matelots ont certains dictons qui sont fréquemment justifiés, parce qu'ils sont la suite de l'expérience et de l'observation; s'ils ne sont pas toujours exprimés d'une manière élégante, ils ont du moins le mérite de la naïveté.

Sud-ouest le doux
Lorsqu'il s'y met est le plus fou.

La rime n'est pas riche, il est vrai, mais la réa-

¹ Partie élevée qui s'étend du mât d'artimon au couronnement, et recouvre le logement des officiers.

² Cordage composé de trois torons commis ou tordus ensemble; on commet trois aussières pour former les câbles et grelins.

³ Corde servant à élever les voiles, les vergues et les pavillons; il y

lité du fait est incontestable. Tel est un de leurs dictons sur les côtes de Bretagne, où il se justifie le plus fréquemment.

Nous éprouvions un de ces coups de vent du sud-ouest qui nous poussait à la côte malgré tous nos efforts, ne nous montrant les approches de la patrie que hérissés d'écueils fertiles en naufrages. Nul de nous n'ignorait la violence des courants de l'Iroise, ni de ceux qui tourbillonnent auprès de l'île de Sein et de sa périlleuse chaussée. Leur force, multipliée par l'action du vent, était vraiment propre à frapper de terreur; et la nuit approchait, sans que le vent parût avoir la moindre tendance à mollir. La grande affaire pour nous était donc de lutter en attendant le jour, et certes nous ne négligions rien pour cela. Le commandant, qui plus que tout autre avait la conscience du danger dans lequel se trouvait la frégate, conservait le plus imperturbable sang-froid; il n'eût pas donné ses ordres avec plus de calme dans son salon. Vieil officier éprouvé, il avait vu la mort de près cent fois sans pâlir, et il jouissait au plus haut degré de ce courage calme qui soutient celui des subordonnés; je dois dire qu'il était en cela admirablement secondé par son état-major.

en a de simples, de doubles et de triples; chacune prend le nom de la voile à laquelle elle est fixée.

Nous luttâmes donc pendant une partie de la nuit sans perdre trop sensiblement du terrain; notre corvette, l'*Hermine*, nous avait quittés deux jours auparavant pour retourner à Rochefort, son port d'armement. Lorsque le jour commença à paraître, nous ne pûmes plus nous faire illusion sur notre position; la marée en montant devait nous entraîner dans la baie des Trépassés ou sur les rochers de l'île de Sein. C'est ce qui ne tarda pas à arriver; la frégate toucha sur un fond de sable entre deux écueils, et s'inclina d'une manière effrayante à bâbord [en faisant entendre un horrible craquement; une partie de la mâture s'abat-tit alors, et des lames monstrueuses, *déferlant*¹ contre le bord comme sur un rocher, retombèrent sur nos têtes en un déluge d'écume. Le choc avait été si violent, que plusieurs hommes furent lancés à la mer; mais on leur fila des bouts de cordages à l'aide desquels ils furent hissés à bord.

Voyant la situation critique de la frégate, le commandant fit tirer le canon de détresse, et s'occupa de faire établir un va-et-vient pour faire débarquer l'équipage et tout ce qui pourrait être sauvé sur la côte voisine, dont nous n'étions pas fort éloignés, mais que rendaient presque inabordable la force des vagues et la violence des courants. Une

¹ Se déployant avec impétuosité.

première embarcation, mise à la mer, fut renversée et engloutie en deux minutes; on ne retira les hommes de l'abîme qu'avec des peines infinies. Une autre embarcation allait être mise à l'eau, et eût peut-être éprouvé un résultat plus funeste, lorsque deux fortes barques, montées par des insulaires de l'île de Sein et manœuvrées avec l'habileté traditionnelle de ces intrépides sauveteurs, arrivèrent près de notre bord, reçurent de longs grelins¹, qu'ils portèrent à terre, établissant ainsi une communication qui assurait du moins le salut de l'équipage. Aussitôt on débarqua régulièrement et avec calme une partie des hommes, chacun avec son sac et son hamac, puis on commença le sauvetage des objets les plus précieux et les plus maniables; des coliornes² furent disposées ensuite près des écoutilles³, qui étaient recouvertes de leurs panneaux ou prélaris, afin de pouvoir profiter du jusant ou marée descendante pour retirer les objets encombrants et lourds.

Il est inutile de dire que la frégate souffrit beaucoup pendant la marée; mais enfin elle résista aux

¹ Cordage composé de trois ou quatre aussières commises ensemble.

² Le plus fort palan employé pour embarquer les canons, les embarcations et tous les objets très lourds.

³ Ouvertures pour pénétrer dans la batterie et la cale; les grands bâtiments en ont trois; on les ferme avec des panneaux en bois, recouverts eux-mêmes de prélaris ou toiles goudronnées.

coups de mer, et il devint possible à la marée descendante, après avoir vigoureusement pompé de manière à affranchir la cale, de retirer presque tout ce qui se trouvait à bord. Cette laborieuse et difficile opération se fit avec ordre et célérité. Enfin, lorsque la nuit arriva, la côte offrait l'image d'un vaste camp encombré de canons; il ne restait plus guère de notre belle *Duchesse-Anne* qu'une carcasse démantelée et les gueuses de fonte qui composaient son lest. Le commandant, après avoir opéré le sauvetage, fut le dernier à quitter la frégate, et non sans s'être assuré qu'il n'y avait personne à bord, et qu'il était impossible d'en rien retirer le lendemain.

Il arriva de lendemain, après une nuit encore plus affreuse que celle de la veille, mais pour nous montrer la frégate partagée par la moitié, et la mer couverte d'épaves de toute nature: bordages, mâts, tonneaux, partie de gréement.

La veille, préoccupés par l'activité du sauvetage et accablés de fatigues, nous avions vu la journée s'écouler comme un songe pénible; mais le lendemain, plus calmes et livrés à nos réflexions à l'aspect de ces tristes débris, nous ne pûmes retenir nos larmes.

Elle était là, notre belle frégate, à moitié démolie et devenue le jouet des flots, elle qui, peu de

jours auparavant, revenait élégante et glorieuse après avoir fait le tour du monde, et montré partout l'honneur français dans son acception la plus large. En la perdant, il nous semblait que nous perdions un membre de notre famille; ce sentiment du dernier matelot était aussi celui de notre commandant, dont la mâle figure exprimait une douloureuse résignation.

Enfin, lorsque l'état de la mer le permit, des vapeurs, expédiés de Brest, vinrent nous recueillir et compléter le sauvetage.

De retour près de mon excellent père, je le trouvai jouissant d'une santé parfaite, et satisfait d'avoir vu terminer mon éducation nautique.

Notre commandant, traduit devant un conseil de guerre, fut honorablement acquitté, et le président lui remit avec bonheur une épée qu'il est digne de porter pour la gloire de la France.

FIN

NOTES

MATS ET VERGUES. (Page 9.) — Nous ne voulons pas donner des détails sur les dimensions de toutes les parties de la mâture; un exemple suffira pour servir de point de comparaison.

Le grand bas-mât d'un vaisseau de premier rang (130 pièces) forme un assemblage de 12 à 15 pieds de sapin du Nord, s'endantant l'un dans l'autre et consolidés par de nombreux cercles de fer. Il a 9 pieds de circonférence, 525 pieds de long et pèse 84,350 livres.

Le *grand mât*, placé au centre du vaisseau, porte sa hune, le grand mât de hune, un mât de perroquet et un cacatois.

Le *mât de misaine*, à l'avant, porte une hune, un petit mât de hune, un petit mât de perroquet, un petit mât de cacatois.

Le *mât d'artimon*, à l'arrière, porte une hune, le mât de hune d'artimon ou perroquet de fougue, le perroquet d'artimon ou perruche, le cacatois ou la perruche d'artimon.

Le *mât de beaupré*, horizontal, à l'avant, porte un mât de foc ou bout-dehors de beaupré et un clin-foc.

Les mâts de perroquets ont des *barres* au lieu de hunes.

Les *vergues* sont des pièces de mâture mobiles, placées en croix contre les mâts perpendiculaires, et destinées à supporter les voiles et à les orienter à l'aide des écoutes et des boulines.

LES VOILES. (Page 10.) — Voici leur disposition sur les mâts.

Grand mât : grande voile, grand hunier, grand perroquet, grand perroquet volant.

Misaine : petit hunier, petit perroquet, petit perroquet volant.

Artimon : perroquet de fougue, perruche.

Beaupré : civadière, contre-civadière.

Il existe encore d'autres voiles, les bonnettes, les focs, les voiles d'étails.

CORDAGES ET MANŒUVRES. (Page 10.) — Il y a deux espèces de manœuvres-cordages : les *courantes*, nommées drisses, itagues, balancines, écoutes, etc.; et les manœuvres *dormantes*, ou à poste fixe : haubans, étails des mâts majeurs, des mâts de hune et de perroquet.

Les *drisses* servent à hisser et à amener les voiles qui sont étendues et présentées au vent par les *écoutes* et les *boutines*.

Pour ferler les voiles sur les vergues, on se sert de sangles plates en fil de caret, nommées *rabans*.

Les *enfléchures* sont les menus cordages qui servent d'échelons aux haubans de chaque mât.

L'*estrope* est un cordage fourré, épissé aux deux extrémités, dont on fait une sorte d'anneau.

Les *rides* sont des cordages passés dans les cap-moutons pour *vider*, c'est-à-dire raidir les haubans et galhaubans; on se sert aussi dans ce but des crémaillères-painchaut.

Marchepied, cordage horizontal et peu tendu sous les vergues. On y pose les pieds lorsqu'on veut prendre des *ris*, c'est-à-dire diminuer la toile à l'aide des garettes.

Être vent dessus vent dedans, avoir les voiles disposées de manière que le vent donne sur le devant des unes et sur le derrière des autres, ce qui les neutralise et fait que le navire reste en place.

A Dieu va! commandement lorsque le navire, étant au plus près, doit virer de bord vent devant. Les anciens regardaient cette manœuvre comme hasardeuse, et c'est comme si l'on eût dit : *A la grâce de Dieu!* Aujourd'hui, dans la marine militaire, on se sert plus généralement du mot *envoyez!*

Amers sont des points élevés ou marques apparentes pour reconnaître une côte.

Palan. Il est composé de deux poulies et d'un cordage nommé *garant*. On commande *palanquez!* pour agir sur le palan.

Mouche, petit navire destiné à épier les mouvements de l'ennemi.

Rascatiller. Rascatiller un navire, c'est le radouber dans ses œuvres mortes.

Déraper. Une ancre qui dérape est celle qui est arrachée du fond.

Guinderesses, gros cordages qui servent à *guinder* (élever) ou *amener* (descendre) les mâts de hune, de perroquet, de cacatois.

LA CORDELIÈRE. (Page 15.) — Ce vaisseau, construit par ordre de la duchesse Anne, était le plus grand et le plus fort de la marine française. La perte de la *Régente*, qui s'abîma avec lui dans les flots, jeta une sorte de stupeur en Angleterre; le roi Henri VIII et son amiral Edward Howard le regrettèrent beaucoup. Pour le remplacer, ils firent construire le *Henri grâce à Dieu*, à poupe très élevée et dorée selon la mode vénitienne; mais ce vaisseau de parade fut incendié à Woolwich en 1553. Son couronnement, c'est-à-dire l'*arrière*, était surchargé de sculptures, mode qui a duré jusqu'à la fin du dernier siècle.

LA COURONNE. (Page 16.) — Plus d'un siècle après la *Cordelière*, en 1637, ce grand vaisseau de guerre fut construit, sous la direction de Morin, constructeur de Dieppe, à la Roche-Bernard, sur la Vilaine. Il peut donner la mesure de ce qu'étaient les plus grands vaisseaux à cette époque.

Il avait 120 pieds de quille; son grand mât était haut de 116 pieds; sa grande ancre pesait 4855 livres, et il portait 76 canons, qui devaient être de petit calibre. Monté par 650 hommes, ce vaisseau avait pour capitaine M. Rosily, qui recevait 300 fr. par mois; le lieutenant recevait 100 fr., et l'enseigne 50 fr. par mois. A cette époque, le capitaine, moyennant une redevance, enrôlait et payait son équipage.

ARTILLERIE. (Page 19.) — Les canons des vaisseaux sont sur des affûts bas, ayant quatre larges roulettes en bois plein. La pièce mise en batterie sort par le sabord.

Un palan de chaque côté de l'affût sert à mettre en batterie; un palan placé derrière l'affût sert à achever le recul de la pièce après le coup parti. Une *brague*, grosse corde traversant l'affût, est amarrée aux deux côtés du sabord par deux anneaux en fer.

Chaque pièce est armée d'une pince en fer et d'un aspect, fort levier en bois, qui servent au pointage et à faciliter le recul; un écouvillon, un refouloir, une batterie jointe à la pièce près de la lumière, corne d'amorce, boîte à étoupille, doigtier en cuir pour boucher la lumière.

Le calibre des canons étant aujourd'hui uniforme, il en résulte une grande facilité pour l'approvisionnement des batteries.

Voici l'armement d'un vaisseau de premier rang (120 canons):

1^{re} batterie ou batterie basse: 32 canons de 30 longs.

2^e batterie: 30 canons de 30 courts, plus 4 canons obusiers de 80.

3^e batterie: 30 canons de 30 courts, 4 canons obusiers de 30.

Gaillards: 16 caronades de 30, 4 canons obusiers de 30.

Lorsqu'il y a du gros temps, on met les canons à la *serre*, c'est-à-dire qu'à l'aide d'un système d'amarrage particulier pour chaque batterie, on les consolide contre le bord.

PHARE. (Page 24.) — Les anciens reconnurent l'utilité des feux allumés sur les points élevés de la côte pour guider les navigateurs pendant l'obscurité des nuits. Les phares de Rhodes et de Messine avaient une grande célébrité; mais alors les phares étaient des exceptions, et ne se rattachaient pas à un système général. Aujourd'hui tout le littoral de la France est éclairé de manière qu'un navire peut toujours venir reconnaître *au feu*, et chaque jour on en établit de nouveaux. Les phares de première classe sont établis sur des caps élevés ou des îles; on les aperçoit de fort loin; puis viennent les *petits phares*, et enfin les *feux de port*. Certains phares sont à *feux fixes*, d'autres à *éclipses* ou variés par des éclats périodiques.

A la première inspection d'un feu, le navigateur reconnaît le point de la côte qu'il a devant lui. Un des phares les plus remarquables de la France est celui qui a été construit de 1836 à 1839, par l'ingénieur M. Reynaud, sur un rocher de porphyre noir, aux Heaux-de-Bréhat, près de Paimpol (Côtes du Nord). Cette tour est à trois lieues en mer, et construite de manière à résister aux plus furieuses tempêtes. Les lanternes des phares modernes, véritables chefs-d'œuvre d'art, projettent la lumière à plus de douze lieues marines.

NŒUDS. (Page 24.) — On se sert pour mesurer la vitesse de la marche d'une horloge de sable qui donne la mesure du temps, et d'un instrument nommé *loch*, qui est composé d'un dévidoir autour duquel une ligne ou ficelle, divisée ordinairement en dix nœuds, est enroulée. A l'extrémité de cette ficelle on attache un morceau de bois plat, triangulaire, ayant douze millimètres d'épaisseur, percé d'un trou à chaque angle et au sommet, où la ligne est retenue par un nœud; au-dessous de cet instrument, nommé *bateau de loch*, on place un morceau de plomb.

On laisse tomber le *bateau* verticalement à la mer, et la vitesse de la révolution du dévidoir est en raison de la vitesse du navire. Le nombre des nœuds qui passent se calcule par le temps qui s'écoule en observant l'horloge.

Il existe aussi des montres à sillage, instruments qui ont plus de précision que le *loch*.

LA BOUSSOLE (page 26), vulgairement nommée *compas de route*, est incontestablement l'invention la plus utile pour la navigation; son principe est basé sur la polarité de l'aimant.

Les anciens, les Grecs entre autres, connaissaient la propriété de l'aimant, qu'ils nommaient *magnès*; mais ils n'en firent pas l'application dans leurs voyages lointains, qui ne dépassaient pas la mer Méditerranée; l'étoile polaire était leur guide lorsqu'ils perdaient de vue les côtes, ce qui arrivait rarement.

Cependant l'application de l'aiguille aimantée est fort ancienne, car elle était connue des Chinois l'an 121 avant Jésus-Christ.

Les Arabes s'en servaient en 1252, et les Français la connurent pendant les croisades. Vasco de Gama la trouva en usage dans les mers de l'Inde en 1497 et 1498.

Au XII^e siècle, Guillaume de Provins en fait mention dans son livre de *Lapidibus*. En voici les vers :

Icelle estoile ne se muet,
Un arc font qui mentir ne puet
Par vertu de la marinette,
Une pierre laide, noirette,
Où le fer volontiers se joint.

Cette boussole primitive n'était qu'un vase rempli d'eau, où l'aiguille était soutenue par un morceau de liège ou de roseau; elle suffisait pour indiquer le nord.

Flavio Gioja, né à Amalfi, près de Naples, en 1300, passe donc à tort pour avoir inventé la boussole; il est probable qu'il en aura seulement généralisé l'usage. Aujourd'hui la boussole est une plaque de tôle divisée en trente-deux parties égales, et formant la rose des vents; au centre, l'aiguille est vacillante et mobile sur un pivot. Cette plaque est renfermée dans une boîte ronde en cuivre, supportée par deux cercles concentriques également en cuivre, placés dans une autre boîte en bois carrée. L'endroit où se trouve la boussole se nomme *l'habitacle*; il est éclairé pendant la nuit par une lampe dont la lumière se projette sur la boussole.

Cet instrument est placé près de la roue du gouvernail.

TABLE

CHAPITRE I

Ma naissance et mon éducation. — La *Duchesse-Anne*. — Mise à l'eau. — Mâtage. — Conjectures. — Appareillage. — Instructions. — Les tropiques. — Feu Saint-Elme. — Grain blanc. — Un homme à la mer. — Baptême de la ligne. 5

CHAPITRE II

LE PRISONNIER DES GLACES

L'Étoile-Polaire. — La baleine. — La banquise. — Pêche. — Groënland. — Hivernage. — Aurore boréale. — Les ours blancs. — Nostalgie. — Débâcle. — Les chiens esquimaux. — Retour. 37

CHAPITRE III

Bancs de goémons. — Sondages. — Gorée. — Expédition. — Le fleuve. — Palabre. — Le village. — Réception. — Le roi nègre. — Cadeaux. — Usages. — Excursion. — Les baobabs. — Serpent python. — Caméleon. — Retour à Gorée. — Le père Nicolas. — Pirates. — Branlebas de combat. — Honneurs funèbres. 68

CHAPITRE IV

LE JEUNE PIRATE

Éducation de Marcel. — Un précepteur. — Inconduite. — Désillusion. — Calme. — Navire en feu. — Trombes. — Chasse. — Encore Marcel. — L'île Bourbon. — Pondichéry. — Les Barres. — Mœurs. — La Havane. — Le prisonnier. — Consolations. — Repentir. — Supplice. 103

CHAPITRE V

Ceylan. — Les perles. — Éléphant blanc. — Corvette *l'Hermine*. —
Batavia. — Jean le Noir. — LES PONTONS. — Roscoff et les corsaires.
— Balidar. — Abordage. — Le ponton. — Le trou. — Évasion. —
La ferme. — Incendie. — Le château. — Retour en France. . 145

CHAPITRE VI

Épave. — Bornéo. — Écueils madréporiques. — Expédition. — Les
Malais. — Orang. — Chasse aux rhinocéros. — Trouble à bord. —
Taïti. — Le tabou. — Arbre à pain. — La reine Pomaré. — Les
tortues. — Secours en mer. — Retour. — Tempête. — Naufrage. 191